THÉATRE CLASSIQUE FRANÇAIS

Molière

THÉATRE

Présenté et annoté par

ALFRED SIMON

le club français du livre

1959

© 1959 by club français du livre.

Tome 9

George Dandin.

L'Avare.

Monsieur de Pourceaugnac.

Les Amants magnifiques.

Le Bourgeois gentilhomme.

GEORGE DANDIN

ou

LE MARI CONFONDU

Comédie

LES SOLILOQUES DU COCU

En juillet 1668, Louis XIV offrit à plus de trois mille invités de marque *le Grand Divertissement royal de Versailles* pour célébrer la conquête de la Franche-Comté et la paix d'Aix-la-Chapelle. Collation, souper, jeux d'eau, bal et feu d'artifice encadrèrent le spectacle qui comportait une sorte d'opéra pastoral en vers entrecoupé d'une comédie de Molière : *George Dandin ou le Mari confondu*. Lulli pour la musique et la danse, Molière pour la comédie et peut-être pour les vers d'opéra, en furent les principaux artisans. La relation des fêtes laisse supposer que Molière composa très vite cette nouvelle pièce dont le schéma fut fourni par *la Jalousie du Barbouillé*, vieille farce enrichie des souvenirs de Boccace et d'autres matériaux que les chercheurs se sont ingéniés à identifier.

La distribution est mal connue. On suppose que Molière joua le rôle principal d'après l'inventaire qui décrit ainsi son costume : " Haut-de-chausses et manteau de taffetas musc, le col de même; le tout garni de dentelle et boutons d'argent, la ceinture pareille; le petit pourpoint de satin cramoisi; autre pourpoint de dessus de brocart de différentes couleurs et dentelles d'argent; la fraise et les souliers." Si l'on sait avec certitude que la Thorillière jouait le rôle de Lubin, et Armande Béjart celui d'Angélique, il n'en est pas de même pour Clitandre et Claudine que l'on attribue à La Grange et Catherine de Brie.

Le lien entre le divertissement et la comédie est assez conventionnel. Deux fois à la fin du premier et du second acte, George Dandin subit avec impatience les confidences amoureuses d'une bergère. Au final, quand il parle de se jeter à l'eau, une troupe d'amoureux l'entraîne dans sa

sarabande. Molière n'eut pas de peine, après l'avoir présentée cinq fois à la cour, à dépouiller la comédie de ses à-côtés et à la présenter ainsi réduite à elle-même sur son théâtre du Palais-Royal, le 9 novembre 1668. Sans être remarquable, le succès du vivant et après la mort de Molière ne fait pas de doute.

George Dandin est une comédie réaliste sur un schéma de farce répété trois fois. Il n'était pas moins paradoxal de l'insérer dans les fêtes de Versailles que de rattacher *le Tartuffe* aux *Plaisirs de l'Ile enchantée*. A cette différence près que *George Dandin* servit de pivot au *Grand Divertissement royal*.

Pour la jouer en ville, Molière crut pouvoir dépouiller sa comédie de tout appareil musical. Il est rare qu'on la joue autrement de nos jours. Pourtant, ainsi que l'indique le malaise éprouvé par les contemporains de Molière, le réalisme du *Mari confondu* doit perdre son sérieux dans le divertissement musical, celui-ci poussant la dérision à son paroxysme.

Tout invite à souligner ce réalisme. La mésalliance des classes, l'émancipation féminine, la grossièreté des parvenus, tous ces thèmes annoncent le théâtre du siècle suivant, où les conditions sociales compteront plus que les caractères. L'étude de mœurs est renforcée par certains noms de personnages, que Molière a choisis précis et suggestifs, tandis que d'autres comme Clitandre évoquent les fantoches de la comédie éternelle. Le nom des Sotenville est inséparable de leur allure guindée, de leur esprit de caste, de leur anachronisme provincial. Dandin, venu du Moyen Age comme notre vieux verbe *dandiner*, désigne chez Rabelais et La Fontaine un homme de robe. En lui donnant un prénom, Molière le transforme en gros propriétaire, mi-paysan, mi-bourgeois, dont la conduite brise le cadre de la farce. *George Dandin* n'a jamais quitté le répertoire. Mais il fait partie, comme *le Tartuffe* et *Dom Juan*, du lot privilégié des œuvres où se reconnaît la mentalité moderne. Les compagnies d'avant-garde en font volontiers leur banc d'essai. Cette actualité

de *George Dandin* s'explique par la cruauté d'un comique qui annonce notre théâtre de dérision. Cette histoire de cocu va au-delà de son anecdote. Dans la trilogie du jaloux, entre Arnolphe et Alceste, George Dandin occupe une place à part, et son union avec Angélique aggrave à l'extrême le vice des couples mal assortis. On a parfois voulu reconnaître Molière en lui. Parmi tant d'autres éléments, il est vrai du moins que celui-ci projette dans ce couple son propre échec avec une rage d'autant plus grande qu'il le fait sur le ton de la farce. Seul vrai cocu de son œuvre, George Dandin est marié et son infortune n'a rien d'imaginaire, quoiqu'elle ne soit pas consommée à la chute du rideau.

C'est un homme bafoué. La perversité de son épouse est sans remède. Entre un galant, libertin sans scrupule, et un couple de vieilles ganaches, qui ne pensent qu'à l'argent, la soubrette tire son épingle du jeu. Ainsi les adversaires du cocu n'apportent pas la moindre chaleur humaine.

Et George Dandin? encore moins, semble-t-il. Le seul avantage que Molière lui concède sur Sganarelle et sur Arnolphe, c'est le bon sens, et une lucidité *a posteriori*. Celle-ci fait son malheur, l'obligeant à reconnaître en lui-même le responsable de ses ennuis. "Vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu." Ce précurseur de Jourdain n'est donc pas une victime. S'il réagissait bien, il aurait du moins notre sympathie. Là justement apparaît la noirceur de l'œuvre. Dandin est frustré de sa souffrance. Ayant épousé Angélique sans l'aimer, il ne souffre pas comme Arnolphe et surtout pas comme Alceste. Toute plainte chez lui devient dérisoire, étant celle d'un propriétaire et d'un mâle atteint dans ses privilèges. Ses plaintes tournent en rage sordide. Sa recherche de la vérité est en réalité une volonté de revanche. Nous ne saurons jamais si Angélique est sincère ou non quand elle promet de s'amender, parce que Dandin ne lui laisse pas la moindre chance.

Pourtant le mal de Dandin est réel et profond. Il ne sait pas souffrir mais il est malheureux. Alors que le

bourgeois se définit par ce qu'il possède, par son nom et ses principes, l'être de Dandin est dilapidé avec son bien. Mais c'est son patronyme surtout qu'il essaie de préserver. Nous avons déjà dit le rôle original que jouent les noms aux sonorités denses dans cette comédie. L'aristocrate a des titres qui résument une grandeur passée. Le bourgeois a un nom qui représente un bien, un patrimoine. On " s'offense de porter mon nom ", dit George Dandin. Il comprend trop tard que, dans le marché qu'il a fait, il a échangé la réalité de son bien contre la formalité d'un titre qui le frustre même de ce nom : " Mon argent a servi à reboucher d'assez bons trous ; mais moi de quoi y ai-je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, et au lieu de George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de Monsieur de la Dandinière ? ". Il se raccroche donc désespérément à lui. Il parvient à une sorte de dédoublement maniaque, appelant de son nom cet ennemi qu'il est devenu pour lui-même. Dandin a besoin d'entendre son nom pour continuer de croire à la réalité de son être, à la logique du monde. De même, il a besoin de manifester son infortune aux yeux de tous. Car le bourgeois se vante de ne croire qu'à ce qu'il voit. Or en cette circonstance le monde visible le trahit : les apparences sont toujours contre Dandin. C'est même tout le sujet de la pièce, scénario à répétition. Dandin a trois fois la preuve que sa femme est infidèle et il invite ses beaux-parents à constater le flagrant délit. Trois fois la " carogne " tourne les apparences en sa faveur. Pour finir, c'est lui-même qui est surpris en posture de coupable.

Donc le mécanisme ne se répète pas intégralement, et la situation de Dandin se dégrade peu à peu. La preuve est chaque fois un peu plus forte, plus forte aussi la confusion du mari. Les excuses données au rival, les coups de bâton reçus à sa place, enfin l'amende honorable qui l'enfonce dans la dérision. Quel acharnement à humilier ce bonhomme à genoux, en chemise de nuit et chandelle à la main ! Resté seul dans la nuit, George Dandin, qu'abandonne tout espoir de se donner raison,

ne pense plus qu'à se jeter à l'eau. Digne fin d'une comédie noire. C'est alors que surviennent les couples d'amoureux chantant et dansant qui l'emportent dans leur tourbillon et vont noyer son chagrin dans le vin. Molière sacrifie cette loque au plaisir royal.

A. S.

ACTEURS

GEORGE DANDIN, riche paysan, mari d'Angélique.
ANGÉLIQUE, femme de George Dandin
et fille de M. de Sotenville.
MONSIEUR DE SOTENVILLE, gentilhomme campagnard
père d'Angélique.
MADAME DE SOTENVILLE, sa femme.
CLITANDRE, amoureux d'Angélique.
CLAUDINE, suivante d'Angélique.
LUBIN, paysan, servant Clitandre.
COLIN, valet de George Dandin.

La scène est devant la maison de George Dandin.

GEORGE DANDIN

ACTE PREMIER

SCÈNE I

GEORGE DANDIN

Ah! qu'une femme Demoiselle[1] est une étrange affaire, et que mon mariage est une leçon bien parlante à tous les paysans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition, et s'allier, comme j'ai fait, à la maison d'un gentilhomme! La noblesse de soi est bonne, c'est une chose considérable assurément; mais elle est accompagnée de tant de mauvaises circonstances, qu'il est très bon de ne s'y point frotter. Je suis devenu là-dessus savant à mes dépens, et connais le style des nobles lorsqu'ils nous font, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font est petite avec nos personnes. C'est notre bien seul qu'ils épousent, et j'aurais bien mieux fait, tout riche que je suis, de m'allier en bonne et franche paysannerie, que de

prendre une femme qui se tient au-dessus de moi, s'offense de porter mon nom, et pense qu'avec tout mon bien je n'ai pas assez acheté la qualité de son mari. George Dandin, George Dandin, vous avez fait une sottise la plus grande du monde. Ma maison m'est effroyable maintenant, et je n'y rentre point sans y trouver quelque chagrin.

SCÈNE II

GEORGE DANDIN • LUBIN

GEORGE DANDIN, *voyant sortir Lubin de chez lui.*

Que diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi ?

LUBIN

Voilà un homme qui me regarde.

GEORGE DANDIN

Il ne me connaît pas.

LUBIN

Il se doute de quelque chose.

GEORGE DANDIN

Ouais ! il a grand-peine à saluer.

LUBIN

J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vu sortir de là-dedans.

GEORGE DANDIN

Bonjour.

LUBIN

Serviteur.

GEORGE DANDIN

Vous n'êtes pas d'ici, que je crois ?

LUBIN

Non, je n'y suis venu que pour voir la fête de demain.

GEORGE DANDIN

Hé ! dites-moi un peu, s'il vous plaît, vous venez de là-dedans ?

LUBIN

Chut !

GEORGE DANDIN

Comment ?

LUBIN

Paix !

GEORGE DANDIN

Quoi donc ?

LUBIN

Motus ! Il ne faut pas dire que vous m'ayez vu sortir de là.

GEORGE DANDIN

Pourquoi ?

LUBIN

Mon Dieu ! parce.

GEORGE DANDIN

Mais encore ?

LUBIN

Doucement. J'ai peur qu'on ne nous écoute.

GEORGE DANDIN

Point, point.

LUBIN

C'est que je viens de parler à la maîtresse du logis, de la part d'un certain Monsieur qui lui fait les doux yeux, et il ne faut pas qu'on sache cela. Entendez-vous ?

GEORGE DANDIN

Oui.

LUBIN

Voilà la raison. On m'a chargé de prendre garde que personne ne me vît, et je vous prie au moins de ne pas dire que vous m'ayez vu.

GEORGE DANDIN

Je n'ai garde.

LUBIN

Je suis bien aise de faire les choses secrètement comme on m'a recommandé.

GEORGE DANDIN

C'est bien fait.

LUBIN

Le mari, à ce qu'ils disent, est un jaloux qui ne veut pas qu'on fasse l'amour à sa femme, et il ferait le diable à quatre si cela venait à ses oreilles. Vous comprenez bien ?

GEORGE DANDIN

Fort bien.

LUBIN

Il ne faut pas qu'il sache rien de tout ceci.

GEORGE DANDIN

Sans doute.

LUBIN

On le veut tromper tout doucement. Vous entendez bien ?

GEORGE DANDIN

Le mieux du monde.

LUBIN

Si vous alliez dire que vous m'avez vu sortir de chez lui, vous gâteriez toute l'affaire. Vous comprenez bien ?

GEORGE DANDIN

Assurément. Hé ? comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là-dedans ?

LUBIN

C'est le seigneur de notre pays, Monsieur le vicomte de chose... Foin ! je ne me souviens jamais comment diantre ils baragouinent ce nom-là. Monsieur Cli... Clitande[2].

GEORGE DANDIN

Est-ce ce jeune courtisan qui demeure...

LUBIN

Oui, auprès de ces arbres.

GEORGE DANDIN, *à part.*

C'est pour cela que depuis peu ce Damoiseau poli s'est venu loger contre moi ; j'avais bon nez sans doute, et son voisinage déjà m'avait donné quelque soupçon.

LUBIN

Testigué ! c'est le plus honnête homme que vous ayez jamais vu. Il m'a donné trois pièces d'or pour aller dire seulement à la femme qu'il est amoureux d'elle, et qu'il souhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une grande fatigue pour me payer si bien, et ce qu'est au prix de cela une journée de travail où je ne gagne que dix sols.

GEORGE DANDIN

Hé bien ! avez-vous fait votre message ?

LUBIN

Oui, j'ai trouvé là-dedans une certaine Claudine, qui tout du premier coup a compris ce que je voulais, et qui m'a fait parler à sa maîtresse.

GEORGE DANDIN, *à part.*

Ah ! coquine de servante !

LUBIN

Morguéne ! cette Claudine-là est tout à fait jolie [2], elle a gagné mon amitié, et il ne tiendra qu'à elle que nous ne soyons mariés ensemble.

GEORGE DANDIN

Mais quelle réponse a fait la maîtresse à ce Monsieur le courtisan ?

LUBIN

Elle m'a dit de lui dire... attendez, je ne sais si je me souviendrai bien de tout cela... qu'elle lui est tout à fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, et qu'à cause de son mari, qui est fantasque, il garde d'en rien faire paraître, et qu'il faudra songer à chercher quelque invention pour se pouvoir entretenir tous deux.

GEORGE DANDIN, *à part.*

Ah ! pendarde de femme !

LUBIN

Testiguiéne ! cela sera drôle ; car le mari ne se doutera point de la manigance, voilà ce qui est de bon. Et il aura un pied de nez avec sa jalousie. Est-ce pas ?

GEORGE DANDIN

Cela est vrai.

LUBIN

Adieu. Bouche cousue au moins. Gardez bien le secret, afin que le mari ne le sache pas.

GEORGE DANDIN

Oui, oui.

LUBIN

Pour moi, je vais faire semblant de rien ; je suis un fin matois, et l'on ne dirait pas que j'y touche.

SCÈNE III

GEORGE DANDIN

Hé bien ! George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite. Voilà ce que c'est d'avoir voulu épouser une Demoiselle : l'on vous accommode de toutes pièces, sans que vous puissiez vous venger, et la gentilhommerie vous tient les bras liés. L'égalité de condition laisse du moins à l'honneur d'un mari liberté de ressentiment ; et si c'était une paysanne, vous auriez maintenant toutes vos coudées franches à vous en faire la justice à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la noblesse, et il vous ennuyait d'être maître chez vous. Ah ! j'enrage de tout mon cœur, et je me donnerais volontiers des soufflets. Quoi ? écouter impudemment l'amour d'un Damoiseau, et y promettre en même temps de la correspondance[1] ! Morbleu ! je ne veux point laisser passer une occasion de la sorte. Il me faut de ce pas aller faire mes plaintes au père et à la mère, et les rendre témoins, à telle fin que de raison, des sujets de chagrin et de ressentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un et l'autre fort à propos.

SCÈNE IV

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE
GEORGE DANDIN

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Qu'est-ce, mon gendre ? vous me paraissez tout troublé.

GEORGE DANDIN

Aussi en ai-je du sujet, et...

MADAME DE SOTENVILLE

Mon Dieu ! notre gendre, que vous avez peu de civilité de ne pas saluer les gens quand vous les approchez !

GEORGE DANDIN

Ma foi ! ma belle-mère, c'est que j'ai d'autres choses en tête, et...

MADAME DE SOTENVILLE

Encore ! Est-il possible, notre gendre, que vous sachiez si peu votre monde, et qu'il n'y ait pas moyen de vous instruire de la manière qu'il faut vivre parmi les personnes de qualité ?

GEORGE DANDIN

Comment ?

MADAME DE SOTENVILLE

Ne vous déferez-vous jamais avec moi de la familiarité de ce mot de « ma belle-mère », et ne sauriez-vous vous accoutumer à me dire « Madame » ?

GEORGE DANDIN

Parbleu ! si vous m'appelez votre gendre, il me semble que je puis vous appeler ma belle-mère.

MADAME DE SOTENVILLE

Il y a fort à dire, et les choses ne sont pas égales. Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à vous à vous servir de ce mot-là avec une personne de ma condition ; que tout notre gendre que vous soyez, il y a grande

différence de vous à nous, et que vous devez vous connaître[5].

MONSIEUR DE SOTENVILLE

C'en est assez, mamour, laissons cela.

MADAME DE SOTENVILLE

Mon Dieu ! Monsieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, et vous ne savez pas vous faire rendre par les gens ce qui vous est dû.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Corbleu ! pardonnez-moi, on ne peut point me faire de leçons là-dessus, et j'ai su montrer en ma vie, par vingt actions de vigueur, que je ne suis point homme à démordre jamais d'une partie de mes prétentions. Mais il suffit de lui avoir donné un petit avertissement. Sachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'esprit.

GEORGE DANDIN

Puisqu'il faut donc parler catégoriquement, je vous dirai, Monsieur de Sotenville, que j'ai lieu de...

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeler les gens par leur nom, et qu'à ceux qui sont au-dessus de vous il faut dire « Monsieur » tout court.

GEORGE DANDIN

Hé bien ! Monsieur tout court, et non plus Monsieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne...

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Tout beau ! Apprenez aussi que vous ne devez pas dire « ma femme », quand vous parlez de notre fille.

GEORGE DANDIN

J'enrage. Comment ! ma femme n'est pas ma femme ?

MADAME DE SOTENVILLE

Oui, notre gendre, elle est votre femme ; mais il ne vous est pas permis de l'appeler ainsi, et c'est tout ce

que vous pourriez faire, si vous aviez épousé une de vos pareilles.

GEORGE DANDIN, *bas, à part.*

Ah ! George Dandin, où t'es-tu fourré ? *(Haut.)* Eh ! de grâce, mettez, pour un moment, votre gentilhommerie à côté, et souffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai. *(A part.)* Au diantre soit la tyrannie de toutes ces histoires-là ! *(A Monsieur de Sotenville.)* Je vous dis donc que je suis mal satisfait de mon mariage.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Et la raison, mon gendre ?

MADAME DE SOTENVILLE

Quoi ? parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré de si grands avantages ?

GEORGE DANDIN

Et quels avantages, Madame, puisque Madame y a ? L'aventure n'a pas été mauvaise pour vous, car sans moi vos affaires, avec votre permission, étaient fort délabrées, et mon argent a servi à reboucher d'assez bons trous ; mais moi de quoi y ai-je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, et au lieu de George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de Monsieur de la Dandinière ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Ne comptez-vous rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sotenville ?

MADAME DE SOTENVILLE

Et à celle de la Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être issue, maison où le ventre anoblit, et qui, par ce beau privilège, rendra vos enfants gentilhommes[6] ?

GEORGE DANDIN

Oui, voilà qui est bien, mes enfants seront gentilshommes ; mais je serai cocu, moi, si l'on n'y met ordre.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Que veut dire cela, mon gendre ?

GEORGE DANDIN

Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, et qu'elle fait des choses qui sont contre l'honneur.

MADAME DE SOTENVILLE

Tout beau ! prenez garde à ce que vous dites. Ma fille est d'une race trop pleine de vertu, pour se porter jamais à faire aucune chose dont l'honnêteté soit blessée ; et de la maison de la Prudoterie il y a plus de trois cents ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu de femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Corbleu ! dans la maison de Sotenville on n'a jamais vu de coquette, et la bravoure n'y est pas plus héréditaire aux mâles, que la chasteté aux femelles.

MADAME DE SOTENVILLE

Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie qui ne voulut jamais être la maîtresse d'un duc et pair, gouverneur de notre province.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Il y a eu une Mathurine de Sotenville qui refusa vingt mille écus d'un favori du Roi, qui ne lui demandait seulement que la faveur de lui parler.

GEORGE DANDIN

Ho bien ! votre fille n'est pas si difficile que cela, et elle s'est apprivoisée depuis qu'elle est chez moi.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Expliquez-vous, mon gendre. Nous ne sommes point gens à la supporter dans de mauvaises actions, et nous serons les premiers, sa mère et moi, à vous en faire la justice.

MADAME DE SOTENVILLE

Nous n'entendons point raillerie sur les matières de l'honneur, et nous l'avons élevée dans toute la sévérité possible.

GEORGE DANDIN

Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il y a ici un certain courtisan que vous avez vu, qui est amoureux d'elle à ma barbe, et qui lui a fait faire des protestations d'amour qu'elle a très humainement écoutées.

MADAME DE SOTENVILLE

Jour de Dieu ! je l'étranglerais de mes propres mains, s'il fallait qu'elle forlignât de l'honnêteté de sa mère.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Corbleu ! je lui passerais mon épée au travers du corps, à elle et au galant, si elle avait forfait à son honneur.

GEORGE DANDIN

Je vous ai dit ce qui se passe pour vous faire mes plaintes, et je vous demande raison de cette affaire-là.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Ne vous tourmentez point, je vous la ferai de tous deux, et je suis homme pour serrer le bouton[7] à qui que ce puisse être. Mais êtes-vous[8] bien sûr aussi de ce que vous nous dites ?

GEORGE DANDIN

Très sûr.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Prenez bien garde au moins ; car, entre gentilshommes, ce sont des choses chatouilleuses, et il n'est pas question d'aller faire ici un pas de clerc.

GEORGE DANDIN

Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne soit véritable.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Mamour, allez-vous-en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre j'irai parler à l'homme.

MADAME DE SOTENVILLE

Se pourrait-il, mon fils, qu'elle s'oubliât de la sorte, après le sage exemple que vous savez vous-même que je lui ai donné ?

GEORGE DANDIN.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moi, mon gendre, et ne vous mettez pas en peine. Vous verrez de quel bois nous nous chauffons lorsqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

GEORGE DANDIN

Le voici qui vient vers nous.

SCÈNE V

MONSIEUR DE SOTENVILLE • CLITANDRE
GEORGE DANDIN

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Monsieur, suis-je connu de vous?

CLITANDRE

Non pas, que je sache, Monsieur.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Je m'appelle le baron de Sotenville.

CLITANDRE

Je m'en réjouis fort.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Mon nom est connu à la cour, et j'eus l'honneur dans ma jeunesse de me signaler des premiers à l'arrière-ban de Nancy[9].

CLITANDRE

A la bonne heure.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Monsieur, mon père Jean-Gilles de Sotenville eut la gloire d'assister en personne au grand siège de Montauban[10].

CLITANDRE

J'en suis ravi.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Et j'ai eu un aïeul, Bertrand de Sotenville, qui fut si considéré en son temps, que d'avoir permission de vendre tout son bien pour le voyage d'outre-mer[11].

CLITANDRE

Je le veux croire.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Il m'a été rapporté, Monsieur, que vous aimez et poursuivez une jeune personne, qui est ma fille, pour laquelle je m'intéresse, et pour l'homme que vous voyez, qui a l'honneur d'être mon gendre.

CLITANDRE

Qui, moi ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Oui ; et je suis bien aise de vous parler, pour tirer de vous, s'il vous plaît, un éclaircissement de cette affaire.

CLITANDRE

Voilà une étrange médisance ! Qui vous a dit cela, Monsieur ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Quelqu'un qui croit le bien savoir.

CLITANDRE

Ce quelqu'un-là en a menti. Je suis honnête homme. Me croyez-vous capable, Monsieur, d'une action aussi lâche que celle-là ? Moi, aimer une jeune et belle personne, qui a l'honneur d'être la fille de Monsieur le baron de Sotenville ! je vous révère trop pour cela, et suis trop votre serviteur. Quiconque vous l'a dit est un sot.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Allons, mon gendre.

GEORGE DANDIN

Quoi ?

CLITANDRE

C'est un coquin et un maraud.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Répondez.

GEORGE DANDIN

Répondez vous-même.

CLITANDRE

Si je savais qui ce peut être, je lui donnerais en votre présence de l'épée dans le ventre.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Soutenez donc la chose.

GEORGE DANDIN

Elle est toute soutenue, cela est vrai.

CLITANDRE

Est-ce votre gendre, Monsieur, qui...

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Oui, c'est lui-même qui s'en est plaint à moi.

CLITANDRE

Certes, il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir, et sans cela je lui apprendrais bien à tenir de pareils discours d'une personne comme moi.

SCÈNE VI

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE
ANGÉLIQUE • CLITANDRE
GEORGE DANDIN • CLAUDINE

MADAME DE SOTENVILLE

Pour ce qui est de cela, la jalousie est une étrange chose ! J'amène ici ma fille pour éclaircir l'affaire en présence de tout le monde.

CLITANDRE

Est-ce donc vous, Madame, qui avez dit à votre mari que je suis amoureux de vous?

ANGÉLIQUE

Moi? et comment lui aurais-je dit? est-ce que cela est? Je voudrais bien le voir vraiment que vous fussiez amoureux de moi. Jouez-vous-y, je vous en prie, vous trouverez à qui parler. C'est une chose que je vous conseille de faire. Ayez recours, pour voir, à tous les détours des amants : essayez un peu, par plaisir, à m'envoyer des ambassades, à m'écrire secrètement de petits billets doux, à épier les moments que mon mari n'y sera pas, ou le temps que je sortirai, pour me parler de votre amour. Vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous serez reçu comme il faut.

CLITANDRE

Hé! là, là, Madame, tout doucement. Il n'est pas nécessaire de me faire tant de leçons, et de vous tant scandaliser. Qui vous dit que je songe à vous aimer?

ANGÉLIQUE

Que sais-je, moi, ce qu'on me vient conter ici?

CLITANDRE

On dira ce que l'on voudra ; mais vous savez si je vous ai parlé d'amour, lorsque je vous ai rencontrée.

ANGÉLIQUE

Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez été bien venu.

CLITANDRE

Je vous assure qu'avec moi vous n'avez rien à craindre ; que je ne suis point homme à donner du chagrin aux belles ; et que je vous respecte trop, et vous et Messieurs vos parents, pour avoir la pensée d'être amoureux de vous.

MADAME DE SOTENVILLE

Hé bien! vous le voyez.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Vous voilà satisfait, mon gendre. Que dites-vous à cela ?

GEORGE DANDIN

Je dis que ce sont là des contes à dormir debout ; que je sais bien ce que je sais, et que tantôt, puisqu'il faut parler[13], elle a reçu une ambassade de sa part.

ANGÉLIQUE

Moi, j'ai reçu une ambassade ?

CLITANDRE

J'ai envoyé une ambassade ?

ANGÉLIQUE

Claudine.

CLITANDRE

Est-il vrai ?

CLAUDINE

Par ma foi, voilà une étrange fausseté !

GEORGE DANDIN

Taisez-vous, carogne que vous êtes. Je sais de vos nouvelles, et c'est vous qui tantôt avez introduit le courrier.

CLAUDINE

Qui, moi ?

GEORGE DANDIN

Oui, vous. Ne faites point tant la sucrée.

CLAUDINE

Hélas ! que le monde aujourd'hui est rempli de méchanceté, de m'aller soupçonner ainsi, moi qui suis l'innocence même !

GEORGE DANDIN

Taisez-vous, bonne pièce. Vous faites la sournoise ; mais je vous connais il y a longtemps, et vous êtes une dessalée.

CLAUDINE

Madame, est-ce que... ?

GEORGE DANDIN

Taisez-vous, vous dis-je, vous pourriez bien porter la folle enchère de tous les autres ; et vous n'avez point de père gentilhomme.

ANGÉLIQUE

C'est une imposture si grande, et qui me touche si fort au cœur, que je ne puis pas même avoir la force d'y répondre. Cela est bien horrible d'être accusée par un mari lorsqu'on ne lui fait rien qui ne soit à faire. Hélas ! si je suis blâmable de quelque chose, c'est d'en user trop bien avec lui.

CLAUDINE

Assurément.

ANGÉLIQUE

Tout mon malheur est de le trop considérer ; et plût au Ciel que je fusse capable de souffrir, comme il dit, les galanteries de quelqu'un ! je ne serais pas tant à plaindre. Adieu : je me retire, et je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette sorte.

MADAME DE SOTENVILLE

Allez, vous ne méritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée.

CLAUDINE

Par ma foi ! il mériterait qu'elle lui fît dire vrai ; et si j'étais en sa place, je n'y marchanderais pas. Oui, Monsieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma maîtresse. Poussez, c'est moi qui vous le dis, ce sera fort bien employé ; et je m'offre à vous y servir, puisqu'il m'en a déjà taxée.

Claudine sort.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Vous méritez, mon gendre, qu'on vous dise ces choses-là ; et votre procédé met tout le monde contre vous.

MADAME DE SOTENVILLE

Allez, songez à mieux traiter une Demoiselle bien née, et prenez garde désormais à ne plus faire de pareilles bévues.

Madame de Sotenville sort à son tour.

GEORGE DANDIN, *à part.*

J'enrage de bon cœur d'avoir tort, lorsque j'ai raison.

CLITANDRE

Monsieur, vous voyez comme j'ai été faussement accusé. Vous êtes homme qui savez les maximes du point d'honneur, et je vous demande raison de l'affront qui m'a été fait.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Cela est juste, et c'est l'ordre des procédés[13]. Allons, mon gendre, faites satisfaction à Monsieur.

GEORGE DANDIN

Comment satisfaction?

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Oui, cela se doit dans les règles pour l'avoir à tort accusé.

GEORGE DANDIN

C'est une chose, moi, dont je ne demeure pas d'accord, de l'avoir à tort accusé, et je sais bien ce que j'en pense.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Il n'importe. Quelque pensée qui vous puisse rester, il a nié : c'est satisfaire les personnes, et l'on n'a nul droit de se plaindre de tout homme qui se dédit.

GEORGE DANDIN

Si bien donc que si je le trouvais couché avec ma femme, il en serait quitte pour se dédire?

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Point de raisonnement. Faites-lui les excuses que je vous dis.

GEORGE DANDIN

Moi, je lui ferai encore des excuses après...

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Allons, vous dis-je. Il n'y a rien à balancer, et vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puisque c'est moi qui vous conduis.

GEORGE DANDIN

Je ne saurais...

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Corbleu ! mon gendre, ne m'échauffez pas la bile : je me mettrais avec lui contre vous. Allons, laissez-vous gouverner par moi.

GEORGE DANDIN

Ah ! George Dandin !

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Votre bonnet[11] à la main, le premier : Monsieur est gentilhomme, et vous ne l'êtes pas.

GEORGE DANDIN, *à part, le bonnet à la main.*

J'enrage.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Répétez après moi : « Monsieur. »

GEORGE DANDIN

« Monsieur. »

MONSIEUR DE SOTENVILLE

« Je vous demande pardon. » *(Il voit que son gendre fait difficulté de lui obéir.)* Ah !

GEORGE DANDIN

« Je vous demande pardon. »

MONSIEUR DE SOTENVILLE

« Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous. »

GEORGE DANDIN

« Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous. »

MONSIEUR DE SOTENVILLE

« C'est que je n'avais pas l'honneur de vous connaître. »

GEORGE DANDIN

« C'est que je n'avais pas l'honneur de vous connaître. »

MONSIEUR DE SOTENVILLE

« Et je vous prie de croire. »

GEORGE DANDIN

« Et je vous prie de croire. »

MONSIEUR DE SOTENVILLE

« Que je suis votre serviteur. »

GEORGE DANDIN

Voulez-vous que je sois serviteur d'un homme qui me veut faire cocu?

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Il le menace encore.

Ah!

CLITANDRE

Il suffit, Monsieur.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Non : je veux qu'il achève, et que tout aille dans les formes. « Que je suis votre serviteur. »

GEORGE DANDIN

« Que je suis votre serviteur. »

CLITANDRE

Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur, et je ne songe plus à ce qui s'est passé. Pour vous, Monsieur, je vous donne le bonjour, et suis fâché du petit chagrin que vous avez eu.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Je vous baise les mains, et quand il vous plaira, je vous donnerai le divertissement de courre un lièvre.

CLITANDRE

C'est trop de grâce que vous me faites.

Clitandre sort.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Voilà, mon gendre, comme il faut pousser les choses. Adieu. Sachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui, et ne souffrira point que l'on vous fasse aucun affront.

SCÈNE VII

GEORGE DANDIN

Ah! que je... Vous l'avez voulu, vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu, cela vous sied fort bien, et vous voilà ajusté comme il faut; vous avez justement ce que vous méritez. Allons, il s'agit seulement de désabuser le père et la mère, et je pourrai trouver peut-être quelque moyen d'y réussir.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIEME

SCÈNE I

CLAUDINE • LUBIN

CLAUDINE

Oui, j'ai bien deviné qu'il fallait que cela vînt de toi, et que tu l'eusses dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre maître.

LUBIN

Par ma foi ! je n'en ai touché qu'un petit mot en passant à un homme, afin qu'il ne dît point qu'il m'avait vu sortir, et il faut que les gens en ce pays soient de grands babillards.

CLAUDINE

Vraiment, ce Monsieur le Vicomte a bien choisi son monde, que de te prendre pour son ambassadeur, et il s'est allé servir là d'un homme bien chanceux.

LUBIN

Va, une autre fois je serai plus fin, et je prendrai mieux garde à moi.

CLAUDINE

Oui, oui, il sera temps.

LUBIN

Ne parlons plus de cela. Ecoute.

CLAUDINE

Que veux-tu que j'écoute ?

LUBIN

Tourne un peu ton visage devers moi.

CLAUDINE

Hé bien, qu'est-ce ?

LUBIN

Claudine.

CLAUDINE

Quoi ?

LUBIN

Hé ! là, ne sais-tu pas bien ce que je veux dire ?

CLAUDINE

Non.

LUBIN

Morgué ! je t'aime.

CLAUDINE

Tout de bon ?

LUBIN

Oui, le diable m'emporte ! tu me peux croire, puisque j'en jure.

CLAUDINE

A la bonne heure.

LUBIN

Je me sens tout tribouiller le cœur quand je te regarde.

CLAUDINE

Je m'en réjouis.

LUBIN

Comment est-ce que tu fais pour être si jolie ?

CLAUDINE

Je fais comme font les autres.

LUBIN

Vois-tu ? il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron [15] : si tu veux, tu seras ma femme, je serai ton mari, et nous serons tous deux mari et femme.

CLAUDINE

Tu serais peut-être jaloux comme notre maître.

LUBIN

Point.

CLAUDINE

Pour moi, je hais les maris soupçonneux, et j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un si plein de confiance, et si sûr de ma chasteté, qu'il me vît sans inquiétude au milieu de trente hommes.

LUBIN

Hé bien! je serai tout comme cela.

CLAUDINE

C'est la plus sotte chose du monde que de se défier d'une femme, et de la tourmenter. La vérité de l'affaire est qu'on n'y gagne rien de bon. Cela nous fait songer à mal, et ce sont souvent les maris qui, avec leurs vacarmes, se font eux-mêmes ce qu'ils sont.

LUBIN

Hé bien! je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

CLAUDINE

Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorsqu'un mari se met à notre discrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut, et il en est comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourse et nous disent : « Prenez. » Nous en usons honnêtement, et nous nous contentons de la raison. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre, et nous ne les épargnons point.

LUBIN

Va, je serai de ceux qui ouvrent leur bourse, et tu n'as qu'à te marier avec moi.

CLAUDINE

Hé bien, bien, nous verrons.

LUBIN

Viens donc ici, Claudine.

CLAUDINE

Que veux-tu?

LUBIN

Viens, te dis-je.

CLAUDINE

Ah! doucement. Je n'aime pas les patineurs.

LUBIN

Eh! un petit brin d'amitié.

CLAUDINE

Laisse-moi là, te dis-je : je n'entends pas raillerie.

LUBIN

Claudine.

CLAUDINE, *repoussant Lubin.*

Ahy!

LUBIN

Ah! que tu es rude à pauvres gens. Fi! que cela est malhonnête de refuser les personnes! N'as-tu point de honte d'être belle, et de ne vouloir pas qu'on te caresse? Eh là!

CLAUDINE

Je te donnerai sur le nez.

LUBIN

Oh! la farouche, la sauvage. Fi, poua! la vilaine, qui est cruelle.

CLAUDINE

Tu t'émancipes trop.

LUBIN

Qu'est-ce que cela te coûterait de me laisser un peu faire?

CLAUDINE

Il faut que tu te donnes patience.

LUBIN

Un petit baiser seulement, en rabattant sur notre mariage.

CLAUDINE

Je suis votre servante.

LUBIN

Claudine, je t'en prie, sur l'et-tant-moins[15].

CLAUDINE

Eh ! que nenni : j'y ai déjà été attrapée. Adieu. Va-t'en, et dis à Monsieur le Vicomte que j'aurai soin de rendre son billet.

LUBIN

Adieu, beauté rude ânière.

CLAUDINE

Le mot est amoureux.

LUBIN

Adieu, rocher, caillou, pierre de taille, et tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

CLAUDINE

Je vais remettre aux mains de ma maîtresse... Mais la voici avec son mari : éloignons-nous, et attendons qu'elle soit seule.

SCÈNE II

GEORGE DANDIN • ANGÉLIQUE
CLITANDRE

GEORGE DANDIN

Non, non, on ne m'abuse pas avec tant de facilité, et je ne suis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait est véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne pense, et votre galimatias ne m'a point tantôt ébloui.

CLITANDRE, *à part dans le fond du théâtre.*

Ah! la voilà; mais le mari est avec elle.

GEORGE DANDIN, *sans voir Clitandre.*

Au travers de toutes vos grimaces, j'ai vu la vérité de ce que l'on m'a dit, et le peu de respect que vous avez pour le nœud qui nous joint. *(Clitandre et Angélique se saluent.)* Mon Dieu! laissez là votre révérence, ce n'est

pas de ces sortes de respect dont je vous parle, et vous n'avez que faire de vous moquer.

ANGÉLIQUE

Moi, me moquer ! En aucune façon.

GEORGE DANDIN

Je sais votre pensée. *(Clitandre et Angélique se resaluent.)* et connais... *(Clitandre et Angélique se saluent encore.)* Encore ? Ah ! ne raillons pas davantage ! Je n'ignore pas qu'à cause de votre noblesse vous me tenez fort au-dessous de vous, et le respect que je vous veux dire ne regarde point ma personne. J'entends parler de celui que vous devez à des nœuds aussi vénérables que le sont ceux du mariage. *(Angélique fait signe à Clitandre.)* Il ne faut point lever les épaules, et je ne dis point de sottises.

ANGÉLIQUE

Qui songe à lever les épaules ?

GEORGE DANDIN

Mon Dieu ! nous voyons clair. Je vous dis encore une fois que le mariage est une chaîne à laquelle on doit porter toute sorte de respect, et que c'est fort mal fait à vous d'en user comme vous faites. *(Angélique fait signe de la tête.)* Oui, oui, mal fait à vous. Et vous n'avez que faire de hocher la tête, et de me faire la grimace.

ANGÉLIQUE

Moi ! Je ne sais ce que vous voulez dire.

GEORGE DANDIN

Je le sais fort bien, moi ; et vos mépris me sont connus. Si je ne suis pas né noble, au moins suis-je d'une race où il n'y a point de reproche, et la famille des Dandins...

CLITANDRE, *derrière Angélique, sans être aperçu de Dandin.*

Un moment d'entretien.

GEORGE DANDIN, *sans voir Clitandre.*

Eh?

ANGÉLIQUE

Quoi? Je ne dis mot.

GEORGE DANDIN *tourne autour de sa femme et Clitandre se retire en faisant une grande révérence à George Dandin.*

Le voilà qui vient rôder autour de vous.

ANGÉLIQUE

Hé bien, est-ce ma faute? Que voulez-vous que j'y fasse?

GEORGE DANDIN

Je veux que vous y fassiez ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à son mari. Quoi qu'on en puisse dire, les galants n'obsèdent jamais que quand on le veut bien. Il y a un certain air doucereux qui les attire, ainsi que le miel fait les mouches; et les honnêtes femmes ont des manières qui les savent chasser d'abord.

ANGÉLIQUE

Moi, les chasser? et par quelle raison? Je ne me scandalise point qu'on me trouve bien faite, et cela me fait du plaisir.

GEORGE DANDIN

Oui. Mais quel personnage voulez-vous que joue un mari pendant cette galanterie?

ANGÉLIQUE

Le personnage d'un honnête homme qui est bien aise de voir sa femme considérée.

GEORGE DANDIN

Je suis votre valet. Ce n'est pas là mon compte, et les Dandins ne sont point accoutumés à cette mode-là.

ANGÉLIQUE

Oh! les Dandins s'y accoutumeront s'ils veulent. Car pour moi, je vous déclare que mon dessein n'est pas de renoncer au monde, et de m'enterrer toute vive dans un

mari. Comment? parce qu'un homme s'avise de nous épouser, il faut d'abord que toutes choses soient finies pour nous, et que nous rompions tout commerce avec les vivants? C'est une chose merveilleuse que cette tyrannie de Messieurs les maris, et je les trouve bons de vouloir qu'on soit morte à tous les divertissements, et qu'on ne vive que pour eux. Je me moque de cela, et ne veux point mourir si jeune.

GEORGE DANDIN

C'est ainsi que vous satisfaites aux engagements de la foi que vous m'avez donnée publiquement?

ANGÉLIQUE

Moi? Je ne vous l'ai point donnée de bon cœur, et vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon consentement, et si je voulais bien de vous? Vous n'avez consulté, pour cela, que mon père et ma mère; ce sont eux proprement qui vous ont épousé, et c'est pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi, qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, et que vous avez prise sans consulter mes sentiments, je prétends n'être point obligée à me soumettre en esclave à vos volontés; et je veux jouir, s'il vous plaît, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeunesse, prendre les douces libertés que l'âge me permet, voir un peu le beau monde, et goûter le plaisir de m'ouïr dire des douceurs. Préparez-vous-y, pour votre punition, et rendez grâces au Ciel de ce que je ne suis pas capable de quelque chose de pis.

GEORGE DANDIN

Oui! c'est ainsi que vous le prenez. Je suis votre mari, et je vous dis que je n'entends pas cela.

ANGÉLIQUE

Moi je suis votre femme, et je vous dis que je l'entends.

GEORGE DANDIN, *à part.*

Il me prend des tentations d'accommoder tout son visage à la compote, et le mettre en état de ne plaire de

sa vie aux diseurs de fleurettes. Ah! allons, George Dandin; je ne pourrais me retenir, et il vaut mieux quitter la place.

SCÈNE III

CLAUDINE • ANGÉLIQUE

CLAUDINE

J'avais, Madame, impatience qu'il s'en allât, pour vous rendre ce mot de la part que vous savez.

ANGÉLIQUE

Voyons.

CLAUDINE, *à part.*

A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui dit[17] ne lui déplaît pas trop.

ANGÉLIQUE

Ah! Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante! Que dans tous leurs discours et dans toutes leurs actions les gens de cour ont un air agréable! Et qu'est-ce que c'est auprès d'eux que nos gens de province?

CLAUDINE

Je crois qu'après les avoir vus, les Dandins ne vous plaisent guère.

ANGÉLIQUE

Demeure ici : je m'en vais faire la réponse.

CLAUDINE

Je n'ai pas besoin, que je pense, de lui recommander de la faire agréable. Mais voici...

SCÈNE IV

CLITANDRE • LUBIN • CLAUDINE

CLAUDINE

Vraiment, Monsieur, vous avez pris là un habile messager.

CLITANDRE

Je n'ai pas osé envoyer de mes gens. Mais, ma pauvre Claudine, il faut que je te récompense des bons offices que je sais que tu m'as rendus.

Il fouille dans sa poche.

CLAUDINE

Eh! Monsieur, il n'est pas nécessaire. Non, Monsieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine-là; et je vous rends service parce que vous le méritez, et que je me sens au cœur de l'inclination pour vous.

CLITANDRE, *donnant de l'argent à Claudine.*

Je te suis obligé.

LUBIN

Puisque nous serons mariés, donne-moi cela, que je le mette avec le mien.

CLAUDINE

Je te le garde aussi bien que le baiser.

CLITANDRE

Dis-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle maîtresse?

CLAUDINE

Oui, elle est allée y répondre.

CLITANDRE

Mais, Claudine, n'y a-t-il pas moyen que je la puisse entretenir?

CLAUDINE

Oui : venez avec moi, je vous ferai parler à elle.

CLITANDRE

Mais le trouvera-t-elle bon? et n'y a-t-il rien à risquer?

CLAUDINE

Non, non : son mari n'est pas au logis; et puis, ce n'est pas lui qu'elle a le plus à ménager; c'est son père et sa mère; et pourvu qu'ils soient prévenus [18], tout le reste n'est point à craindre.

CLITANDRE

Je m'abandonne à ta conduite.

LUBIN

Testiguenne! que j'aurai là une habile femme! Elle a de l'esprit comme quatre.

SCÈNE V

GEORGE DANDIN • LUBIN

GEORGE DANDIN, *bas, à part.*

Voici mon homme de tantôt. Plût au Ciel qu'il pût se résoudre à vouloir rendre témoignage au père et à la mère de ce qu'ils ne veulent point croire!

LUBIN

Ah! vous voilà, Monsieur le babillard, à qui j'avais tant recommandé de ne point parler, et qui me l'aviez tant promis. Vous êtes donc un causeur, et vous allez redire ce que l'on vous dit en secret?

GEORGE DANDIN

Moi?

LUBIN

Oui. Vous avez été tout rapporter au mari, et vous êtes cause qu'il a fait du vacarme. Je suis bien aise de savoir que vous avez de la langue, et cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

GEORGE DANDIN

Ecoute, mon ami.

LUBIN

Si vous n'aviez point babillé, je vous aurais conté ce qui se passe à cette heure; mais pour votre punition vous ne saurez rien du tout.

GEORGE DANDIN

Comment? qu'est-ce qui se passe?

LUBIN

Rien, rien. Voilà ce que c'est d'avoir causé : vous n'en tâterez plus, et je vous laisse sur la bonne bouche.

GEORGE DANDIN

Arrête un peu.

LUBIN

Point.

GEORGE DANDIN

Je ne te veux dire qu'un mot.

LUBIN

Nennin, nennin. Vous avez envie de me tirer les vers du nez.

GEORGE DANDIN

Non, ce n'est pas cela.

LUBIN

Eh! quelque sot. Je vous vois venir.

GEORGE DANDIN

C'est autre chose. Ecoute.

LUBIN

Point d'affaire. Vous voudriez que je vous dise que Monsieur le Vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, et qu'elle l'a mené chez sa maîtresse. Mais je ne suis pas si bête [10].

GEORGE DANDIN

De grâce.

LUBIN

Non.

GEORGE DANDIN

Je te donnerai...

LUBIN

Tarare!

SCÈNE VI

GEORGE DANDIN

Je n'ai pu me servir avec cet innocent de la pensée que j'avais. Mais le nouvel avis qui lui est échappé ferait la même chose, et si le galant est chez moi, ce serait pour avoir raison aux yeux du père et de la mère, et les convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Le mal est tout ceci, c'est que je ne sais comment faire pour profiter d'un tel avis. Si je rentre chez moi, je ferai évader le drôle, et quelque chose que je puisse voir moi-même de mon déshonneur, je n'en serai point cru à mon serment, et l'on me dira que je rêve. Si, d'autre part, je vais quérir beau-père et belle-mère sans être sûr de trouver chez moi le galant, ce sera la même chose, et je retomberai dans l'inconvénient de tantôt. Pourrais-je point m'éclaircir doucement s'il y est encore? Ah Ciel! il n'en faut plus douter, et je viens de l'apercevoir par le trou de la porte. Le sort me donne ici de quoi confondre ma partie; et pour achever l'aventure, il fait venir à point nommé les juges dont j'avais besoin.

SCÈNE VII

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE
GEORGE DANDIN

GEORGE DANDIN

Enfin vous ne m'avez pas voulu croire tantôt, et votre fille l'a emporté sur moi; mais j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'accommode et, Dieu merci! mon déshonneur est si clair maintenant, que vous n'en pourrez plus douter.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Comment, mon gendre, vous en êtes encore là-dessus?

GEORGE DANDIN

Oui, j'y suis, et jamais je n'eus tant de sujet d'y être.

MADAME DE SOTENVILLE

Vous nous venez encore étourdir la tête ?

GEORGE DANDIN

Oui, Madame, et l'on fait bien pis à la mienne.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Ne vous lassez-vous point de vous rendre importun ?

GEORGE DANDIN

Non ; mais je me lasse fort d'être pris pour dupe.

MADAME DE SOTENVILLE

Ne voulez-vous point vous défaire de vos pensées extravagantes ?

GEORGE DANDIN

Non, Madame ; mais je voudrais bien me défaire d'une femme qui me déshonore.

MADAME DE SOTENVILLE

Jour de Dieu ! notre gendre, apprenez à parler.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Corbleu ! cherchez des termes moins offensants que ceux-là.

GEORGE DANDIN

Marchand qui perd ne peut rire.

MADAME DE SOTENVILLE

Souvenez-vous que vous avez épousé une Demoiselle.

GEORGE DANDIN

Je m'en souviens assez, et ne m'en souviendrai que trop.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Si vous vous en souvenez, songez donc à parler d'elle avec plus de respect.

GEORGE DANDIN

Mais que ne songe-t-elle plutôt à me traiter plus honnêtement ? Quoi ? parce qu'elle est Demoiselle, il faut

qu'elle ait la liberté de me faire ce qui lui plaît, sans que j'ose souffler ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Qu'avez-vous donc, et que pouvez-vous dire ? N'avez-vous pas vu ce matin qu'elle s'est défendue de connaître celui dont vous m'étiez venu parler ?

GEORGE DANDIN

Oui. Mais vous, que pourrez-vous dire si je vous fais voir maintenant que le galant est avec elle ?

MADAME DE SOTENVILLE

Avec elle ?

GEORGE DANDIN

Oui, avec elle, et dans ma maison.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Dans votre maison ?

GEORGE DANDIN

Oui, dans ma propre maison.

MADAME DE SOTENVILLE

Si cela est, nous serons pour vous contre elle.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Oui : l'honneur de notre famille nous est plus cher que toute chose ; et si vous dites vrai, nous la renoncerons pour notre sang, et l'abandonnerons à votre colère.

GEORGE DANDIN

Vous n'avez qu'à me suivre.

MADAME DE SOTENVILLE

Gardez de vous tromper.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

N'allez pas faire comme tantôt.

GEORGE DANDIN

Mon Dieu ! vous allez voir ! Tenez, ai-je menti ?

SCÈNE VIII

ANGÉLIQUE • CLITANDRE • CLAUDINE
MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE
GEORGE DANDIN

Monsieur de Sotenville et Madame de Sotenville avec George Dandin sont dans le fond du théâtre.

ANGÉLIQUE

Adieu. J'ai peur qu'on vous surprenne ici, et j'ai quelques mesures à garder.

CLITANDRE

Promettez-moi donc, Madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

ANGÉLIQUE

J'y ferai mes efforts.

GEORGE DANDIN

Approchons doucement par-derrière, et tâchons de n'être point vus.

CLAUDINE

Ah! Madame, tout est perdu. Voilà votre père et votre mère, accompagnés de votre mari.

CLITANDRE

Ah Ciel!

ANGÉLIQUE

Ne faites pas semblant de rien, et me laissez faire tous deux. *(Haut, à Clitandre.)* Quoi? vous osez en user de la sorte, après l'affaire de tantôt, et c'est ainsi que vous dissimulez vos sentiments? On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, et que vous faites des desseins de me solliciter. J'en témoigne mon dépit, et m'explique à vous clairement en présence de tout le monde. Vous niez hautement la chose, et me donnez parole de n'avoir aucune pensée de m'offenser; et cepen-

dant, le même jour, vous prenez la hardiesse de venir chez moi me rendre visite, de me dire que vous m'aimez, et de me faire cent sots contes pour me persuader de répondre à vos extravagances; comme si j'étais femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari, et m'éloigner jamais de la vertu que mes parents m'ont enseignée. Si mon père savait cela, il vous apprendrait bien à tenter de ces entreprises. Mais une honnête femme n'aime point les éclats. *(Elle fait signe à Claudine d'apporter un bâton.)* Je n'ai garde de lui en rien dire, et je veux vous montrer que, toute femme que je suis, j'ai assez de courage pour me venger moi-même des offenses que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'est pas d'un gentilhomme, et ce n'est pas en gentilhomme aussi que je veux vous traiter.

Elle prend un bâton et bat son mari, au lieu de Clitandre, qui se met entre-deux[30].

CLITANDRE, *criant comme s'il avait été frappé.*

Ah! ah! ah! ah! ah! doucement. *(Puis il s'enfuit.)*

CLAUDINE

Fort, Madame, frappez comme il faut.

ANGÉLIQUE, *faisant semblant de parler à Clitandre.*

S'il vous demeure quelque chose sur le cœur, je suis pour vous répondre.

CLAUDINE

Apprenez à qui vous vous jouez.

ANGÉLIQUE

Ah mon père, vous êtes là!

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Oui, ma fille, et je vois qu'en sagesse et en courage tu te montres un digne rejeton de la maison de Sotenville. Viens çà, approche-toi que je t'embrasse.

MADAME DE SOTENVILLE

Embrasse-moi aussi, ma fille. Las! je pleure de joie, et reconnais mon sang aux choses que tu viens de faire.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Mon gendre, que vous devez être ravi, et que cette aventure est pour vous pleine de douceurs ! Vous aviez un juste sujet de vous alarmer ; mais vos soupçons se trouvent dissipés le plus avantageusement du monde.

MADAME DE SOTENVILLE

Sans doute, notre gendre, et vous devez maintenant être le plus content des hommes.

CLAUDINE

Assurément. Voilà une femme, celle-là. Vous êtes trop heureux de l'avoir et vous devriez baiser les pas où elle passe.

GEORGE DANDIN, *à part.*

Euh ! traîtresse !

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Qu'est-ce, mon gendre ? Que ne remerciez-vous un peu votre femme de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous ?

ANGÉLIQUE

Non, non, mon père, il n'est pas nécessaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir, et tout ce que j'en fais n'est que pour l'amour de moi-même.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Où allez-vous, ma fille ?

ANGÉLIQUE

Je me retire, mon père, pour ne me voir point obligée à recevoir ses compliments.

CLAUDINE

Elle a raison d'être en colère. C'est une femme qui mérite d'être adorée, et vous ne la traitez pas comme vous devriez.

GEORGE DANDIN, *à part. Claudine sort.*

Scélérate !

GEORGE DANDIN.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

C'est un petit ressentiment de l'affaire de tantôt, et cela se passera avec un peu de caresse que vous lui ferez. Adieu, mon gendre, vous voilà en état de ne vous plus inquiéter. Allez-vous-en faire la paix ensemble, et tâchez de l'apaiser par des excuses de votre emportement.

MADAME DE SOTENVILLE

Vous devez considérer que c'est une jeune fille élevée à la vertu, et qui n'est point accoutumée à se voir soupçonnée d'aucune vilaine action. Adieu. Je suis ravie de voir vos désordres finis et des transports de joie que vous doit donner sa conduite.

GEORGE DANDIN, *seul.*

Je ne dis mot, car je ne gagnerais rien à parler, et jamais il ne s'est rien vu d'égal à ma disgrâce. Oui, j'admire mon malheur, et la subtile adresse de ma carogne de femme pour se donner toujours raison, et me faire avoir tort. Est-il possible que toujours j'aurai du dessous avec elle, que les apparences toujours tourneront contre moi, et que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée? O Ciel, seconde mes desseins, et m'accorde la grâce de faire voir aux gens que l'on me déshonore.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIEME

SCÈNE I

CLITANDRE • LUBIN

CLITANDRE

La nuit est avancée, et j'ai peur qu'il ne soit trop tard. Je ne vois point à me conduire. Lubin !

LUBIN

Monsieur ?

CLITANDRE

Est-ce par ici ?

LUBIN

Je pense que oui. Morgué ! voilà une sotte nuit, d'être si noire que cela.

CLITANDRE

Elle a tort assurément. Mais si d'un côté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne soyons vus.

LUBIN

Vous avez raison, elle n'a pas tant de tort. Je voudrais bien savoir, Monsieur, vous qui êtes savant, pourquoi il ne fait point jour la nuit.

CLITANDRE

C'est une grande question, et qui est difficile. Tu es curieux, Lubin.

LUBIN

Oui. Si j'avais étudié, j'aurais été songer à des choses où on n'a jamais songé.

CLITANDRE

Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'esprit subtil et pénétrant.

LUBIN

Cela est vrai. Tenez, j'explique du latin, quoique jamais je ne l'aie appris, et voyant l'autre jour écrit sur une grande porte *collegium*, je devinai que cela voulait dire collège.

CLITANDRE

Cela est admirable ! Tu sais donc lire, Lubin ?

LUBIN

Oui, je sais lire la lettre moulée, mais je n'ai jamais su apprendre à lire l'écriture.

CLITANDRE

Nous voici contre la maison. *(Après avoir frappé dans ses mains.)* C'est le signal que m'a donné Claudine.

LUBIN

Par ma foi ! c'est une fille qui vaut de l'argent, et je l'aime de tout mon cœur.

CLITANDRE

Aussi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir.

LUBIN

Monsieur, je vous suis...

CLITANDRE

Chut ! J'entends quelque bruit.

SCÈNE II

ANGÉLIQUE • CLAUDINE • CLITANDRE
LUBIN

ANGÉLIQUE

Claudine.

CLAUDINE

Hé bien ?

ANGÉLIQUE

Laisse la porte entrouverte.

CLAUDINE

Voilà qui est fait.

Scène de nuit, les acteurs se cherchent les uns les autres dans l'obscurité[21].

CLITANDRE

Ce sont elles. St.

ANGÉLIQUE

St.

LUBIN

St.

CLAUDINE

St.

CLITANDRE, *à Claudine.*

Madame.

ANGÉLIQUE, *à Lubin.*

Quoi ?

LUBIN, *à Angélique.*

Claudine.

CLAUDINE, *à Clitandre.*

Qu'est-ce ?

CLITANDRE, *à Claudine.*

Ah ! Madame, que j'ai de joie !

LUBIN, *à Angélique.*

Claudine, ma pauvre Claudine.

CLAUDINE, *à Clitandre.*

Doucement, Monsieur.

ANGÉLIQUE, *à Lubin.*

Tout beau, Lubin.

CLITANDRE

Est-ce toi, Claudine ?

CLAUDINE

Oui.

LUBIN

Est-ce vous, Madame ?

ANGÉLIQUE

Oui.

CLAUDINE

Vous avez pris l'une pour l'autre.

LUBIN

Ma foi, la nuit, on n'y voit goutte.

ANGÉLIQUE

Est-ce pas vous, Clitandre ?

CLITANDRE

Oui, Madame.

ANGÉLIQUE

Mon mari ronfle comme il faut, et j'ai pris ce temps pour nous entretenir ici.

CLITANDRE

Cherchons quelque lieu pour nous asseoir.

CLAUDINE

C'est fort bien avisé.

Ils vont s'asseoir au fond du théâtre sur un gazon, au pied d'un arbre.

LUBIN

Claudine, où est-ce que tu es ?

SCÈNE III

GEORGE DANDIN • LUBIN

GEORGE DANDIN, *à moitié déshabillé.*

J'ai entendu descendre ma femme, et je me suis vite habillé pour descendre après elle. Où peut-elle être allée ? Serait-elle sortie ?

LUBIN

Il prend George Dandin pour Claudine.

Où es-tu donc, Claudine ? Ah ! te voilà. Par ma foi, ton maître est plaisamment attrapé, et je trouve ceci aussi drôle que les coups de bâton de tantôt dont on m'a fait récit. Ta maîtresse dit qu'il ronfle, à cette heure,

comme tous les diantres, et il ne sait pas que Monsieur le Vicomte et elle sont ensemble pendant qu'il dort. Je voudrais bien savoir quel songe il fait maintenant. Cela est tout à fait risible ! De quoi s'avise-t-il aussi d'être jaloux de sa femme, et de vouloir qu'elle soit à lui tout seul ? C'est un impertinent, et Monsieur le Vicomte lui fait trop d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine. Allons, suivons-les, et me donne ta petite menotte que je la baise. Ah ! que cela est doux ! il me semble que je mange des confitures. *(Comme il baise la main de Dandin, Dandin la lui pousse rudement au visage.)* Tubleu ! comme vous y allez ! Voilà une petite menotte qui est un peu bien rude.

GEORGE DANDIN

Qui va là ?

LUBIN

Personne.

GEORGE DANDIN

Il fuit, et me laisse informé de la nouvelle perfidie de ma coquine. Allons, il faut que sans tarder j'envoie appeler son père et sa mère, et que cette aventure me serve à me faire séparer d'elle. Holà ! Colin, Colin.

SCÈNE IV

COLIN • GEORGE DANDIN

COLIN, *à la fenêtre.*

Monsieur.

GEORGE DANDIN

Allons vite, ici-bas.

COLIN, *en sautant par la fenêtre.*

M'y voilà ! on ne peut pas plus vite.

GEORGE DANDIN

Tu es là ?

COLIN

Oui, Monsieur.

Pendant qu'il va lui parler d'un côté, Colin va de l'autre[22].

GEORGE DANDIN

Doucement. Parle bas. Ecoute. Va-t'en chez mon beau-père et ma belle-mère, et dis que je les prie très instamment de venir tout à l'heure ici. Entends-tu ? Eh ? Colin, Colin.

COLIN, *de l'autre côté.*

Monsieur.

GEORGE DANDIN

Où diable es-tu ?

COLIN

Ici.

GEORGE DANDIN

Comme ils se vont tous deux chercher, l'un passe d'un côté, et l'autre de l'autre.

Peste soit du maroufle qui s'éloigne de moi ! Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-père et ma belle-mère, et leur dire que je les conjure de se rendre ici tout à l'heure. M'entends-tu bien ? Réponds, Colin, Colin.

COLIN, *de l'autre côté.*

Monsieur.

GEORGE DANDIN

Voilà un pendard qui me fera enrager. Viens-t'en à moi. *(Ils se cognent.)* Ah ! le traître ! il m'a estropié. Où est-ce que tu es ? Approche, que je te donne mille coups. Je pense qu'il me fuit.

COLIN

Assurément.

GEORGE DANDIN

Veux-tu venir ?

COLIN

Nenni, ma foi !

GEORGE DANDIN

Viens, te dis-je.

COLIN

Point : vous me voulez battre.

GEORGE DANDIN

Hé bien ! non. Je ne te ferai rien.

COLIN

Assurément?

GEORGE DANDIN

Oui. Approche. Bon. *(Il tient Colin par le bras.)* Tu es bien heureux que j'ai besoin de toi. Va-t'en vite de ma part prier mon beau-père et ma belle-mère de se rendre ici le plus tôt qu'ils pourront, et leur dis que c'est pour une affaire de la dernière conséquence. Et s'ils faisaient quelque difficulté à cause de l'heure, ne manque pas de les presser, et de leur bien faire entendre qu'il est très important qu'ils viennent, en quelque état qu'ils soient. Tu m'entends bien maintenant?

COLIN

Oui, Monsieur.

GEORGE DANDIN

Va vite, et reviens de même. Et moi, je vais rentrer dans ma maison, attendant que... Mais j'entends quelqu'un. Ne serait-ce point ma femme? Il faut que j'écoute, et me serve de l'obscurité qu'il fait.

Il se range près de la porte de sa maison.

SCÈNE V

CLITANDRE • ANGÉLIQUE
GEORGE DANDIN • CLAUDINE • LUBIN

ANGÉLIQUE

Adieu. Il est temps de se retirer.

CLITANDRE

Quoi? si tôt?

ANGÉLIQUE

Nous nous sommes assez entretenus.

CLITANDRE

Ah! Madame, puis-je assez vous entretenir et trouver en si peu de temps toutes les paroles dont j'ai besoin? Il me faudrait des journées entières pour me bien expliquer à vous de tout ce que je sens, et je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire.

GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE

Nous en écouterons une autre fois davantage.

CLITANDRE

Hélas ! de quel coup me percez-vous l'âme lorsque vous parlez de vous retirer, et avec combien de chagrins m'allez-vous laisser maintenant ?

ANGÉLIQUE

Nous trouverons moyen de nous revoir.

CLITANDRE

Oui ; mais je songe qu'en me quittant, vous allez trouver un mari. Cette pensée m'assassine, et les privilèges qu'ont les maris sont des choses cruelles pour un amant qui aime bien.

ANGÉLIQUE

Serez-vous assez fort[32] pour avoir cette inquiétude, et pensez-vous qu'on soit capable d'aimer de certains maris qu'il y a ? On les prend, parce qu'on ne s'en peut défendre, et qu'on dépend de parents qui n'ont des yeux que pour le bien ; mais on sait leur rendre justice, et l'on se moque fort de les considérer au delà de ce qu'ils méritent.

GEORGE DANDIN

Voilà nos carognes de femmes.

CLITANDRE

Ah ! qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné était peu digne de l'honneur qu'il a reçu, et que c'est une étrange chose que l'assemblage qu'on a fait d'une personne comme vous avec un homme comme lui !

GEORGE DANDIN, *à part.*

Pauvres maris ! voilà comme on vous traite.

CLITANDRE

Vous méritez sans doute une autre destinée, et le Ciel ne vous a point faite pour être la femme d'un paysan.

GEORGE DANDIN

Plût au Ciel fût-elle la tienne ! tu changerais bien de langage, rentrons. C'en est assez.

Il entre et ferme la porte.

CLAUDINE

Madame, si vous avez à dire du mal de votre mari, dépêchez vite, car il est tard.

CLITANDRE

Ah ! Claudine, que tu es cruelle !

ANGÉLIQUE

Elle a raison. Séparons-nous.

CLITANDRE

Il faut donc s'y résoudre, puisque vous le voulez. Mais au moins je vous conjure de me plaindre un peu des méchants moments que je vais passer.

ANGÉLIQUE

Adieu.

LUBIN

Où es-tu, Claudine, que je te donne le bonsoir ?

CLAUDINE

Va, va, je le reçois de loin, et je t'en renvoie autant.

SCÈNE VI

ANGÉLIQUE • CLAUDINE
GEORGE DANDIN

ANGÉLIQUE

Rentrons sans faire de bruit.

CLAUDINE

La porte s'est fermée.

ANGÉLIQUE

J'ai le passe-partout.

CLAUDINE

Ouvrez donc doucement.

ANGÉLIQUE

On a fermé en dedans, et je ne sais comment nous ferons.

CLAUDINE

Appelez le garçon qui couche là.

ANGÉLIQUE

Colin, Colin, Colin.

GEORGE DANDIN, *mettant la tête à sa fenêtre.*

Colin, Colin ? Ah ! je vous y prends donc, Madame ma femme, et vous faites des escampativos pendant que je dors. Je suis bien aise de cela, et de vous voir dehors à l'heure qu'il est.

ANGÉLIQUE

Hé bien ! quel grand mal est-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit ?

GEORGE DANDIN

Oui, oui, l'heure est bonne à prendre le frais. C'est bien plutôt le chaud, Madame la coquine ; et nous savons toute l'intrigue du rendez-vous, et du Damoiseau. Nous avons entendu votre galant entretien, et les beaux vers à ma louange que vous avez dits l'un et l'autre. Mais ma consolation, c'est que je vais être vengé, et que votre père et votre mère seront convaincus maintenant de la justice de mes plaintes, et du dérèglement de votre conduite. Je les ai envoyé quérir, et ils vont être ici dans un moment.

ANGÉLIQUE

Ah Ciel !

CLAUDINE

Madame.

GEORGE DANDIN

Voilà un coup sans doute où vous ne vous attendiez pas. C'est maintenant que je triomphe, et j'ai de quoi mettre à bas votre orgueil, et détruire vos artifices. Jus-

ques ici vous avez joué[24] mes accusations, ébloui vos parents, et plâtré vos malversations. J'ai eu beau voir, et beau dire, et votre adresse toujours l'a emporté sur mon bon droit, et toujours vous avez trouvé moyen d'avoir raison ; mais à cette fois, Dieu merci, les choses vont être éclaircies, et votre effronterie sera pleinement confondue.

ANGÉLIQUE

Hé ! je vous prie, faites-moi ouvrir la porte.

GEORGE DANDIN

Non, non ; il faut attendre la venue de ceux que j'ai mandés, et je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle heure qu'il est. En attendant qu'ils viennent, songez, si vous voulez, à chercher dans votre tête quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire, à inventer quelque moyen de rhabiller votre escapade, à trouver quelque belle ruse pour éluder ici les gens et paraître innocente, quelque prétexte spécieux de pèlerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant, que vous veniez de secourir.

ANGÉLIQUE

Non : mon intention n'est pas de vous rien déguiser. Je ne prétends point me défendre, ni vous nier les choses, puisque vous les savez.

GEORGE DANDIN

C'est que vous voyez bien que tous les moyens vous en sont fermés, et que dans cette affaire vous ne sauriez inventer d'excuse qu'il ne me soit facile de convaincre de fausseté.

ANGÉLIQUE

Oui, je confesse que j'ai tort, et que vous avez sujet de vous plaindre. Mais je vous demande par grâce de ne m'exposer point maintenant à la mauvaise humeur de mes parents, et de me faire promptement ouvrir.

GEORGE DANDIN

Je vous baise les mains.

ANGÉLIQUE

Eh ! mon pauvre petit mari, je vous en conjure !

GEORGE DANDIN

Ah ! mon pauvre petit mari ? Je suis votre petit mari maintenant, parce que vous vous sentez prise. Je suis bien aise de cela, et vous ne vous étiez jamais avisée de me dire de ces douceurs.

ANGÉLIQUE

Tenez, je vous promets de ne vous plus donner aucun sujet de déplaisir, et de me...

GEORGE DANDIN

Tout cela n'est rien. Je ne veux point perdre cette aventure, et il m'importe qu'on soit une fois éclairci à fond de vos déportements.

ANGÉLIQUE

De grâce, laissez-moi vous dire. Je vous demande un moment d'audience.

GEORGE DANDIN

Hé bien, quoi ?

ANGÉLIQUE

Il est vrai que j'ai failli, je vous l'avoue encore une fois ; et que votre ressentiment est juste ; que j'ai pris le temps de sortir pendant que vous dormiez, et que cette sortie est un rendez-vous que j'avais donné à la personne que vous dites. Mais enfin ce sont des actions que vous devez pardonner à mon âge ; des emportements de jeune personne qui n'a encore rien vu, et ne fait que d'entrer au monde ; des libertés où l'on s'abandonne sans y penser de mal, et qui sans doute dans le fond n'ont rien de...

GEORGE DANDIN

Oui : vous le dites et ce sont de ces choses qui ont besoin qu'on les croie pieusement.

ANGÉLIQUE

Je ne veux point m'excuser par là d'être coupable envers vous, et je vous prie seulement d'oublier une offense

dont je vous demande pardon de tout mon cœur, et de m'épargner en cette rencontre le déplaisir que me pourraient causer les reproches fâcheux de mon père et de ma mère. Si vous m'accordez généreusement la grâce que je vous demande, ce procédé obligeant, cette bonté que vous me ferez voir, me gagnera entièrement. Elle touchera tout à fait mon cœur, et y fera naître pour vous ce que tout le pouvoir de mes parents et les liens du mariage n'avaient pu y jeter. En un mot, elle sera cause que je renoncerai à toutes les galanteries, et n'aurai de l'attachement que pour vous. Oui, je vous donne ma parole que vous m'allez voir désormais la meilleure femme du monde, et que je vous témoignerai tant d'amitié, tant d'amitié, que vous en serez satisfait.

GEORGE DANDIN

Ah ! crocodile, qui flatte les gens pour les étrangler.

ANGÉLIQUE

Accordez-moi cette faveur.

GEORGE DANDIN

Point d'affaires. Je suis inexorable.

ANGÉLIQUE

Montrez-vous généreux.

GEORGE DANDIN

Non.

ANGÉLIQUE

De grâce !

GEORGE DANDIN

Point.

ANGÉLIQUE

Je vous en conjure de tout mon cœur !

GEORGE DANDIN

Non, non, non. Je veux qu'on soit détrompé de vous, et que votre confusion éclate.

ANGÉLIQUE

Hé bien! si vous me réduisez au désespoir, je vous avertis qu'une femme en cet état est capable de tout, et que je ferai quelque chose ici dont vous vous repentirez.

GEORGE DANDIN

Et que ferez-vous, s'il vous plaît?

ANGÉLIQUE

Mon cœur se portera jusqu'aux extrêmes résolutions, et de ce couteau que voici je me tuerai sur la place.

GEORGE DANDIN

Ah! ah! à la bonne heure!

ANGÉLIQUE

Pas tant à la bonne heure pour vous que vous vous imaginez. On sait de tous côtés nos différends, et les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorsqu'on me trouvera morte, il n'y aura personne qui mette en doute que ce ne soit vous qui m'aurez tuée; et mes parents ne sont pas gens assurément à laisser cette mort impunie, et ils en feront sur votre personne toute la punition que leur pourront offrir et les poursuites de la justice, et la chaleur de leur ressentiment. C'est par là que je trouverai moyen de me venger de vous, et je ne suis pas la première qui ait su recourir à de pareilles vengeances, qui n'ait pas fait difficulté de se donner la mort pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pousser à la dernière extrémité.

GEORGE DANDIN

Je suis votre valet. On ne s'avise plus de se tuer soi-même, et la mode en est passée il y a longtemps.

ANGÉLIQUE

C'est une chose dont vous pouvez vous tenir sûr; et si vous persistez dans votre refus, si vous ne me faites ouvrir, je vous jure que tout à l'heure je vais vous faire voir jusques où peut aller la résolution d'une personne qu'on met au désespoir.

GEORGE DANDIN

Bagatelles, bagatelles. C'est pour me faire peur.

ANGÉLIQUE

Hé bien ! puisqu'il le faut, voici qui nous contentera tous deux, et montrera si je me moque. Ah ! c'en est fait. Fasse le Ciel que ma mort soit vengée comme je le souhaite, et que celui qui en est cause reçoive un juste châtiment de la dureté qu'il a eue pour moi !

GEORGE DANDIN

Ouais ! serait-elle bien si malicieuse que de s'être tuée pour me faire pendre ? Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

ANGÉLIQUE

St. Paix ! Rangeons-nous chacune immédiatement contre un des côtés de la porte.

GEORGE DANDIN

La méchanceté d'une femme irait-elle bien jusque-là ? *(Il sort avec un bout de chandelle, sans les apercevoir ; elles entrent ; aussitôt elles ferment la porte.)* Il n'y a personne. Eh ! je m'en étais bien douté, et la pendarde s'est retirée, voyant qu'elle ne gagnait rien après moi, ni par prières ni par menaces. Tant mieux ! cela rendra ses affaires encore plus mauvaises, et le père et la mère qui vont venir en verront mieux son crime. Ah ! ah ! la porte s'est fermée. Holà ! ho ! quelqu'un ! qu'on m'ouvre promptement !

ANGÉLIQUE, *à la fenêtre avec Claudine.*

Comment ? c'est toi ! D'où viens-tu, bon pendard ? Est-il l'heure de revenir chez soi quand le jour est près de paraître ? et cette manière de vie est-elle celle que doit suivre un honnête mari ?

CLAUDINE

Cela est-il beau d'aller ivrogner toute la nuit ? et de laisser ainsi toute seule une pauvre jeune femme dans la maison ?

GEORGE DANDIN

Comment ? vous avez...

ANGÉLIQUE

Va, va, traître, je suis lasse de tes déportements, et je m'en veux plaindre, sans plus tarder, à mon père et à ma mère.

GEORGE DANDIN

Quoi ? c'est ainsi que vous osez...

SCÈNE VII

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE
COLIN • CLAUDINE • ANGÉLIQUE
GEORGE DANDIN

Monsieur et Madame de Sotenville sont en habits de nuit, et conduits par Colin qui porte une lanterne.

ANGÉLIQUE

Approchez, de grâce, et venez me faire raison de l'insolence la plus grande du monde, d'un mari à qui le vin et la jalousie ont troublé de telle sorte la cervelle qu'il ne sait plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait, et vous a lui-même envoyé quérir pour vous faire témoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais ouï parler. Le voilà qui revient comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit ; et, si vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moi ; que durant qu'il dormait, je me suis dérobée d'auprès de lui pour m'en aller courir, et cent autres contes de même nature qu'il est allé rêver.

GEORGE DANDIN, *à part.*

Voilà une méchante carogne.

CLAUDINE

Oui, il nous a voulu faire accroire qu'il était dans la maison, et que nous en étions dehors, et c'est une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Comment, qu'est-ce à dire cela ?

MADAME DE SOTENVILLE

Voilà une furieuse impudence que de nous envoyer quérir.

GEORGE DANDIN

Jamais...

ANGÉLIQUE

Non, mon père, je ne puis plus souffrir un mari de la sorte. Ma patience est poussée à bout, et il vient de me dire cent paroles injurieuses.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Corbleu ! vous êtes un malhonnête homme.

CLAUDINE[25]

C'est une conscience de voir une pauvre jeune femme traitée de la façon, et cela crie vengeance au Ciel.

GEORGE DANDIN

Peut-on...

MADAME DE SOTENVILLE

Allez, vous devriez mourir de honte.

GEORGE DANDIN

Laissez-moi vous dire deux mots.

ANGÉLIQUE

Vous n'avez qu'à l'écouter, il va vous en conter de belles.

GEORGE DANDIN, *à part.*

Je désespère.

CLAUDINE

Il a tant bu, que je ne pense pas qu'on puisse durer contre lui, et l'odeur du vin qu'il souffle est montée jusqu'à nous.

GEORGE DANDIN

Monsieur mon beau-père, je vous conjure...

GEORGE DANDIN.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Retirez-vous : vous puez le vin à pleine bouche.

GEORGE DANDIN

Madame, je vous prie...

MADAME DE SOTENVILLE

Fi ! ne m'approchez pas : votre haleine est empestée.

GEORGE DANDIN

Souffrez que je vous...

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Retirez-vous, vous dis-je : on ne peut vous souffrir.

GEORGE DANDIN

Permettez, de grâce, que...

MADAME DE SOTENVILLE

Poua ! vous m'engloutissez le cœur. Parlez de loin, si vous voulez.

GEORGE DANDIN

Hé bien oui, je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi, et que c'est elle qui est sortie.

ANGÉLIQUE

Ne voilà pas ce que je vous ai dit?

CLAUDINE

Vous voyez quelle apparence il y a.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Allez, vous vous moquez des gens. Descendez, ma fille, et venez ici.

GEORGE DANDIN

J'atteste le Ciel que j'étais dans la maison, et que...

MADAME DE SOTENVILLE

Taisez-vous, c'est une extravagance qui n'est pas supportable.

GEORGE DANDIN

Que la foudre m'écrase tout à l'heure si...

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Ne nous rompez pas davantage la tête, et songez à demander pardon à votre femme.

GEORGE DANDIN

Moi, demander pardon?

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Oui, pardon, et sur-le-champ.

GEORGE DANDIN

Quoi? je...

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Corbleu! si vous me répliquez, je vous apprendrai ce que c'est que de vous jouer à nous.

GEORGE DANDIN

Ah! George Dandin!

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Allons, venez, ma fille, que votre mari vous demande pardon.

ANGÉLIQUE, *descendue.*

Moi? lui pardonner tout ce qu'il m'a dit? Non, non, mon père, il m'est impossible de m'y résoudre, et je vous prie de me séparer d'un mari avec lequel je ne saurais plus vivre.

CLAUDINE

Le moyen d'y résister?

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Ma fille, de semblables séparations ne se font point sans grand scandale, et vous devez vous montrer plus sage que lui, et patienter encore cette fois.

ANGÉLIQUE

Comment patienter après de telles indignités? Non, mon père, c'est une chose où je ne puis consentir.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Il le faut, ma fille, et c'est moi qui vous le commande.

ANGÉLIQUE

Ce mot me ferme la bouche, et vous avez sur moi une puissance absolue.

CLAUDINE

Quelle douceur !

ANGÉLIQUE

Il est fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles injures ; mais quelque violence que je me fasse, c'est à moi de vous obéir.

CLAUDINE

Pauvre mouton !

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Approchez.

ANGÉLIQUE

Tout ce que vous me faites faire ne servira à rien, et vous verrez que ce sera dès demain à recommencer.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Nous y donnerons ordre. Allons, mettez-vous à genoux.

GEORGE DANDIN

A genoux ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Oui, à genoux, et sans tarder.

GEORGE DANDIN. *Il se met à genoux, sa chandelle à la main.*

O Ciel ! Que faut-il dire ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE

« Madame, je vous prie de me pardonner. »

GEORGE DANDIN

« Madame, je vous prie de me pardonner. »

MONSIEUR DE SOTENVILLE

« L'extravagance que j'ai faite. »

GEORGE DANDIN

« L'extravagance que j'ai faite » *(à part)* de vous épouser.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

« Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir. »

GEORGE DANDIN

« Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir. »

MONSIEUR DE SOTENVILLE[26]

Prenez-y garde, et sachez que c'est ici la dernière de vos impertinences que nous souffrirons.

MADAME DE SOTENVILLE

Jour de Dieu ! si vous y retournez, on vous apprendra le respect que vous devez à votre femme, et à ceux de qui elle sort.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Voilà le jour qui va paraître. Rentrez chez vous, et songez bien à être sage. Et nous, mamour, allons nous mettre au lit.

SCÈNE VIII

GEORGE DANDIN

Ah ! je le quitte maintenant, et je n'y vois plus de remède ; lorsqu'on a, comme moi, épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jeter dans l'eau la tête la première.

FIN DE GEORGE DANDIN

L'AVARE

Comédie

DE TOUS LES HUMAINS, L'HUMAIN LE MOINS HUMAIN

Après un mauvais départ, *l'Avare* rejoignit le peleton des grands chefs-d'œuvre. Aujourd'hui, il dispute au *Bourgeois gentilhomme* la faveur des publics populaires. Mais la critique lui ferait plutôt grise mine : pensum pour les uns, travail bâclé et sans unité pour les autres. Malgré le charmant duo d'amoureux par lequel s'ouvre la pièce, malgré les joyeuses bouffonneries de La Flèche et de ses comparses, il faut se déprendre du préjugé qui fait de *l'Avare* un chef-d'œuvre de patronage, un spectacle de distribution de prix, une " comédie gaie " comme disaient jadis les artistes de tournée.

En réalité *l'Avare* est une pièce grinçante. Molière s'achemine vers un réalisme dont la source n'est pas dans l'observation sociale mais dans une vision assombrie de l'humanité. La même humanité sinistre, canaille, s'agite au même moment dans *George Dandin* et dans *l'Avare*. Entre le paysan mal marié et l'avare dérobé, qui ne réussissent ni l'un ni l'autre à nous apitoyer sur leur malheur, la lassitude désabusée de Molière crée un lien.

L'affaire *Tartuffe* est au point mort. L'interdiction de 1667, la menace d'excommunication qui pèse sur tout lecteur de l'œuvre maudite paralysent Molière. La maladie a commencé en lui ses ravages et le bruit de sa mort a couru. Armande Béjart et lui sont pratiquement séparés. Alors Molière se replie sur lui-même, loue sa retraite d'Auteuil, relit les anciens, Plaute surtout qu'il adapte. Il perd toute illusion sur l'homme et décèle le mal sous le ridicule. Un vice sordide et dévorant révèle, plus que la folie des hommes, leur perversité. Harpagon n'est pas seulement " la forme économique du bourgeois " (Paul Bénichou). L'homme d'argent au XVIIe siècle est représenté par le financier, le fermier général, ou par le receveur des tailles

dont Molière a esquissé la figure dans *la Comtesse d'Escarbagnas*. Harpagon n'est pas de cette famille, ni de Volpone, ni de Turcaret. Molière n'écrit pas une comédie de mœurs, il ne dessine pas un type social : le véritable vice d'Harpagon est d'ailleurs l'usure et les scènes les plus fortes de la comédie sont amenées, non par la présence du trésor, mais par l'activité usuraire.

Dès l'époque de Molière on a voulu trouver à Harpagon des traits communs avec Jean Poquelin. Nous croyons avoir montré que le père de Molière ne fut ni aussi pingre ni aussi odieux avec son fils. Bien plus, en cette même année 1668, Molière s'offrit à aider par son argent le vieillard dont l'affaire traversait une passe difficile.

Harpagon échappe aussi bien au chasseur d'anecdote qu'au rat de bibliothèque. C'est à la fois le barbon traditionnel de la comédie, un avatar supplémentaire du bourgeois de Molière et surtout un fantôme évadé des profondeurs de l'inconscient. Aucun lien ne le rattache plus à Molière, pas même cette souffrance maladroite qui, passant d'Arnolphe à Alceste, vient d'échouer en se détériorant chez Dandin. Molière ne met rien de lui en ce vieillard quinteux, sauf justement cette toux mortelle dont Frosine se moque.

Molière prend une nouvelle mesure de l'homme. Il rit mais amèrement. Il voit les ravages du mal, il voit l'homme se dégrader. Car le véritable scandale d'Harpagon est là : il est, "de tous les humains, l'humain le moins humain". Quelque philologue démontrera que La Flèche joue sur l'amphibologie, et que "humain" ici varie de sens. Et après ? Il est bien vrai que ce qui rend Harpagon à la fois odieux et misérable, c'est la perte progressive de sa qualité d'homme.

Le vice d'Harpagon corrompt tout le milieu familial auquel manque une présence féminine douce et rassurante comme celle d'Elmire et de Madame Jourdain. Ne menaçant plus seulement le bonheur des jeunes gens, le vice de l'adulte gâte leur jeunesse, donnant quelque chose d'équivoque à l'ingénuité d'Elise, faisant de Cléante un fils irrespectueux et un petit maître sans

scrupule. Valère peut passer pour un intrigant et Mariane, soumise aux manœuvres de l'entremetteuse, ne réagit pas à l'ambiguïté de sa situation.

Autour d'Harpagon personne n'est innocent. Mais Harpagon est la première victime de son vice. Dans la tirade du vol il hurle de douleur, d'une douleur atroce et dérisoire, blessé de rencontrer l'hilarité du public au lieu de sa pitié. Pour valoriser le gag de Molière les comédiens tentent souvent d'extorquer ce rire par des grimaces parce qu'ils n'ont su rendre sensibles ni la misère du personnage ni son ridicule.

L'avarice d'Harpagon trouve son prolongement dans une autre passion qui se nourrit d'elle comme un parasite. Son amour pour Mariane cesse de paraître paradoxal quand on y reconnaît ce que les convenances de l'époque ont contraint Molière à atténuer : l'attachement lubrique d'un vieillard à une chair jeune et saine. Molière se garde de lui faire dire ces gaillardises dont ses barbons amoureux sont prodigues. La passion d'Harpagon est triste et dévorante.

Les deux plus belles scènes de la comédie mettent le fils et le père dans une situation humiliante : l'usure est à l'origine de la première ; la seconde est une rivalité amoureuse.

" Je ne suis pas fâché de cette aventure ", ose dire Harpagon quand son fils l'a insulté sans pudeur. Après le vol de sa cassette il compte pour rien son honneur et la vie de sa fille.

Et pourtant, Molière fait rire, non par ses jeux de farce qui ne répondent pas au courant profond de l'œuvre et manquent souvent leur effet, mais par un dialogue plein d'un comique cruel. Quand maître Simon lui annonce que le père de son futur débiteur mourra sous peu, Harpagon ne cache pas son plaisir, sans se douter qu'il s'agit de lui. Quand il crie avec emphase, pensant à sa cassette : " Quoi ! mon sang, mes entrailles, pendard ? " le prétendu voleur, qui songe à Elise, répond : " Votre sang, Monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. " Molière a emprunté à Plaute d'autres calembours qui

sont loin d'avoir cette qualité, mais ceux-là, qui lui appartiennent, nous rapprochent, cette fois encore, plus d'un théâtre de dérision que de ce drame où l'on veut que le goût de la vérité l'ait parfois entraîné.

On cite souvent l'acte IV pour montrer comment il détend par une intervention cocasse une atmosphère parvenue à la limite du drame. On compare le stratagème d'Harpagon à celui de Mithridate. Tragédie et comédie se rejoignent. Mais c'est évidemment Racine qui a recours à un procédé comique pour créer une tension de mélodrame. Peut-on dire, d'autre part, que l'intervention de Maître Jacques détend l'atmosphère? Il commence par un jeu très dégagé, sans intensité comique. Or ce cuisinier débonnaire n'échappe pas à la perversion générale. Prétentieux et couard, il cherche à se venger d'Harpagon qui l'a battu et de Valère qui le méprise. Plus tard il fera le mouchard et le faux témoin auprès de la police. A présent, il crée un quiproquo ignoble entre le père et le fils pour le seul plaisir de les voir tomber dans les bras l'un de l'autre et reprendre leur querelle avec une violence accrue quand ils ont reconnu leur erreur. Alors, hilare, Maître Jacques s'esquive, et nul ne vient plus détendre l'atmosphère.

La cruauté de cette comédie est confirmée par le rôle de l'entremetteuse Frosine qui rivalise en cynisme avec La Flèche, tourne Harpagon en bourrique sans obtenir un sou de lui, fait un jeu risible des pauvres quintes de Molière, et marchande enfin la jeune chair de Mariane. Tout se passe comme si Molière cessait d'aimer ses personnages, et l'homme à travers eux; on admire, mais on n'échappe pas à une certaine gêne car cette tentation du mépris est insolite, et par bonheur passagère.

Circonstances

On pense que Molière a trouvé le sujet de *l'Avare* en relisant Plaute à l'occasion d'*Amphitryon*. Il a écrit cette pièce entre l'hiver 1667 et l'été 1668. Pour la première fois depuis *Dom Juan,* il utilise la prose dans une comédie

en cinq actes. Comme le loisir ne semble pas lui avoir manqué, on peut supposer qu'il a délibérément choisi cette forme de langage qui fut assez mal accueillie.

La nouvelle comédie fut créée au Palais-Royal le 9 septembre 1668 et, malgré une bonne première, connut d'abord un succès médiocre. Peu à peu Molière réussit à remonter le courant et la joua quarante-neuf fois jusqu'à sa mort, dont deux à la cour. Le XVIIIe et le XIXe siècle l'ont peu à peu reclassée parmi les chefs-d'œuvre de premier plan. A notre époque, alors que *l'Avare* s'enlisait dans les gloses d'école et les routines théâtrales, Charles Dullin l'a dépoussiéré et, par son interprétation admirable du personnage d'Harpagon, a accompli une performance comparable à celles de Jacques Copeau pour *les Fourberies de Scapin,* et Louis Jouvet pour *l'Ecole des femmes.*

Nous savons qu'à la création Louis Béjart le boiteux jouait le rôle de La Flèche et que Molière interprétait Harpagon dans un costume qui nous est ainsi décrit : " Manteau, chausses et pourpoint de satin noir garni de dentelles rondes de soie noire, chapeau, perruques, souliers. " Il est probable que Madeleine Béjart était l'entremetteuse, que les amoureux Valère et Cléante furent La Grange et Hubert aux côtés d'Armande Béjart et de Catherine de Brie dans les rôles de Mariane et d'Elise. Du Croisy tenait celui de Maître Jacques.

Le *Mémoire* de Mahelot énumère les éléments du décor et les accessoires. " Une salle et sur le derrière un jardin. Il faut deux chiquenilles, des lunettes, un balai, une batte, une cassette, une table, une chaise, un écritoire, du papier, une robe, deux flambeaux sur la table du cinquième acte. "

On ne saurait sous-estimer l'importance des emprunts que Molière a faits à *l'Aululaire* de Plaute et aux *Esprits* de Larivey. On trouve encore des traces de *la Belle Plaideuse* de Boisrobert, des *Supposés* de l'Arioste et de *Francion* de Sorel. Riccobini, selon qui il n'y avait pas quatre scènes qui appartinssent en propre à Molière, pensait surtout à des canevas de la *commedia dell' arte.*

Le nom d'Harpagon lui-même vient du grec et du latin où il signifie rapace ou grappin. Et l'avare d'une comédie italienne du XVIe siècle s'appelait déjà Arpago.

L'édition originale de Jean Ribou porte l'achevé d'imprimer du 18 février 1669.

A. S.

ACTEURS

HARPAGON, père de Cléante et d'Elise, et amoureux de Mariane.
CLÉANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.
ÉLISE, fille d'Harpagon, amante de Valère.
VALÈRE, fils d'Anselme, et amant d'Élise.
MARIANE, amante de Cléante, et aimée d'Harpagon.
ANSELME, père de Valère et de Mariane.
FROSINE, femme d'intrigue.
MAITRE SIMON, courtier.
MAITRE JACQUES, cuisinier et cocher d'Harpagon.
LA FLÈCHE, valet de Cléante.
DAME CLAUDE, servante d'Harpagon.
BRINDAVOINE, LA MERLUCHE, laquais d'Harpagon.
Le Commissaire et son Clerc.

La scène est à Paris.

L'AVARE

ACTE PREMIER

SCÈNE I

VALÈRE • ÉLISE

VALÈRE

Hé quoi ? charmante Elise, vous devenez mélancolique, après les obligeantes assurances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi ? Je vous vois soupirer, hélas, au milieu de ma joie ! Est-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux, et vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pu vous contraindre ?

ÉLISE

Non, Valère, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y sens entraîner par une trop douce puissance, et je n'ai même pas la force de souhaiter que les choses ne fussent pas. Mais, à vous dire vrai, le succès me donne de l'inquiétude ; et je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrais.

VALÈRE

Hé ! que pouvez-vous craindre, Elise, dans les bontés que vous avez pour moi ?

ÉLISE

Hélas ! cent choses à la fois : l'emportement d'un père, les reproches d'une famille, les censures du monde ; mais plus que tout, Valère, le changement de votre cœur, et cette froideur criminelle dont ceux de votre sexe payent le plus souvent les témoignages trop ardents d'une innocente amour.

VALÈRE

Ah ! ne me faites pas ce tort, de juger de moi par les autres. Soupçonnez-moi de tout, Elise, plutôt que de manquer à ce que je vous dois : je vous aime trop pour cela, et mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ÉLISE

Ah ! Valère, chacun tient les mêmes discours. Tous les hommes sont semblables par les paroles ; et ce n'est que les actions qui les découvrent différents.

VALÈRE

Puisque les seules actions font connaître ce que nous sommes, attendez donc au moins à juger de mon cœur par elles, et ne me cherchez point des crimes dans les injustes craintes d'une fâcheuse prévoyance. Ne m'assassinez point, je vous prie, par les sensibles coups d'un soupçon outrageux ; et donnez-moi le temps de vous convaincre, par mille et mille preuves, de l'honnêteté de mes feux.

ÉLISE

Hélas ! qu'avec facilité on se laisse persuader par les personnes que l'on aime ! Oui, Valère, je tiens votre cœur incapable de m'abuser. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, et que vous me serez fidèle ; je n'en veux point du tout douter, et je retranche mon chagrin aux appréhensions du blâme[1] qu'on pourra me donner.

VALÈRE

Mais pourquoi cette inquiétude ?

ÉLISE

Je n'aurais rien à craindre, si tout le monde vous voyait des yeux dont je vous vois, et je trouve en votre personne de quoi avoir raison aux choses que je fais pour vous. Mon cœur, pour sa défense, a tout votre mérite, appuyé du secours d'une reconnaissance où le Ciel m'engage envers vous. Je me représente à toute heure ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre ; cette générosité surprenante qui vous fit risquer votre vie, pour dérober la mienne à la fureur des ondes ; ces soins pleins de tendresse que vous me fîtes éclater après m'avoir tirée de l'eau ; et les hommages assidus de cet ardent amour que ni le temps ni les difficultés n'ont rebuté, et qui, vous faisant négliger et parents et patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguisée, et vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de domestique de mon père. Tout cela fait chez moi sans doute un merveilleux effet ; et c'en est assez à mes yeux pour me justifier l'engagement où j'ai pu consentir ; mais ce n'est pas assez peut-être pour le justifier aux autres, et je ne suis pas sûre qu'on entre dans mes sentiments.

VALÈRE

De tout ce que vous avez dit, ce n'est que par mon seul amour que je prétends auprès de vous mériter quelque chose ; et quant aux scrupules que vous avez, votre père lui-même ne prend que trop de soin de vous justifier à tout le monde ; et l'excès de son avarice, et la manière austère dont il vit avec ses enfants pourraient autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Elise, si j'en parle ainsi devant vous. Vous savez que sur ce chapitre on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin, si je puis, comme je l'espère, retrouver mes parents, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attends des nouvelles avec impatience, et j'en irai chercher moi-même, si elles tardent à venir.

ÉLISE

Ah! Valère, ne bougez d'ici, je vous prie; et songez seulement à vous bien mettre dans l'esprit de mon père.

VALÈRE

Vous voyez comme je m'y prends, et les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en usage pour m'introduire à son service; sous quel masque de sympathie et de rapports de sentiments je me déguise pour lui plaire, et quel personnage je joue tous les jours avec lui, afin d'acquérir sa tendresse. J'y fais des progrès admirables; et j'éprouve que pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voie que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenser leurs défauts, et applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaisance; et la manière dont on les joue a beau être visible, les plus fins toujours sont de grandes dupes du côté de la flatterie; et il n'y a rien de si impertinent et de si ridicule qu'on ne fasse avaler lorsqu'on l'assaisonne en louange. La sincérité souffre un peu au métier que je fais; mais quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux; et puisqu'on ne saurait les gagner que par là, ce n'est pas la faute de ceux qui flattent, mais de ceux qui veulent être flattés.

ÉLISE

Mais que ne tâchez-vous aussi à gagner l'appui de mon frère, en cas que la servante s'avisât de révéler notre secret?

VALÈRE

On ne peut pas ménager l'un et l'autre; et l'esprit du père et celui du fils sont des choses si opposées, qu'il est difficile d'accommoder ces deux confidences ensemble. Mais vous, de votre part, agissez auprès de votre frère, et servez-vous de l'amitié qui est entre vous deux pour le jeter dans nos intérêts. Il vient. Je me retire. Prenez ce temps pour lui parler; et ne lui découvrez de notre affaire que ce que vous jugerez à propos.

ÉLISE

Je ne sais si j'aurai la force de lui faire cette confidence.

SCÈNE II

CLÉANTE • ÉLISE

CLÉANTE

Je suis bien aise de vous trouver seule, ma sœur ; et je brûlais de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un secret.

ÉLISE

Me voilà prête à vous ouïr, mon frère. Qu'avez-vous à me dire ?

CLÉANTE

Bien des choses, ma sœur, enveloppées dans un mot : j'aime.

ÉLISE

Vous aimez ?

CLÉANTE

Oui, j'aime. Mais avant que d'aller plus loin, je sais que je dépends d'un père, et que le nom de fils me soumet à ses volontés ; que nous ne devons point engager notre foi sans le consentement de ceux dont nous tenons le jour ; que le Ciel les a faits les maîtres de nos vœux, et qu'il nous est enjoint de n'en disposer que par leur conduite ; que n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils sont en état de se tromper bien moins que nous, et de voir beaucoup mieux ce qui nous est propre ; qu'il en faut plutôt croire les lumières de leur prudence que l'aveuglement de notre passion ; et que l'emportement de la jeunesse nous entraîne le plus souvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma sœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire ; car enfin mon amour ne veut rien écouter, et je vous prie de ne me point faire de remontrances.

ÉLISE

Vous êtes-vous engagé, mon frère, avec celle que vous aimez ?

CLÉANTE

Non, mais j'y suis résolu ; et je vous conjure encore une fois de ne me point apporter de raisons pour m'en dissuader.

ÉLISE

Suis-je, mon frère, une si étrange personne ?

CLÉANTE

Non, ma sœur ; mais vous n'aimez pas : vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait sur nos cœurs, et j'appréhende votre sagesse.

ÉLISE

Hélas ! mon frère, ne parlons point de ma sagesse. Il n'est personne qui n'en manque, du moins une fois en sa vie ! et si je vous ouvre mon cœur, peut-être serai-je à vos yeux bien moins sage que vous.

CLÉANTE

Ah ! plût au Ciel que votre âme, comme la mienne...

ÉLISE

Finissons auparavant votre affaire, et me dites qui est celle que vous aimez.

CLÉANTE

Une jeune personne qui loge depuis peu en ces quartiers, et qui semble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voient. La nature, ma sœur, n'a rien formé de plus aimable ; et je me sentis transporté dès le moment que je la vis. Elle se nomme Mariane, et vit sous la conduite d'une bonne femme de mère, qui est presque toujours malade, et pour qui cette aimable fille a des sentiments d'amitié qui ne sont pas imaginables. Elle la sert, la plaint et la console avec une tendresse qui vous toucherait l'âme. Elle se prend d'un air le plus charmant du monde aux choses qu'elle fait, et l'on voit briller mille grâces en toutes ses actions : une douceur pleine d'attraits, une bonté toute engageante, une honnêteté adorable, une... Ah ! ma sœur, je voudrais que vous l'eussiez vue.

ÉLISE

J'en vois beaucoup, mon frère, dans les choses que vous me dites ; et pour comprendre ce qu'elle est, il me suffit que vous l'aimez.

CLÉANTE

J'ai découvert sous main qu'elles ne sont pas fort accommodées[2], et que leur discrète conduite a de la peine à étendre à tous leurs besoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma sœur, quelle joie ce peut être que de relever la fortune d'une personne que l'on aime ; que de donner adroitement quelques petits secours aux modestes nécessités d'une vertueuse famille ; et concevez quel déplaisir ce m'est de voir que, par l'avarice d'un père, je sois dans l'impuissance de goûter cette joie, et de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

ÉLISE

Oui, je conçois assez, mon frère, quel doit être votre chagrin.

CLÉANTE

Ah ! ma sœur, il est plus grand qu'on ne peut croire. Car enfin peut-on rien voir de plus cruel que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous, que cette sécheresse étrange où l'on nous fait languir ? Et que nous servira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le temps que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir, et si pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés, si je suis réduit avec vous à chercher tous les jours le secours des marchands, pour avoir moyen de porter des habits raisonnables ? Enfin j'ai voulu vous parler, pour m'aider à sonder mon père sur les sentiments où je suis ; et si je l'y trouve contraire, j'ai résolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable personne, jouir de la fortune que le Ciel voudra nous offrir. Je fais chercher partout pour ce dessein de l'argent à emprunter ; et si vos affaires, ma sœur, sont semblables aux miennes, et qu'il faille que notre père s'oppose à nos désirs, nous le quitterons là tous deux et nous affranchirons de cette

tyrannie où nous tient depuis si longtemps son avarice insupportable.

ÉLISE

Il est bien vrai que, tous les jours, il nous donne de plus en plus sujet de regretter la mort de notre mère, et que...

CLÉANTE

J'entends sa voix. Eloignons-nous un peu, pour nous achever notre confidence ; et nous joindrons après nos forces pour venir attaquer la dureté de son humeur.

SCÈNE III

HARPAGON • LA FLÈCHE

HARPAGON

Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence.

LA FLÈCHE

Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard et je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON

Tu murmures entre tes dents.

LA FLÈCHE

Pourquoi me chassez-vous ?

HARPAGON

C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons ; sors vite, que je ne t'assomme.

LA FLÈCHE

Qu'est-ce que je vous ai fait ?

HARPAGON

Tu m'as fait que je veux que tu sortes.

LA FLÈCHE

Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON

Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, et faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître, dont les yeux maudits assiègent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furettent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLÈCHE

Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler? Etes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit?

HARPAGON

Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards, qui prennent garde à ce qu'on fait? Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. Ne serais-tu point homme à aller faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

LA FLÈCHE

Vous avez de l'argent caché?

HARPAGON

Non, coquin, je ne dis pas cela. *(A part.)* J'enrage. Je demande si malicieusement tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLÈCHE

Hé! que nous importe que vous en ayez ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose?

HARPAGON

Tu fais le raisonneur. Je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. *(Il lève la main pour lui donner un soufflet.)* Sors d'ici, encore une fois.

LA FLÈCHE

Hé bien ! je sors.

HARPAGON

Attends. Ne m'emportes-tu rien ?

LA FLÈCHE

Que vous emporterais-je ?

HARPAGON

Viens ça, que je voie. Montre-moi tes mains.

LA FLÈCHE

Les voilà.

HARPAGON

Les autres.

LA FLÈCHE

Les autres ?

HARPAGON

Oui.

LA FLÈCHE

Les voilà.

HARPAGON

N'as-tu rien mis ici dedans ?

LA FLÈCHE

Voyez vous-même.

HARPAGON, *il tâte le bas de ses chausses.*

Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les receleurs des choses qu'on dérobe ; et je voudrais qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

LA FLÈCHE

Ah ! qu'un homme comme cela mériterait bien ce qu'il craint ! et que j'aurais de joie à le voler !

HARPAGON

Euh ?

LA FLÈCHE

Quoi ?

HARPAGON

Qu'est-ce que tu parles de voler ?

LA FLÈCHE

Je dis que vous fouillez bien partout, pour voir si je vous ai volé.

HARPAGON

C'est ce que je veux faire.

Il fouille dans les poches de La Flèche.

LA FLÈCHE

La peste soit de l'avarice et des avaricieux !

HARPAGON

Comment ? que dis-tu ?

LA FLÈCHE

Ce que je dis ?

HARPAGON

Oui : qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux ?

LA FLÈCHE

Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux.

HARPAGON

De qui veux-tu parler ?

LA FLÈCHE

Des avaricieux.

HARPAGON

Et qui sont-ils ces avaricieux ?

LA FLÈCHE

Des vilains et des ladres.

HARPAGON

Mais qui est-ce que tu entends par là ?

LA FLÈCHE

De quoi vous mettez-vous en peine ?

HARPAGON

Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLÈCHE

Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous?

HARPAGON

Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLÈCHE

Je parle... je parle à mon bonnet.

HARPAGON

Et moi, je pourrais bien parler à ta barrette[1].

LA FLÈCHE

M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux?

HARPAGON

Non; mais je t'empêcherai de jaser, et d'être insolent. Tais-toi.

LA FLÈCHE

Je ne nomme personne.

HARPAGON

Je te rosserai, si tu parles.

LA FLÈCHE

Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

HARPAGON

Te tairas-tu?

LA FLÈCHE

Oui, malgré moi.

HARPAGON

Ha! ha!

LA FLÈCHE, *lui montrant une des poches de son justaucorps.*

Tenez, voilà encore une poche; êtes-vous satisfait?

HARPAGON

Allons, rends-le-moi sans te fouiller.

LA FLÈCHE

Quoi ?

HARPAGON

Ce que tu m'as pris.

LA FLÈCHE

Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON

Assurément ?

LA FLÈCHE

Assurément.

HARPAGON

Adieu : va-t'en à tous les diables.

LA FLÈCHE

Me voilà fort bien congédié.

HARPAGON

Je te le mets sur ta conscience, au moins. Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort, et je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là[4].

SCÈNE IV

ÉLISE • CLÉANTE • HARPAGON

HARPAGON

Certes ce n'est pas une petite peine que de garder chez soi une grande somme d'argent ; et bienheureux qui a tout son fait bien placé, et ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense. On n'est pas peu embarrassé à inventer dans toute une maison une cache fidèle ; car pour moi, les coffres-forts me sont suspects, et je ne veux jamais m'y fier : je les tiens justement une franche amorce à voleurs, et c'est toujours la première chose que l'on va attaquer. Cependant je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or chez soi est une somme assez...

Ici le frère et la sœur paraissent s'entretenant bas.

O Ciel ! je me serai trahi moi-même : la chaleur m'aura emporté, et je crois que j'ai parlé haut en raisonnant tout seul. Qu'est-ce ?

CLÉANTE

Rien, mon père.

HARPAGON

Y a-t-il longtemps que vous êtes là ?

ÉLISE

Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON

Vous avez entendu...

CLÉANTE

Quoi, mon père ?

HARPAGON

Là...

ÉLISE

Quoi ?

HARPAGON

Ce que je viens de dire.

CLÉANTE

Non.

HARPAGON

Si fait, si fait.

ÉLISE

Pardonnez-moi.

HARPAGON

Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots. C'est que je m'entretenais en moi-même de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent, et je disais qu'il est bienheureux qui peut avoir dix mille écus chez soi.

CLÉANTE

Nous feignons[5] à vous aborder, de peur de vous interrompre.

HARPAGON

Je suis bien aise de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choses de travers et vous imaginer que je dise que c'est moi qui ai dix mille écus.

CLÉANTE

Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON

Plût à Dieu que je les eusse, dix mille écus !

CLÉANTE

Je ne crois pas...

HARPAGON

Ce serait une bonne affaire pour moi.

ÉLISE

Ce sont des choses...

HARPAGON

J'en aurais bon besoin.

CLÉANTE

Je pense que...

HARPAGON

Cela m'accommoderait fort.

ÉLISE

Vous êtes...

HARPAGON

Et je ne me plaindrais pas, comme je fais, que le temps est misérable.

CLÉANTE

Mon Dieu ! mon père, vous n'avez pas lieu de vous plaindre, et l'on sait que vous avez assez de bien.

HARPAGON

Comment ? j'ai assez de bien ! Ceux qui le disent en ont menti. Il n'y a rien de plus faux ; et ce sont des coquins qui font courir tous ces bruits-là.

ÉLISE

Ne vous mettez point en colère.

HARPAGON

Cela est étrange, que mes propres enfants me trahissent et deviennent mes ennemis !

CLÉANTE

Est-ce être votre ennemi, que de dire que vous avez du bien !

HARPAGON

Oui : de pareils discours et les dépenses que vous faites seront cause qu'un de ces jours on me viendra chez moi couper la gorge, dans la pensée que je suis tout cousu de pistoles.

CLÉANTE

Quelle grande dépense est-ce que je fais ?

HARPAGON

Quelle ? Est-il rien de plus scandaleux que ce somptueux équipage[6] que vous promenez par la ville ? Je querellais hier votre sœur ; mais c'est encore pis. Voilà qui crie vengeance au Ciel ; et à vous prendre depuis les pieds jusqu'à la tête, il y aurait là de quoi faire une bonne constitution[7]. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos manières me déplaisent fort : vous donnez furieusement dans le marquis ; et pour aller ainsi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

CLÉANTE

Hé ! comment vous dérober ?

HARPAGON

Que sais-je ? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état[8] que vous portez ?

CLÉANTE

Moi, mon père ? C'est que je joue ; et comme je suis fort heureux, je mets sur moi tout l'argent que je gagne.

HARPAGON

C'est fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous en devriez profiter, et mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez afin de le trouver un jour. Je voudrais bien savoir, sans parler du reste, à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête, et si une demi-douzaine d'aiguillettes[9] ne suffit pas pour attacher un haut-de-chausses ? Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques, lorsque l'on peut porter des cheveux de son cru, qui ne coûtent rien. Je vais gager qu'en perruques et rubans, il y a du moins vingt pistoles ; et vingt pistoles rapportent par année dix-huit livres six sols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze[10].

CLÉANTE

Vous avez raison.

HARPAGON

Laissons cela, et parlons d'autre affaire. *(Apercevant Cléante et Elise qui se font des signes. Bas.)* Euh ? Je crois qu'ils se font signe l'un à l'autre de me voler ma bourse. *(Haut.)* Que veulent dire ces gestes-là ?

ÉLISE

Nous marchandons, mon frère et moi, à qui parlera le premier ; et nous avons tous deux quelque chose à vous dire.

HARPAGON

Et moi, j'ai quelque chose aussi à vous dire à tous deux.

CLÉANTE

C'est de mariage, mon père, que nous désirons vous parler.

HARPAGON

Et c'est de mariage aussi que je veux vous entretenir.

ÉLISE

Ah ! mon père !

HARPAGON

Pourquoi ce cri ? Est-ce le mot, ma fille, ou la chose, qui vous fait peur ?

CLÉANTE

Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la façon que vous pouvez l'entendre ; et nous craignons que nos sentiments ne soient pas d'accord avec votre choix

HARPAGON

Un peu de patience. Ne vous alarmez point. Je sais ce qu'il faut à tous deux ; et vous n'aurez ni l'un ni l'autre aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire. Et pour commencer par un bout : avez-vous vu, dites-moi, une jeune personne appelée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici ?

CLÉANTE

Oui, mon père.

HARPAGON

Et vous ?

ÉLISE

J'en ai ouï parler.

HARPAGON

Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille ?

CLÉANTE

Une fort charmante personne.

HARPAGON

Sa physionomie ?

CLÉANTE

Toute honnête, et pleine d'esprit.

HARPAGON

Son air et sa manière ?

CLÉANTE

Admirables, sans doute.

HARPAGON

Ne croyez-vous pas qu'une fille comme cela mériterait assez que l'on songeât à elle ?

CLÉANTE

Oui, mon père.

HARPAGON

Que ce serait un parti souhaitable ?

CLÉANTE

Très souhaitable.

HARPAGON

Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage ?

CLÉANTE

Sans doute.

HARPAGON

Et qu'un mari aurait satisfaction avec elle ?

CLÉANTE

Assurément.

HARPAGON

Il y a une petite difficulté ; c'est que j'ai peur qu'il n'y ait pas avec elle tout le bien qu'on pourrait prétendre.

CLÉANTE

Ah ! mon père, le bien n'est pas considérable[11], lorsqu'il est question d'épouser une honnête personne.

HARPAGON

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'est que si l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on souhaite, on peut tâcher de regagner cela sur autre chose.

CLÉANTE

Cela s'entend.

HARPAGON

Enfin je suis bien aise de vous voir dans mes sentiments ; car son maintien honnête et sa douceur m'ont gagné l'âme, et je suis résolu de l'épouser, pourvu que j'y trouve quelque bien.

CLÉANTE

Euh ?

HARPAGON

Comment?

CLÉANTE

Vous êtes résolu, dites-vous... ?

HARPAGON

D'épouser Mariane.

CLÉANTE

Qui, vous? vous?

HARPAGON

Oui, moi, moi, moi. Que veut dire cela ?

CLÉANTE

Il m'a pris tout à coup un éblouissement, et je me retire d'ici.

HARPAGON

Cela ne sera rien. Allez vite boire dans la cuisine un grand verre d'eau claire. Voilà de mes damoiseaux flouets, qui n'ont non plus de vigueur que des poules. C'est là, ma fille, ce que j'ai résolu pour moi. Quant à ton frère, je lui destine une certaine veuve dont ce matin on m'est venu parler ; et pour toi, je te donne au seigneur Anselme.

ÉLISE

Au seigneur Anselme?

HARPAGON

Oui, un homme mûr, prudent et sage, qui n'a pas plus de cinquante ans, et dont on vante les grands biens.

ÉLISE. *Elle fait une révérence.*

Je ne veux point me marier, mon père, s'il vous plaît.

HARPAGON. *Il contrefait la révérence.*

Et moi, ma petite fille ma mie, je veux que vous vous mariiez, s'il vous plaît.

ÉLISE, *faisant la révérence.*

Je vous demande pardon, mon père.

HARPAGON, *contrefaisant Élise*[12].

Je vous demande pardon, ma fille.

ÉLISE

Je suis très humble servante au seigneur Anselme; mais avec votre permission, je ne l'épouserai point.

HARPAGON

Je suis votre très humble valet; mais, avec votre permission, vous l'épouserez dès ce soir.

ÉLISE

Dès ce soir?

HARPAGON

Dès ce soir.

ÉLISE

Cela ne sera pas, mon père.

HARPAGON

Cela sera, ma fille.

ÉLISE

Non.

HARPAGON

Si.

ÉLISE

Non, vous dis-je.

HARPAGON

Si, vous dis-je.

ÉLISE

C'est une chose où vous ne me réduirez point.

HARPAGON

C'est une chose où je te réduirai.

ÉLISE

Je me tuerai plutôt que d'épouser un tel mari.

HARPAGON

Tu ne te tueras point, et tu l'épouseras. Mais voyez quelle audace! A-t-on jamais vu une fille parler de la sorte à son père?

ÉLISE

Mais a-t-on jamais vu un père marier sa fille de la sorte ?

HARPAGON

C'est un parti où il n'y a rien à redire ; et je gage que tout le monde approuvera mon choix.

ÉLISE

Et moi, je gage qu'il ne saurait être approuvé d'aucune personne raisonnable.

HARPAGON

Voilà Valère : veux-tu qu'entre nous deux nous le fassions juge de cette affaire ?

ÉLISE

J'y consens.

HARPAGON

Te rendras-tu à son jugement ?

ÉLISE

Oui, j'en passerai par ce qu'il dira.

HARPAGON

Voilà qui est fait.

SCÈNE V

VALÈRE • HARPAGON • ÉLISE

HARPAGON

Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison, de ma fille ou de moi.

VALÈRE

C'est vous, Monsieur, sans contredit.

HARPAGON

Sais-tu bien de quoi nous parlons ?

VALÈRE

Non, mais vous ne sauriez avoir tort, et vous êtes toute raison.

HARPAGON

Je veux ce soir lui donner pour époux un homme aussi riche que sage ; et la coquine me dit au nez qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela ?

VALÈRE

Ce que j'en dis ?

HARPAGON

Oui.

VALÈRE

Eh, eh.

HARPAGON

Quoi ?

VALÈRE

Je dis que dans le fond je suis de votre sentiment ; et vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison. Mais aussi n'a-t-elle pas tort tout à fait, et...

HARPAGON

Comment ? le seigneur Anselme est un parti considérable, c'est un gentilhomme qui est noble[13], doux, posé, sage, et fort accommodé, et auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Saurait-elle mieux rencontrer ?

VALÈRE

Cela est vrai. Mais elle pourrait vous dire que c'est un peu précipiter les choses, et qu'il faudrait au moins quelque temps pour voir si son inclination pourra s'accommoder avec...

HARPAGON

C'est une occasion qu'il faut prendre vite aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverais pas, et il s'engage à la prendre sans dot.

VALÈRE

Sans dot ?

HARPAGON

Oui.

VALÈRE

Ah ! je ne dis plus rien. Voyez-vous ? voilà une raison tout à fait convaincante ; il se faut rendre à cela.

HARPAGON

C'est pour moi une épargne considérable.

VALÈRE

Assurément, cela ne reçoit point de contradiction. Il est vrai que votre fille vous peut représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire ; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie ; et qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON

Sans dot.

VALÈRE

Vous avez raison : voilà qui décide tout, cela s'entend. Il y a des gens qui pourraient vous dire qu'en de telles occasions l'inclination d'une fille est une chose sans doute où l'on doit avoir de l'égard ; et que cette grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentiments, rend un mariage sujet à des accidents très fâcheux.

HARPAGON

Sans dot.

VALÈRE

Ah ! il n'y a pas de réplique à cela. On le sait bien. Qui diantre peut aller là contre ? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeraient mieux ménager la satisfaction de leurs filles que l'argent qu'ils pourraient donner ; qui ne les voudraient point sacrifier à l'intérêt, et chercheraient plus que toute autre chose à mettre dans un mariage cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur, la tranquillité et la joie, et que...

HARPAGON

Sans dot.

VALÈRE

Il est vrai : cela ferme la bouche à tout, *sans dot*. Le moyen de résister à une raison comme celle-là ?

HARPAGON, *il regarde vers le jardin.*

Ouais ! il me semble que j'entends un chien qui aboie. N'est-ce point qu'on en voudrait à mon argent? Ne bougez, je reviens tout à l'heure.

ÉLISE

Vous moquez-vous, Valère, de lui parler comme vous faites ?

VALÈRE

C'est pour ne point l'aigrir, et pour en venir mieux à bout. Heurter de front ses sentiments est le moyen de tout gâter ; et il y a de certains esprits qu'il ne faut prendre qu'en biaisant, des tempéraments ennemis de toute résistance, des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours se raidissent contre le droit chemin de la raison, et qu'on ne mène qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites semblant de consentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins, et...

ÉLISE

Mais ce mariage, Valère ?

VALÈRE

On cherchera des biais pour le rompre.

ÉLISE

Mais quelle invention trouver, s'il se doit conclure ce soir ?

VALÈRE

Il faut demander un délai, et feindre quelque maladie.

ÉLISE

Mais on découvrira la feinte, si l'on appelle des médecins.

VALÈRE

Vous moquez-vous? Y connaissent-ils quelque chose? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaira, ils vous trouveront des raisons pour vous dire d'où cela vient.

HARPAGON

Ce n'est rien, Dieu merci.

VALÈRE

Enfin notre dernier recours, c'est que la fuite nous peut mettre à couvert de tout; et si votre amour, belle Elise, est capable d'une fermeté... *(Il aperçoit Harpagon.)* Oui, il faut qu'une fille obéisse à son père. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mari est fait, et lorsque la grande raison de *sans dot* s'y rencontre, elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne.

HARPAGON

Bon. Voilà bien parlé, cela.

VALÈRE

Monsieur, je vous demande pardon si je m'emporte un peu et prends la hardiesse de lui parler comme je fais.

HARPAGON

Comment? j'en suis ravi, et je veux que tu prennes sur elle un pouvoir absolu. Oui, tu as beau fuir. Je lui donne l'autorité que le Ciel me donne sur toi, et j'entends que tu fasses tout ce qu'il te dira.

VALÈRE

Après cela, résistez à mes remontrances. Monsieur, je vais la suivre, pour lui continuer les leçons que je lui faisais.

HARPAGON

Oui, tu m'obligeras. Certes...

VALÈRE

Il est bon de lui tenir un peu la bride haute.

HARPAGON

Cela est vrai. Il faut...

VALÈRE

Ne vous mettez pas en peine. Je crois que j'en viendrai à bout.

HARPAGON

Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, et reviens tout à l'heure.

VALÈRE, *adressant la parole à Elise, en s'en allant du côté par où elle est sortie.*

Oui, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde, et vous devez rendre grâces au Ciel de l'honnête homme de père qu'il vous a donné. Il sait ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de prendre une fille sans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout est renfermé là-dedans, et *sans dot* tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse et de probité.

HARPAGON

Ah! le brave garçon! Voilà parlé comme un oracle. Heureux qui peut avoir un domestique de la sorte!

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIEME

SCÈNE I

CLÉANTE • LA FLÈCHE

CLÉANTE

Ah ! traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer? Ne t'avais-je pas donné ordre...

LA FLÈCHE

Oui, Monsieur, et je m'étais rendu ici pour vous attendre de pied ferme; mais Monsieur votre père, le plus malgracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, et j'ai couru risque d'être battu.

CLÉANTE

Comment va notre affaire? Les choses pressent plus que jamais; et depuis que je ne t'ai vu, j'ai découvert que mon père est mon rival.

LA FLÈCHE

Votre père amoureux?

CLÉANTE

Oui; et j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLÈCHE

Lui se mêler d'aimer! De quoi diable s'avise-t-il? Se moque-t-il du monde? Et l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui?

CLÉANTE

Il a fallu, pour mes péchés, que cette passion lui soit venue en tête.

LA FLÈCHE

Mais par quelle raison lui faire un mystère de votre amour?

CLÉANTE

Pour lui donner moins de soupçon, et me conserver au besoin des ouvertures plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on faite ?

LA FLÈCHE

Ma foi ! Monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux ; et il faut essuyer d'étranges choses lorsqu'on en est réduit à passer, comme vous, par les mains des fesse-mathieux [1].

CLÉANTE

L'affaire ne se fera point ?

LA FLÈCHE

Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant et plein de zèle, dit qu'il a fait rage pour vous ; et il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

CLÉANTE

J'aurai les quinze mille francs que je demande ?

LA FLÈCHE

Oui ; mais à quelques petites conditions, qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLÉANTE

T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent ?

LA FLÈCHE

Ah ! vraiment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin à se cacher de vous, et ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, et l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous, dans une maison empruntée, pour être instruit, par votre bouche, de votre bien et de votre famille ; et je ne doute point que le seul nom de votre père ne rende les choses faciles.

CLÉANTE

Et principalement notre mère étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

LA FLÈCHE

Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés, avant que de rien faire :

Supposé que le prêteur voie toutes ses sûretés, et que l'emprunteur soit majeur, et d'une famille où le bien soit ample, solide, assuré, clair, et net de tout embarras, on fera une bonne et exacte obligation par-devant un notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, et qui, pour cet effet, sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit dûment dressé.

CLÉANTE

Il n'y a rien à dire à cela.

LA FLÈCHE

Le prêteur, pour ne charger sa conscience d'aucun scrupule, prétend ne donner son argent qu'au denier dix-huit[2].

CLÉANTE

Au denier dix-huit ? Parbleu ! voilà qui est honnête. Il n'y a pas lieu de se plaindre.

LA FLÈCHE

Cela est vrai.

Mais comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, et que pour faire plaisir à l'emprunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre, sur le pied du denier cinq[3], *il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que ledit prêteur s'engage à cet emprunt.*

CLÉANTE

Comment diable ! quel Juif, quel Arabe est-ce là ? C'est plus qu'au denier quatre.

LA FLÈCHE

Il est vrai ; c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

CLÉANTE

Que veux-tu que je voie? J'ai besoin d'argent; et il faut bien que je consente à tout.

LA FLÈCHE

C'est la réponse que j'ai faite.

CLÉANTE

Il y a encore quelque chose?

LA FLÈCHE

Ce n'est plus qu'un petit article.

Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres, et pour les mille écus restants, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes, et bijoux, dont s'ensuit le mémoire, et que ledit prêteur a mis, de bonne foi, au plus modique prix qu'il lui a été possible.

CLÉANTE

Que veut dire cela?

LA FLÈCHE

Ecoutez le mémoire.

Premièrement, un lit de quatre pieds, à bandes de points de Hongrie, appliqués fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises et la courtepointe de même; le tout bien conditionné, et doublé d'un petit taffetas changeant rouge et bleu.

Plus, un pavillon à queue, d'une bonne serge d'Aumale rose-sèche, avec le mollet et les franges de soie[4].

CLÉANTE

Que veut-il que je fasse de cela?

LA FLÈCHE

Attendez.

Plus, une tenture de tapisserie des Amours de Gombaut et de Macée.

Plus, une grande table de bois de noyer, à douze colonnes ou piliers tournés, qui se tire par les deux bouts, et garnie par le dessous de ses six escabelles.

CLÉANTE

Qu'ai-je affaire, morbleu...

LA FLÈCHE

Donnez-vous patience.

Plus, trois gros mousquets tout garnis de nacre de perles, avec les trois fourchettes[5] *assortissantes.*

Plus, un fourneau de briques, avec deux cornues, et trois récipients, fort utiles à ceux qui sont curieux de distiller.

CLÉANTE

J'enrage.

LA FLÈCHE

Doucement.

Plus, un luth de Bologne, garni de toutes ses cordes, ou peu s'en faut.

Plus, un trou-madame[6]*, et un damier, avec un jeu de l'oie renouvelé des Grecs, fort propres à passer le temps lorsque l'on n'a que faire.*

Plus, une peau de lézard, de trois pieds et demi, remplie de foin, curiosité agréable pour pendre au plancher d'une chambre.

Le tout, ci-dessus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cents livres, et rabaissé à la valeur de mille écus[4] *par la discrétion du prêteur.*

CLÉANTE

Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le traître, le bourreau qu'il est! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable? Et n'est-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre, pour trois mille livres, les vieux rogatons qu'il ramasse? Je n'aurai pas deux cents écus de tout cela; et cependant il faut bien me résoudre à consentir à ce qu'il veut, car il est en état de me faire tout accepter, et il me tient, le scélérat, le poignard sur la gorge.

LA FLÈCHE

Je vous vois, Monsieur, ne vous en déplaise, dans le grand chemin justement que tenait Panurge pour se ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, et mangeant son blé en herbe.

CLEANTE

Que veux-tu que j'y fasse? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des pères; et on s'étonne après cela que les fils souhaitent qu'ils meurent.

LA FLÈCHE

Il faut avouer que le vôtre animerait contre sa vilanie le plus posé homme du monde. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires; et parmi mes confrères que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces, je sais tirer adroitement mon épingle du jeu, et me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle[7]; mais, à vous dire vrai, il me donnerait, par ses procédés, des tentations de le voler; et je croirais, en le volant, faire une action méritoire.

CLÉANTE

Donne-moi un peu ce mémoire, que je le voie encore.

SCÈNE II

MAITRE SIMON • HARPAGON • CLÉANTE
LA FLÈCHE

MAITRE SIMON

Oui, Monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin d'argent. Ses affaires le pressent d'en trouver, et il en passera par tout ce que vous en prescrirez.

HARPAGON

Mais croyez-vous, maître Simon, qu'il n'y ait rien à péricliter? et savez-vous le nom, les biens et la famille de celui pour qui vous parlez?

MAITRE SIMON

Non, je ne puis pas bien vous en instruire à fond, et ce n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui; mais vous serez de toutes choses éclairci par lui-même; et son homme m'a assuré que vous serez content, quand vous le connaîtrez. Tout ce que je saurais vous dire,

c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mère déjà, et qu'il s'obligera, si vous voulez, que son père mourra avant qu'il soit huit mois.

HARPAGON

C'est quelque chose que cela. La charité, maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes, lorsque nous le pouvons.

MAITRE SIMON

Cela s'entend.

LA FLÈCHE, *bas, à Cléante, reconnaissant maître Simon.*

Que veut dire ceci? Notre maître Simon qui parle à votre père.

CLÉANTE, *bas, à La Flèche.*

Lui aurait-on appris qui je suis? et serais-tu pour nous trahir?

MAITRE SIMON

(A La Flèche.) Ah! ah! vous êtes bien pressés! Qui vous a dit que c'était céans? *(A Harpagon.)* Ce n'est pas moi, Monsieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom et votre logis; mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela. Ce sont des personnes discrètes, et vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

HARPAGON

Comment?

MAITRE SIMON

Monsieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

HARPAGON

Comment, pendard? c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités?

CLÉANTE

Comment, mon père? c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions?

Maître Simon s'enfuit et La Flèche va se cacher.

HARPAGON

C'est toi qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables ?

CLÉANTE

C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles ?

HARPAGON

Oses-tu bien, après cela, paraître devant moi ?

CLÉANTE

Osez-vous bien, après cela, vous présenter aux yeux du monde ?

HARPAGON

N'as-tu point de honte, dis-moi, d'en venir à ces débauches-là ? de te précipiter dans des dépenses effroyables ? et de faire une honteuse dissipation du bien que tes parents t'ont amassé avec tant de sueurs ?

CLÉANTE

Ne rougissez-vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites ? de sacrifier gloire et réputation au désir insatiable d'entasser écu sur écu, et de renchérir, en fait d'intérêts, sur les plus infâmes subtilités qu'aient jamais inventées les plus célèbres usuriers ?

HARPAGON

Ote-toi de mes yeux, coquin ! ôte-toi de mes yeux !

CLÉANTE

Qui est plus criminel, à votre avis, ou celui qui achète un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire ?

HARPAGON

Retire-toi, te dis-je, et ne m'échauffe pas les oreilles. Je ne suis pas fâché de cette aventure ; et ce m'est un avis de tenir l'œil, plus que jamais, sur toutes ses actions.

SCÈNE III

FROSINE • HARPAGON

FROSINE

Monsieur...

HARPAGON

Attendez un moment ; je vais revenir vous parler. *(A part.)* Il est à propos que je fasse un petit tour à mon argent.

SCÈNE IV

LA FLÈCHE • FROSINE

LA FLÈCHE

L'aventure est tout à fait drôle. Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magasin de hardes ; car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous avons.

FROSINE

Hé ! c'est toi, mon pauvre La Flèche ? D'où vient cette rencontre ?

LA FLÈCHE

Ah ! ah ! c'est toi, Frosine. Que viens-tu faire ici ?

FROSINE

Ce que je fais partout ailleurs : m'entremettre d'affaires, me rendre serviable aux gens, et profiter du mieux qu'il m'est possible des petits talents que je puis avoir. Tu sais que dans ce monde il faut vivre d'adresse, et qu'aux personnes comme moi le Ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue et que l'industrie.

LA FLÈCHE

As-tu quelque négoce avec le patron du logis ?

FROSINE

Oui, je traite pour lui quelque petite affaire, dont j'espère une récompense.

LA FLÈCHE

De lui ? Ah, ma foi ! tu seras bien fine si tu en tires

quelque chose; et je te donne avis que l'argent céans est fort cher.

FROSINE

Il y a de certains services qui touchent merveilleusement.

LA FLÈCHE

Je suis votre valet, et tu ne connais pas encore le seigneur Harpagon. Le seigneur Harpagon est de tous les humains, l'humain le moins humain, le mortel de tous les mortels, le plus dur et le plus serré. Il n'est point de service qui pousse sa reconnaissance jusqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'estime, de la bienveillance en paroles et de l'amitié tant qu'il vous plaira; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'est rien de plus sec et de plus aride que ses grâces et ses caresses; et *donner* est un mot pour qui il a tant d'aversion, qu'il ne dit jamais : *Je vous donne*, mais : *Je vous prête le bon jour*.

FROSINE

Mon Dieu! je sais l'art de traire les hommes, j'ai le secret de m'ouvrir leur tendresse, de chatouiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils sont sensibles.

LA FLÈCHE

Bagatelles ici. Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il est question. Il est Turc là-dessus, mais d'une turquerie à désespérer tout le monde; et l'on pourrait crever, qu'il n'en branlerait pas. En un mot, il aime l'argent, plus que réputation, qu'honneur et que vertu; et la vue d'un demandeur lui donne des convulsions. C'est le frapper par son endroit mortel, c'est lui percer le cœur, c'est lui arracher les entrailles; et si... Mais il revient; je me retire.

SCÈNE V

HARPAGON • FROSINE

HARPAGON

(Bas.) Tout va comme il faut. *(Haut.)* Hé bien! qu'est-ce, Frosine?

FROSINE

Ah! mon Dieu! que vous vous portez bien! et que vous avez là un vrai visage de santé!

HARPAGON

Qui, moi?

FROSINE

Jamais je ne vous vis un teint si frais et si gaillard.

HARPAGON

Tout de bon?

FROSINE

Comment? vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes; et je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

HARPAGON

Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

FROSINE

Hé bien! qu'est-ce que cela, soixante ans? Voilà bien de quoi! C'est la fleur de l'âge cela, et vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

HARPAGON

Il est vrai; mais vingt années de moins pourtant ne me feraient point de mal, que je crois.

FROSINE

Vous moquez-vous? Vous n'avez pas besoin de cela, et vous êtes d'une pâte à vivre jusques à cent ans.

HARPAGON

Tu le crois!

FROSINE

Assurément. Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Oh! que voilà bien là, entre vos deux yeux, un signe de longue vie!

HARPAGON

Tu te connais à cela?

FROSINE

Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah! mon Dieu! quelle ligne de vie!

HARPAGON

Comment?

FROSINE

Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là?

HARPAGON

Hé bien! qu'est-ce que cela veut dire?

FROSINE

Par ma foi! je disais cent ans; mais vous passerez les six-vingts.

HARPAGON

Est-il possible?

FROSINE

Il faudra vous assommer, vous dis-je; et vous mettrez en terre et vos enfants, et les enfants de vos enfants.

HARPAGON

Tant mieux. Comment va notre affaire?

FROSINE

Faut-il le demander? et me voit-on mêler de rien dont je ne vienne à bout? J'ai surtout pour les mariages un talent merveilleux; il n'est point de partis au monde que je ne trouve en peu de temps le moyen d'accoupler; et je crois, si je me l'étais mis en tête, que je marierais le Grand Turc avec la République de Venise. Il n'y avait pas sans doute de si grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez elles, je les ai à fond l'une et l'autre entretenues de vous, et j'ai dit à la mère le dessein que vous aviez conçu pour Mariane, à la voir passer dans la rue, et prendre l'air à sa fenêtre.

HARPAGON

Qui a fait réponse...

FROSINE

Elle a reçu la proposition avec joie; et quand je lui ai témoigné que vous souhaitiez fort que sa fille assistât ce soir au contrat de mariage qui se doit faire de la vôtre, elle y a consenti sans peine, et me l'a confiée pour cela.

HARPAGON

C'est que je suis obligé, Frosine, de donner à souper au seigneur Anselme; et je serais bien aise qu'elle soit du régal.

FROSINE

Vous avez raison. Elle doit après dîner rendre visite à votre fille, d'où elle fait son compte d'aller faire un tour à la foire, pour venir ensuite au souper.

HARPAGON

Hé bien! elles iront ensemble dans mon carrosse, que je leur prêterai.

FROSINE

Voilà justement son affaire.

HARPAGON

Mais, Frosine, as-tu entretenu la mère touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille? Lui as-tu dit qu'il fallait qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle se saignât pour une occasion comme celle-ci? Car encore n'épouse-t-on point une fille, sans qu'elle apporte quelque chose,

FROSINE

Comment? c'est une fille qui vous apportera douze mille livres de rente.

HARPAGON

Douze mille livres de rente!

FROSINE

Oui. Premièrement, elle est nourrie et élevée dans une grande épargne de bouche; c'est une fille accoutumée à

vivre de salade, de lait, de fromage et de pommes, et à laquelle par conséquent il ne faudra ni table bien servie, ni consommés exquis, ni orges mondés[8] perpétuels, ni les autres délicatesses qu'il faudrait pour une autre femme; et cela ne va pas à si peu de chose, qu'il ne monte bien, tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté[9] fort simple, et n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur; et cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu, ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui; et j'en sais une de nos quartiers qui a perdu, à trente-et-quarante, vingt mille francs cette année. Mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, et quatre mille francs en habits et bijoux, cela fait neuf mille livres; et mille écus que nous mettons pour la nourriture, ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés?

HARPAGON

Oui, cela n'est pas mal; mais ce compte-là n'est rien de réel.

FROSINE

Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel, que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, et l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu?

HARPAGON

C'est une raillerie, que de vouloir me constituer son dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas; et il faut bien que je touche quelque chose.

FROSINE

Mon Dieu! vous toucherez assez; et elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien dont vous serez le maître.

HARPAGON

Il faudra voir cela. Mais, Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiète. La fille est jeune, comme tu vois ; et les jeunes gens d'ordinaire n'aiment que leurs semblables, ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût ; et que cela ne vienne à produire chez moi certains petits désordres qui ne m'accommoderaient pas.

FROSINE

Ah ! que vous la connaissez mal ! C'est encore une particularité que j'avais à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens, et n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARPAGON

Elle ?

FROSINE

Oui, elle. Je voudrais que vous l'eussiez entendue parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vue d'un jeune homme ; mais elle n'est point plus ravie, dit-elle, que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmants, et je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagénaire ; et il n'y a pas quatre mois encore, qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, sur ce que son amant fit voir qu'il n'avait que cinquante-six ans, et qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

HARPAGON

Sur cela seulement ?

FROSINE

Oui. Elle dit que ce n'est pas contentement pour elle que cinquante-six ans ; et surtout, elle est pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON

Certes, tu me dis là une chose toute nouvelle.

FROSINE

Cela va plus loin qu'on ne peut vous dire. On lui voit dans sa chambre quelques tableaux et quelques estampes ; mais que pensez-vous que ce soit ? Des Adonis ? des Céphales [10] ? des Pâris ? et des Apollons ? Non : de beaux portraits de Saturne, du roi Priam, du vieux Nestor, et du bon père Anchise sur les épaules de son fils.

HARPAGON

Cela est admirable ! Voilà ce que je n'aurais jamais pensé ; et je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet, si j'avais été femme, je n'aurais point aimé les jeunes hommes.

FROSINE

Je le crois bien. Voilà de belles drogues que des jeunes gens, pour les aimer ! Ce sont de beaux morveux, de beaux godelureaux, pour donner envie de leur peau ; et je voudrais bien savoir quel ragoût il y a à eux.

HARPAGON

Pour moi, je n'y en comprends point ; et je ne sais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

FROSINE

Il faut être folle fieffée. Trouver la jeunesse aimable ! est-ce avoir le sens commun ? Sont-ce des hommes que de jeunes blondins ? et peut-on s'attacher à ces animaux-là ?

HARPAGON

C'est ce que je dis tous les jours : avec leur ton de poule laitée, et leurs trois petits brins de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étoupes, leurs hauts-de-chausses tout tombants, et leurs estomacs débraillés.

FROSINE

Eh ! cela est bien bâti, auprès d'une personne comme vous. Voilà un homme cela. Il y a là de quoi satisfaire à la vue ; et c'est ainsi qu'il faut être fait, et vêtu, pour donner de l'amour.

HARPAGON

Tu me trouves bien?

FROSINE

Comment? vous êtes à ravir, et votre figure est à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Il ne se peut pas mieux. Que je vous voie marcher. Voilà un corps taillé, libre, et dégagé comme il faut, et qui ne marque aucune incommodité.

HARPAGON

Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci. Il n'y a que ma fluxion, qui me prend de temps en temps.

FROSINE

Cela n'est rien. Votre fluxion ne vous sied point mal, et vous avez grâce à tousser.

HARPAGON

Dis-moi un peu : Mariane ne m'a-t-elle point encore vu? N'a-t-elle point pris garde à moi en passant?

FROSINE

Non; mais nous nous sommes fort entretenues de vous. Je lui ai fait un portrait de votre personne; et je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, et l'avantage que ce lui serait d'avoir un mari comme vous.

HARPAGON

Tu as bien fait, et je t'en remercie.

FROSINE

J'aurais, Monsieur, une petite prière à vous faire. *(Il prend un air sévère.)* J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, faute d'un peu d'argent; et vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, si vous aviez quelque bonté pour moi. Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. *(Il reprend un air gai.)* Ah! que vous lui plairez! et que votre fraise à l'antique fera sur son esprit un effet admirable! Mais surtout elle sera

charmée de votre haut-de-chausses, attaché au pourpoint avec des aiguillettes ; c'est pour la rendre folle de vous : et un amant aiguilleté sera pour elle un ragoût merveilleux.

HARPAGON

Certes, tu me ravis de me dire cela.

FROSINE

En vérité, Monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout à fait grande. *(Il reprend son visage sévère.)* Je suis ruinée, si je le perds; et quelque petite assistance me rétablirait mes affaires. Je voudrais que vous eussiez vu le ravissement où elle était à m'entendre parler de vous. *(Il reprend un air gai.)* La joie éclatait dans ses yeux, au récit de vos qualités; et je l'ai mise dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

HARPAGON

Tu m'as fait grand plaisir, Frosine ; et je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

FROSINE

Je vous prie, Monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. *(Il reprend son air sérieux.)* Cela me remettra sur pied, et je vous en serai éternellement obligée.

HARPAGON

Adieu. Je vais achever mes dépêches.

FROSINE

Je vous assure, Monsieur, que vous ne sauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.

HARPAGON

Je mettrai ordre que mon carrosse soit tout prêt pour vous mener à la foire.

FROSINE

Je ne vous importunerais pas, si je ne m'y voyais forcée par la nécessité.

HARPAGON

Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

FROSINE

Ne me refusez pas la grâce dont je vous sollicite. Vous ne sauriez croire, Monsieur, le plaisir que...

HARPAGON

Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusqu'à tantôt.

FROSINE

Que la fièvre te serre, chien de vilain à tous les diables! Le ladre a été ferme à toutes mes attaques; mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation; et j'ai l'autre côté, en tout cas, d'où je suis assurée de tirer bonne récompense.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIEME

SCÈNE I

HARPAGON • CLÉANTE • ÉLISE
VALÈRE • DAME CLAUDE
MAITRE JACQUES • BRINDAVOINE
LA MERLUCHE

HARPAGON

Allons, venez çà tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude. Commençons par vous. *(Elle tient un balai.)* Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout ; et surtout prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles ; et s'il s'en écarte quelqu'une et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages.

MAITRE JACQUES

Châtiment politique.

HARPAGON

Allez. Vous, Brindavoine, et vous, La Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres, et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais, qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau[1].

MAITRE JACQUES

Oui : le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE

Quitterons-nous nos siquenilles[2], Monsieur ?

HARPAGON

Oui, quand vous verrez venir les personnes ; et gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE

Vous savez bien, Monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

LA MERLUCHE

Et moi, Monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses tout troué par derrière, et qu'on me voit, révérence parler...

HARPAGON

Paix. Rangez cela adroitement du côté de la muraille, et présentez toujours le devant au monde. *(Harpagon met son chapeau au-devant de son pourpoint, pour montrer à Brindavoine comment il doit faire pour cacher la tache d'huile.)* Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez. Pour vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, et prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Cela sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse, qui vous doit venir visiter et vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis ?

ÉLISE

Oui, mon père.

HARPAGON

Et vous, mon fils le Damoiseau, à qui j'ai la bonté de pardonner l'histoire de tantôt, ne vous allez pas aviser non plus de lui faire mauvais visage.

CLÉANTE

Moi, mon père, mauvais visage ? Et par quelle raison ?

HARPAGON

Mon Dieu ! nous savons le train des enfants dont les pères se remarient, et de quel œil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mère. Mais si vous souhaitez

que je perde le souvenir de votre dernière fredaine, je vous recommande surtout de régaler d'un bon visage cette personne-là, et de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous sera possible.

CLÉANTE

A vous dire le vrai, mon père, je ne puis pas vous promettre d'être bien aise qu'elle devienne ma belle-mère : je mentirais, si je vous le disais ; mais pour ce qui est de la bien recevoir, et de lui faire bon visage, je vous promets de vous obéir ponctuellement sur ce chapitre.

HARPAGON

Prenez-y garde au moins.

CLÉANTE

Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre.

HARPAGON

Vous ferez sagement. Valère, aide-moi à ceci. Ho çà, maître Jacques, approchez-vous, je vous ai gardé pour le dernier.

MAITRE JACQUES

Est-ce à votre cocher, Monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler ? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON

C'est à tous les deux.

MAITRE JACQUES

Mais à qui des deux le premier ?

HARPAGON

Au cuisinier.

MAITRE JACQUES

Attendez donc, s'il vous plaît.

Il ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.

HARPAGON

Quelle diantre de cérémonie est-ce là ?

MAITRE JACQUES

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON

Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAITRE JACQUES, *à part.*

Grande merveille !

HARPAGON

Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère ?

MAITRE JACQUES

Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON

Que diable, toujours de l'argent ! Il semble qu'ils n'aient d'autre chose à dire : « De l'argent, de l'argent, de l'argent. » Ah ! ils n'ont que ce mot à la bouche : « De l'argent. » Toujours parler d'argent. Voilà leur épée de chevet, de l'argent.

VALÈRE

Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent. C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant ; mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

MAITRE JACQUES

Bonne chère avec peu d'argent !

VALÈRE

Oui.

MAITRE JACQUES

Par ma foi, Monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier : aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factoton.

HARPAGON

Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra ?

MAITRE JACQUES

Voilà Monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON

Haye ! je veux que tu me répondes.

MAITRE JACQUES

Combien serez-vous de gens à table ?

HARPAGON

Nous serons huit ou dix ; mais il ne faut prendre que huit ; quand il y a à manger pour huit il y en a bien pour dix.

VALÈRE

Cela s'entend.

MAITRE JACQUES

Hé bien ! il faudra quatre grands potages, et cinq assiettes. Potages... Entrées[2]...

HARPAGON

Que diable ! voilà pour traiter toute une ville entière.

MAITRE JACQUES

Rôt...

HARPAGON, *en lui mettant la main sur la bouche.*

Ah ! traître, tu manges tout mon bien.

MAITRE JACQUES

Entremets...

HARPAGON

Encore ?

VALÈRE

Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde ? et Monsieur a-t-il invité des gens pour les assassinerà force de mangeaille ? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON

Il a raison.

VALÈRE

Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes[4]; que pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne; et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON

Ah! que cela est bien dit! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie. *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi...* Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis?

VALÈRE

Qu'*il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON

Oui. Entends-tu? Qui est le grand homme qui a dit cela?

VALÈRE

Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON

Souviens-toi de m'écrire ces mots : je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

VALÈRE

Je n'y manquerai pas. Et pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire : je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON

Fais donc.

MAITRE JACQUES

Tant mieux : j'en aurai moins de peine.

HARPAGON

Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord : quelque bon haricot[5] bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons[6].

VALÈRE

Reposez-vous sur moi.

HARPAGON

Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

MAITRE JACQUES

Attendez. Ceci s'adresse au cocher. *(Il remet sa casaque.)* Vous dites...

HARPAGON

Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tous prêts pour conduire à la foire...

MAITRE JACQUES

Vos chevaux, Monsieur? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point, et ce serait fort mal parler; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux.

HARPAGON

Les voilà bien malades : ils ne font rien.

MAITRE JACQUES

Et pour ne faire rien, Monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur, de les voir ainsi exténués; car enfin j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même quand je les vois pâtir; je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche; et c'est être, Monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON

Le travail ne sera pas grand, d'aller jusqu'à la foire.

MAITRE JACQUES

Non, Monsieur, je n'ai pas le courage de les mener, et je ferais conscience de leur donner des coups de fouet, en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse, qu'ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes?

VALÈRE

Monsieur, j'obligerai le voisin le Picard à se charger de les conduire ; aussi bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

MAITRE JACQUES

Soit : j'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

VALÈRE

Maître Jacques fait bien le raisonnable.

MAITRE JACQUES

Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire.

HARPAGON

Paix !

MAITRE JACQUES

Monsieur, je ne saurais souffrir les flatteurs ; et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel, et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter[7] et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous ; car enfin je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aie ; et après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON

Pourrais-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi ?

MAITRE JACQUES

Oui, Monsieur, si j'étais assuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON

Non, en aucune façon.

MAITRE JACQUES

Pardonnez-moi : je sais fort bien que je vous mettrais en colère.

HARPAGON

Point du tout : au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

MAITRE JACQUES

Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous ; qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet ; et que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul et aux chausses, et de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde. L'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste d'un gigot de mouton. Celui-ci, que l'on vous surprit une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux ; et que votre cocher, qui était celui d'avant moi, vous donna dans l'obscurité je ne sais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin voulez-vous que je vous dise ? On ne saurait aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces ; vous êtes la fable et la risée de tout le monde ; et jamais on ne parle de vous, que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-mathieu.

HARPAGON, *en le battant.*

Vous êtes un sot, un maraud, un coquin et un impudent.

MAITRE JACQUES

Hé bien ! ne l'avais-je pas deviné ? Vous ne m'avez pas voulu croire : je vous l'avais bien dit que je vous fâcherais de vous dire la vérité.

HARPAGON

Apprenez à parler.

SCÈNE II

MAITRE JACQUES • VALÈRE

VALÈRE, *riant.*

A ce que je puis voir, maître Jacques, on paye mal votre franchise.

MAITRE JACQUES

Morbleu ! Monsieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'est pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton quand on vous en donnera, et ne venez point rire des miens.

VALÈRE

Ah ! Monsieur maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

MAITRE JACQUES

Il file doux. Je veux faire le brave et s'il est assez sot pour me craindre, le frotter quelque peu. Savez-vous bien, Monsieur le rieur, que je ne ris pas, moi ? et que si vous m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre sorte ?

Maître Jacques pousse Valère jusques au bout du théâtre, en le menaçant.

VALÈRE

Eh ! doucement.

MAITRE JACQUES

Comment, doucement ? Il ne me plaît pas, moi.

VALÈRE

De grâce.

MAITRE JACQUES

Vous êtes un impertinent.

VALÈRE

Monsieur maître Jacques...

MAITRE JACQUES

Il n'y a point de Monsieur maître Jacques pour un double[1]. Si je prends un bâton, je vous rosserai d'importance.

VALÈRE

Comment, un bâton ?

Valère le fait reculer autant qu'il l'a fait.

MAITRE JACQUES

Eh ! je ne parle pas de cela.

VALÈRE

Savez-vous bien, Monsieur le fat, que je suis homme à vous rosser vous-même ?

MAITRE JACQUES

Je n'en doute pas.

VALÈRE

Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faquin de cuisinier ?

MAITRE JACQUES

Je le sais bien.

VALÈRE

Et que vous ne me connaissez pas encore.

MAITRE JACQUES

Pardonnez-moi.

VALÈRE

Vous me rosserez, dites-vous ?

MAITRE JACQUES

Je le disais en raillant.

VALÈRE

Et moi, je ne prends point de goût à votre raillerie. *(Il lui donne des coups de bâton.)* Apprenez que vous êtes un mauvais railleur.

Valère sort.

MAITRE JACQUES

Peste soit la sincérité ! c'est un mauvais métier. Désormais j'y renonce, et ne veux plus dire vrai. Passe encore pour mon maître ; il a quelque droit de me battre ; mais pour ce Monsieur l'intendant, je m'en vengerai si je puis.

SCÈNE III

FROSINE • MARIANE • MAITRE JACQUES

FROSINE

Savez-vous, maître Jacques, si votre maître est au logis ?

MAITRE JACQUES

Oui vraiment il y est, je ne le sais que trop.

FROSINE

Dites-lui, je vous prie, que nous sommes ici[9].

SCÈNE IV

MARIANE • FROSINE

MARIANE

Ah ! que je suis, Frosine, dans un étrange état ! et s'il faut dire ce que je sens, que j'appréhende cette vue !

FROSINE

Mais pourquoi, et quelle est votre inquiétude ?

MARIANE

Hélas ! me le demandez-vous ? et ne vous figurez-vous point les alarmes d'une personne toute prête à voir le supplice où l'on veut l'attacher ?

FROSINE

Je vois bien que, pour mourir agréablement, Harpagon n'est pas le supplice que vous voudriez embrasser ; et je connais à votre mine que le jeune blondin dont vous m'avez parlé vous revient un peu dans l'esprit.

MARIANE

Oui, c'est une chose, Frosine, dont je ne veux pas me défendre ; et les visites respectueuses qu'il a rendues chez nous ont fait, je vous l'avoue, quelque effet dans mon âme.

FROSINE

Mais avez-vous su quel il est ?

MARIANE

Non, je ne sais point quel il est ; mais je sais qu'il est fait d'un air à se faire aimer ; que si l'on pouvait mettre les choses à mon choix, je le prendrais plutôt qu'un autre ; et qu'il ne contribue pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner.

FROSINE

Mon Dieu ! tous ces blondins sont agréables, et débitent fort bien leur fait ; mais la plupart sont gueux comme des rats ; et il vaut mieux pour vous de prendre un vieux mari qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avoue que les sens ne trouvent pas si bien leur compte du côté que je dis, et qu'il y a quelques petits dégoûts à essuyer avec un tel époux ; mais cela n'est pas pour durer ; et sa mort, croyez-moi, vous mettra bientôt en état d'en prendre un plus aimable, qui réparera toutes choses.

MARIANE

Mon Dieu ! Frosine, c'est une étrange affaire, lorsque, pour être heureuse, il faut souhaiter ou attendre le trépas de quelqu'un, et la mort ne suit[10] pas tous les projets que nous faisons.

FROSINE

Vous moquez-vous ? Vous ne l'épousez qu'aux conditions de vous laisser veuve bientôt ; et ce doit être là un des articles du contrat. Il serait bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois. Le voici en propre personne.

MARIANE

Ah ! Frosine, quelle figure !

SCÈNE V

HARPAGON • FROSINE • MARIANE

HARPAGON

Ne vous offensez pas, ma belle, si je viens à vous avec des lunettes. Je sais que vos appas frappent assez les yeux, sont assez visibles d'eux-mêmes, et qu'il n'est pas

besoin de lunettes pour les apercevoir ; mais enfin c'est avec des lunettes qu'on observe les astres ; et je maintiens et garantis que vous êtes un astre, mais un astre le plus bel astre qui soit dans le pays des astres... Frosine, elle ne répond mot, et ne témoigne, ce me semble, aucune joie de me voir.

FROSINE

C'est qu'elle est encore toute surprise ; et puis les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'âme.

HARPAGON

Tu as raison. Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous saluer.

SCÈNE VI

ÉLISE • HARPAGON • MARIANE
FROSINE

MARIANE

Je m'acquitte bien tard, Madame, d'une telle visite.

ÉLISE

Vous avez fait, Madame, ce que je devais faire, et c'était à moi de vous prévenir.

HARPAGON

Vous voyez qu'elle est grande ; mais mauvaise herbe croît toujours.

MARIANE, *bas, à Frosine.*

Oh ! l'homme déplaisant !

HARPAGON

Que dit la belle ?

FROSINE

Qu'elle vous trouve admirable.

HARPAGON

C'est trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.

MARIANE, *à part.*

Quel animal !

HARPAGON

Je vous suis trop obligé de ces sentiments.

MARIANE, *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

HARPAGON

Voici mon fils aussi qui vous vient faire la révérence.

MARIANE, *à part, à Frosine.*

Ah ! Frosine, quelle rencontre ! C'est justement celui dont je t'ai parlé.

FROSINE, *à Mariane.*

L'aventure est merveilleuse.

HARPAGON

Je vois que vous vous étonnez de me voir de si grands enfants, mais je serai bientôt défait et de l'un et de l'autre.

SCÈNE VII

CLÉANTE • HARPAGON • ÉLISE
MARIANE • FROSINE

CLÉANTE

Madame, à vous dire le vrai, c'est ici une aventure où sans doute je ne m'attendais pas ; et mon père ne m'a pas peu surpris lorsqu'il m'a dit tantôt le dessein qu'il avait formé.

MARIANE

Je puis dire la même chose. C'est une rencontre imprévue qui m'a surprise autant que vous ; et je n'étais point préparée à une pareille aventure.

CLÉANTE

Il est vrai que mon père, Madame, ne peut pas faire un plus beau choix, et que ce m'est une sensible joie que

l'honneur de vous voir ; mais avec tout cela, je ne vous assurerai point que je me réjouis du dessein où vous pourriez être de devenir ma belle-mère. Le compliment, je vous l'avoue, est trop difficile pour moi ; et c'est un titre, s'il vous plaît, que je ne vous souhaite point. Ce discours paraîtra brutal aux yeux de quelques-uns ; mais je suis assuré que vous serez personne à le prendre comme il faudra ; que c'est un mariage, Madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance ; que vous n'ignorez pas, sachant ce que je suis, comme il choque mes intérêts ; et que vous voulez bien enfin que je vous dise, avec la permission de mon père, que si les choses dépendaient de moi, cet hymen ne se ferait point.

HARPAGON

Voilà un compliment bien impertinent : quelle belle confession à lui faire !

MARIANE

Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que les choses sont fort égales ; et que si vous auriez de la répugnance à me voir votre belle-mère, je n'en aurais pas moins sans doute à vous voir mon beau-fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce soit moi qui cherche à vous donner cette inquiétude. Je serais fort fâchée de vous causer du déplaisir ; et si je ne m'y vois forcée par une puissance absolue, je vous donne ma parole que je ne consentirai point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON

Elle a raison ; à sot compliment il faut une réponse de même. Je vous demande pardon, ma belle, de l'impertinence de mon fils. C'est un jeune sot, qui ne sait pas encore la conséquence des paroles qu'il dit.

MARIANE

Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offensée ; au contraire, il m'a fait plaisir de m'expliquer ainsi ses véritables sentiments. J'aime de lui un aveu de la sorte ; et, s'il avait parlé d'autre façon, je l'en estimerais bien moins.

HARPAGON

C'est beaucoup de bonté à vous de vouloir ainsi excuser ses fautes. Le temps le rendra plus sage, et vous verrez qu'il changera de sentiments.

CLÉANTE

Non, mon père, je ne suis point capable d'en changer, et je prie instamment Madame de le croire.

HARPAGON

Mais voyez quelle extravagance ! il continue encore plus fort.

CLÉANTE

Voulez-vous que je trahisse mon cœur ?

HARPAGON

Encore ? Avez-vous envie de changer de discours ?

CLÉANTE

Hé bien ! puisque vous voulez que je parle d'autre façon, souffrez, Madame, que je me mette ici à la place de mon père, et que je vous avoue que je n'ai rien vu dans le monde de si charmant que vous ; que je ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire, et que le titre de votre époux est une gloire, une félicité que je préférerais aux destinées des plus grands princes de la terre. Oui, Madame, le bonheur de vous posséder est à mes regards la plus belle de toutes les fortunes ; c'est où j'attache toute mon ambition ; il n'y a rien que je ne sois capable de faire pour une conquête si précieuse, et les obstacles les plus puissants...

HARPAGON

Doucement, mon fils, s'il vous plaît.

CLÉANTE

C'est un compliment que je fais pour vous à Madame.

HARPAGON

Mon Dieu ! j'ai une langue pour m'expliquer moi-même, et je n'ai pas besoin d'un procureur comme vous. Allons, donnez des sièges.

FROSINE

Non ; il vaut mieux que de ce pas nous allions à la foire, afin d'en revenir plus tôt, et d'avoir tout le temps ensuite de vous entretenir.

HARPAGON

Qu'on mette donc les chevaux au carrosse[11]. Je vous prie de m'excuser, ma belle, si je n'ai pas songé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

CLÉANTE

J'y ai pourvu, mon père, et j'ai fait apporter ici quelques bassins d'oranges de la Chine, de citrons doux et de confitures, que j'ai envoyé quérir de votre part.

HARPAGON, *bas, à Valère.*

Valère !

VALÈRE, *à Harpagon.*

Il a perdu le sens.

CLÉANTE

Est-ce que vous trouvez, mon père, que ce ne soit pas assez ? Madame aura la bonté d'excuser cela, s'il lui plaît.

MARIANE

C'est une chose qui n'était pas nécessaire.

CLÉANTE

Avez-vous jamais vu, Madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon père a au doigt ?

MARIANE

Il est vrai qu'il brille beaucoup.

CLÉANTE

Il l'ôte du doigt de son père et le donne à Mariane.

Il faut que vous le voyiez de près.

MARIANE

Il est fort beau sans doute, et jette quantité de feux.

CLÉANTE

Il se met au-devant de Mariane, qui le veut rendre.

Nenni, Madame : il est en de trop belles mains. C'est un présent que mon père vous a fait.

HARPAGON

Moi ?

CLÉANTE

N'est-il pas vrai, mon père, que vous voulez que Madame le garde pour l'amour de vous ?

HARPAGON, *à part, à son fils.*

Comment ?

CLÉANTE

Belle demande ! Il me fait signe de vous le faire accepter.

MARIANE

Je ne veux point...

CLÉANTE

Vous moquez-vous ? Il n'a garde de le reprendre.

HARPAGON, *à part.*

J'enrage !

MARIANE

Ce serait...

CLÉANTE, *en empêchant toujours Mariane de rendre la bague.*

Non, vous dis-je, c'est l'offenser.

MARIANE

De grâce...

CLÉANTE

Point du tout.

HARPAGON, *à part.*

Peste soit...

CLÉANTE

Le voilà qui se scandalise de votre refus.

HARPAGON, *bas, à son fils.*

Ah ! traître !

CLÉANTE

Vous voyez qu'il se désespère.

HARPAGON, *bas, à son fils, en le menaçant.*

Bourreau que tu es !

CLÉANTE

Mon père, ce n'est pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à la garder ; mais elle est obstinée.

HARPAGON, *bas, à son fils, avec emportement.*

Pendard !

CLÉANTE

Vous êtes cause, Madame, que mon père me querelle.

HARPAGON, *bas, à son fils, avec les mêmes grimaces.*

Le coquin !

CLÉANTE

Vous le ferez tomber malade. De grâce, Madame, ne résistez point davantage.

FROSINE

Mon Dieu ! que de façons ! Gardez la bague, puisque Monsieur le veut.

MARIANE

Pour ne vous point mettre en colère, je la garde maintenant ; et je prendrai un autre temps pour vous la rendre.

SCÈNE VIII

HARPAGON • MARIANE • FROSINE
CLÉANTE • BRINDAVOINE • ÉLISE

BRINDAVOINE

Monsieur, il y a là un homme qui veut vous parler.

HARPAGON

Dis-lui que je suis empêché, et qu'il revienne une autre fois.

BRINDAVOINE

Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

HARPAGON

Je vous demande pardon. Je reviens tout à l'heure.

SCÈNE IX

HARPAGON • MARIANE • CLÉANTE
ÉLISE • FROSINE • LA MERLUCHE

LA MERLUCHE

Il vient en courant, et fait tomber Harpagon.

Monsieur...

HARPAGON

Ah ! je suis mort.

CLÉANTE

Qu'est-ce, mon père ? vous êtes-vous fait mal ?

HARPAGON

Le traître assurément a reçu de l'argent de mes débiteurs, pour me faire rompre le cou.

VALÈRE

Cela ne sera rien.

LA MERLUCHE

Monsieur, je vous demande pardon, je croyais bien faire d'accourir vite.

HARPAGON

Que viens-tu faire ici, bourreau ?

LA MERLUCHE

Vous dire que vos deux chevaux sont déferrés.

HARPAGON

Qu'on les mène promptement chez le maréchal.

CLÉANTE

En attendant qu'ils soient ferrés, je vais faire pour vous, mon père, les honneurs de votre logis, et conduire Madame dans le jardin, où je ferai porter la collation.

HARPAGON

Valère, aie un peu l'œil à tout cela ; et prends soin, je te prie, de m'en sauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand.

VALÈRE

C'est assez.

HARPAGON, *seul.*

O fils impertinent, as-tu envie de me ruiner ?

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIEME

SCÈNE I

CLÉANTE • MARIANE
ÉLISE • FROSINE

CLÉANTE

Rentrons ici, nous serons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous personne de suspect, et nous pouvons parler librement.

ÉLISE

Oui, Madame, mon frère m'a fait confidence de la passion qu'il a pour vous. Je sais les chagrins et les déplaisirs que sont capables de causer de pareilles traverses ; et c'est, je vous assure, avec une tendresse extrême que je m'intéresse à votre aventure.

MARIANE

C'est une douce consolation que de voir dans ses intérêts une personne comme vous ; et je vous conjure, Madame, de me garder toujours cette généreuse amitié, si capable de m'adoucir les cruautés de la fortune.

FROSINE

Vous êtes, par ma foi ! de malheureuses gens l'un et l'autre, de ne m'avoir point, avant tout ceci, avertie de votre affaire. Je vous aurais sans doute détourné cette inquiétude, et n'aurais point amené les choses où l'on voit qu'elles sont.

CLÉANTE

Que veux-tu ? C'est ma mauvaise destinée qui l'a voulu ainsi. Mais, belle Mariane, quelles résolutions sont les vôtres ?

MARIANE

Hélas ! suis-je en pouvoir de faire des résolutions ? Et dans la dépendance où je me vois, puis-je former que des souhaits ?

CLÉANTE

Point d'autre appui pour moi dans votre cœur que de simples souhaits ? point de pitié officieuse ? point de secourable bonté ? point d'affection agissante ?

MARIANE

Que saurais-je vous dire ? Mettez-vous en ma place, et voyez ce que je puis faire. Avisez, ordonnez vous-même : je m'en remets à vous, et je vous crois trop raisonnable pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur et la bienséance.

CLÉANTE

Hélas ! où me réduisez-vous, que de me renvoyer à ce que voudront me permettre les fâcheux sentiments d'un rigoureux honneur et d'une scrupuleuse bienséance.

MARIANE

Mais que voulez-vous que je fasse ? Quand je pourrais passer sur quantité d'égards où notre sexe est obligé, j'ai de la considération pour ma mère. Elle m'a toujours élevée avec une tendresse extrême, et je ne saurais me résoudre à lui donner du déplaisir. Faites, agissez auprès d'elle, employez tous vos soins à gagner son esprit : vous pouvez faire et dire tout ce que vous voudrez, je vous en donne la licence, et s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien consentir à lui faire un aveu moi-même de tout ce que je sens pour vous.

CLÉANTE

Frosine, ma pauvre Frosine, voudrais-tu nous servir ?

FROSINE

Par ma foi ! faut-il demander ? je le voudrais de tout mon cœur. Vous savez que de mon naturel je suis assez humaine ; le Ciel ne m'a point fait l'âme de bronze, et je n'ai que trop de tendresse à rendre de petits services, quand je vois des gens qui s'entre-aiment en tout bien et en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci ?

CLÉANTE

Songe un peu, je te prie.

MARIANE

Ouvre-nous des lumières.

ÉLISE

Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE

Ceci est assez difficile. Pour votre mère, elle n'est pas tout à fait déraisonnable, et peut-être pourrait-on la gagner, et la résoudre à transporter au fils le don qu'elle veut faire au père. Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre père est votre père.

CLÉANTE

Cela s'entend.

FROSINE

Je veux dire qu'il conservera du dépit, si l'on montre qu'on le refuse ; et qu'il ne sera point d'humeur ensuite à donner son consentement à votre mariage. Il faudrait, pour bien faire, que le refus vînt de lui-même, et tâcher par quelque moyen de le dégoûter de votre personne.

CLÉANTE

Tu as raison.

FROSINE

Oui, j'ai raison, je le sais bien. C'est là ce qu'il faudrait ; mais le diantre est d'en pouvoir trouver les moyens. Attendez : si nous avions quelque femme un peu sur l'âge, qui fût de mon talent, et jouât assez bien pour contrefaire une dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la hâte, et d'un bizarre nom de marquise, ou de vicomtesse, que nous supposerions de la basse Bretagne, j'aurais assez d'adresse pour faire accroire à votre père que ce serait une personne riche, outre ses maisons, de cent mille écus en argent comptant ; qu'elle serait éperdument amoureuse de lui, et souhaiterait de se voir sa femme, jusqu'à lui donner tout son bien par contrat de mariage ;

et je ne doute point qu'il ne prêtât l'oreille à la proposition ; car enfin il vous aime fort, je le sais ; mais il aime un peu plus l'argent ; et quand, ébloui de ce leurre, il aurait une fois consenti à ce qui vous touche, il importerait peu ensuite qu'il se désabusât, en venant à vouloir voir clair aux effets de notre marquise.

CLÉANTE

Tout cela est fort bien pensé.

FROSINE

Laissez-moi faire. Je viens de me ressouvenir d'une de mes amies, qui sera notre fait.

CLÉANTE

Sois assurée, Frosine, de ma reconnaissance, si tu viens à bout de la chose. Mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mère ; c'est toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous sera possible ; servez-vous de tout le pouvoir que vous donne sur elle cette amitié qu'elle a pour vous ; déployez sans réserve les grâces éloquentes, les charmes tout-puissants que le Ciel a placés dans vos yeux et dans votre bouche ; et n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces prières, et de ces caresses touchantes à qui je suis persuadé qu'on ne saurait rien refuser.

MARIANE

J'y ferai tout ce que je puis, et n'oublierai aucune chose.

SCÈNE II

HARPAGON • CLÉANTE • MARIANE
ÉLISE • FROSINE

HARPAGON

Ouais ! mon fils baise la main de sa prétendue belle-mère, et sa prétendue belle-mère ne s'en défend pas fort. Y aurait-il quelque mystère là-dessous ?

ÉLISE

Voilà mon père.

HARPAGON

Le carrosse est tout prêt. Vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLÉANTE

Puisque vous n'y allez pas, mon père, je m'en vais les conduire.

HARPAGON

Non, demeurez. Elles iront bien toutes seules ; et j'ai besoin de vous.

SCÈNE III

HARPAGON • CLÉANTE

HARPAGON

O çà, intérêt de belle-mère à part, que te semble à toi de cette personne ?

CLÉANTE

Ce qui m'en semble ?

HARPAGON

Oui, de son air, de sa taille, de sa beauté, de son esprit ?

CLÉANTE

La, la.

HARPAGON

Mais encore ?

CLÉANTE

A vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avais crue. Son air est de franche coquette ; sa taille est assez gauche, sa beauté très médiocre, et son esprit des plus communs. Ne croyez pas que ce soit, mon père, pour vous en dégoûter ; car belle-mère pour belle-mère, j'aime autant celle-là qu'une autre.

HARPAGON

Tu lui disais tantôt pourtant...

CLÉANTE

Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom, mais c'était pour vous plaire.

HARPAGON

Si bien donc que tu n'aurais pas d'inclination pour elle?

CLÉANTE

Moi? point du tout.

HARPAGON

J'en suis fâché; car cela rompt une pensée qui m'était venue dans l'esprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion sur mon âge; et j'ai songé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une si jeune personne. Cette considération m'en faisait quitter le dessein; et comme je l'ai fait demander, et que je suis pour elle engagé de parole, je te l'aurais donnée, sans l'aversion que tu témoignes.

CLÉANTE

A moi?

HARPAGON

A toi.

CLÉANTE

En mariage?

HARPAGON

En mariage.

CLÉANTE

Ecoutez: il est vrai qu'elle n'est pas fort à mon goût; mais pour vous faire plaisir, mon père, je me résoudrai à l'épouser, si vous voulez.

HARPAGON

Moi? Je suis plus raisonnable que tu ne penses. Je ne veux point forcer ton inclination.

CLÉANTE

Pardonnez-moi, je me ferai cet effort pour l'amour de vous.

HARPAGON

Non, non ; un mariage ne saurait être heureux où l'inclination n'est pas.

CLÉANTE

C'est une chose, mon père, qui peut-être viendra ensuite ; et l'on dit que l'amour est souvent un fruit du mariage.

HARPAGON

Non : du côté de l'homme, on ne doit point risquer l'affaire, et ce sont des suites fâcheuses, où je n'ai garde de me commettre. Si tu avais senti quelque inclination pour elle, à la bonne heure : je te l'aurais fait épouser, au lieu de moi ; mais cela n'étant pas, je suivrai mon premier dessein, et je l'épouserai moi-même.

CLÉANTE

Hé bien ! mon père, puisque les choses sont ainsi, il faut vous découvrir mon cœur, il faut vous révéler notre secret. La vérité est que je l'aime, depuis un jour que je la vis dans une promenade ; que mon dessein était tantôt de vous la demander pour femme ; et que rien ne m'a retenu que la déclaration de vos sentiments, et la crainte de vous déplaire.

HARPAGON

Lui avez-vous rendu visite ?

CLÉANTE

Oui, mon père.

HARPAGON

Beaucoup de fois ?

CLÉANTE

Assez, pour le temps qu'il y a.

HARPAGON

Vous a-t-on bien reçu ?

CLÉANTE

Fort bien, mais sans savoir qui j'étais ; et c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

HARPAGON

Lui avez-vous déclaré votre passion, et le dessein où vous étiez de l'épouser ?

CLÉANTE

Sans doute ; et même j'en avais fait à sa mère quelque peu d'ouverture.

HARPAGON

A-t-elle écouté, pour sa fille, votre proposition ?

CLÉANTE

Oui, fort civilement.

HARPAGON

Et la fille correspond-elle fort à votre amour ?

CLÉANTE

Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon père, qu'elle a quelque bonté pour moi.

HARPAGON

Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret ; et voilà justement ce que je demandais. Oh sus ! mon fils, savez-vous ce qu'il y a ? c'est qu'il faut songer, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amour ; à cesser toutes vos poursuites auprès d'une personne que je prétends pour moi ; et à vous marier dans peu avec celle qu'on vous destine.

CLÉANTE

Oui, mon père, c'est ainsi que vous me jouez ! Hé bien ! puisque les choses en sont venues là, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la passion que j'ai pour Mariane, qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous disputer sa conquête, et que si vous avez pour vous le consentement d'une mère, j'aurai d'autres secours peut-être qui combattront pour moi.

HARPAGON

Comment, pendard ? tu as l'audace d'aller sur mes brisées ?

CLÉANTE

C'est vous qui allez sur les miennes; et je suis le premier en date.

HARPAGON

Ne suis-je pas ton père? et ne me dois-tu pas respect?

CLÉANTE

Ce ne sont point ici des choses où les enfants soient obligés de déférer aux pères; et l'amour ne connaît personne.

HARPAGON

Je te ferai bien me connaître, avec de bons coups de bâton.

CLÉANTE

Toutes vos menaces ne font rien.

HARPAGON

Tu renonceras à Mariane.

CLÉANTE

Point du tout.

HARPAGON

Donnez-moi un bâton tout à l'heure[1].

SCÈNE IV

MAITRE JACQUES • HARPAGON
CLÉANTE

MAITRE JACQUES

Eh, eh, eh, Messieurs, qu'est-ce ci? à quoi songez-vous?

CLÉANTE

Je me moque de cela.

MAITRE JACQUES

Ah! Monsieur, doucement.

HARPAGON

Me parler avec cette impudence!

MAITRE JACQUES

Ah ! Monsieur, de grâce.

CLÉANTE

Je n'en démordrai point.

MAITRE JACQUES

Hé quoi, à votre père ?

HARPAGON

Laisse-moi faire.

MAITRE JACQUES

Hé quoi, à votre fils ? Encore passe pour moi.

HARPAGON

Je te veux faire toi-même, maître Jacques, juge de cette affaire, pour montrer comme j'ai raison.

MAITRE JACQUES

J'y consens. *(A Cléante.)* Eloignez-vous un peu.

HARPAGON

J'aime une fille, que je veux épouser ; et le pendard a l'insolence de l'aimer avec moi, et d'y prétendre malgré mes ordres.

MAITRE JACQUES

Ah ! il a tort.

HARPAGON

N'est-ce pas une chose épouvantable, qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec son père ? et ne doit-il pas, par respect, s'abstenir de toucher à mes inclinations ?

MAITRE JACQUES

Vous avez raison. Laissez-moi lui parler, et demeurez là.

Il vient trouver Cléante à l'autre bout du théâtre.

CLÉANTE

Hé bien ! oui, puisqu'il veut te choisir pour juge, je n'y recule point ; il ne m'importe qui ce soit ; et je veux bien aussi me rapporter à toi, maître Jacques, de notre différend.

MAITRE JACQUES

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

CLÉANTE

Je suis épris d'une jeune personne qui répond à mes vœux, et reçoit tendrement les offres de ma foi ; et mon père s'avise de venir troubler notre amour par la demande qu'il en fait faire.

MAITRE JACQUES

Il a tort assurément.

CLÉANTE

N'a-t-il point de honte, à son âge, de songer à se marier ? lui sied-il bien d'être encore amoureux ? et ne devrait-il pas laisser cette occupation aux jeunes gens ?

MAITRE JACQUES

Vous avez raison, il se moque. Laissez-moi lui dire deux mots. *(Il revient à Harpagon.)* Hé bien ! votre fils n'est pas si étrange que vous le dites, et il se met à la raison. Il dit qu'il sait le respect qu'il vous doit, qu'il ne s'est emporté que dans la première chaleur, et qu'il ne fera point refus de se soumettre à ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites, et lui donner quelque personne en mariage dont il ait lieu d'être content.

HARPAGON

Ah ! dis-lui, maître Jacques, que moyennant cela, il pourra espérer toutes choses de moi ; et que, hors Mariane, je lui laisse la liberté de choisir celle qu'il voudra.

MAITRE JACQUES

Laissez-moi faire. *(Il va au fils.)* Hé bien ! votre père n'est pas si déraisonnable que vous le faites ; et il m'a témoigné que ce sont vos emportements qui l'ont mis en colère ; qu'il n'en veut seulement qu'à votre manière d'agir, et qu'il sera fort disposé à vous accorder ce que vous souhaitez, pourvu que vous vouliez vous y prendre par

la douceur, et lui rendre les déférences, les respects, et les soumissions qu'un fils doit à son père.

CLÉANTE

Ah! maître Jacques, tu lui peux assurer que, s'il m'accorde Mariane, il me verra toujours le plus soumis de tous les hommes; et que jamais je ne ferai aucune chose que par ses volontés.

MAITRE JACQUES, *à Harpagon.*

Cela est fait. Il consent à ce que vous dites.

HARPAGON

Voilà qui va le mieux du monde.

MAITRE JACQUES, *à Cléante.*

Tout est conclu. Il est content de vos promesses.

CLÉANTE

Le Ciel en soit loué!

MAITRE JACQUES

Messieurs, vous n'avez qu'à parler ensemble : vous voilà d'accord maintenant; et vous alliez vous quereller, faute de vous entendre.

CLÉANTE

Mon pauvre maître Jacques, je te serai obligé toute ma vie.

MAITRE JACQUES

Il n'y a pas de quoi, Monsieur.

HARPAGON

Tu m'as fait plaisir, maître Jacques, et cela mérite une récompense. Va[2], je m'en souviendrai, je t'assure.

Il tire son mouchoir de sa poche, ce qui fait croire à maître Jacques qu'il va lui donner quelque chose.

MAITRE JACQUES

Je vous baise les mains.

SCÈNE V

CLÉANTE • HARPAGON

CLÉANTE

Je vous demande pardon, mon père, de l'emportement que j'ai fait paraître.

HARPAGON

Cela n'est rien.

CLÉANTE

Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

HARPAGON

Et moi, j'ai toutes les joies du monde de te voir raisonnable.

CLÉANTE

Quelle bonté à vous d'oublier si vite ma faute !

HARPAGON

On oublie aisément les fautes des enfants, lorsqu'ils rentrent dans leur devoir.

CLÉANTE

Quoi ? ne garder aucun ressentiment de toutes mes extravagances ?

HARPAGON

C'est une chose où tu m'obliges par la soumission et le respect où tu te ranges.

CLÉANTE

Je vous promets, mon père, que, jusques au tombeau, je conserverai dans mon cœur le souvenir de vos bontés.

HARPAGON

Et moi, je te promets qu'il n'y aura aucune chose que de moi tu n'obtiennes.

CLÉANTE

Ah ! mon père, je ne vous demande plus rien ; et c'est m'avoir assez donné que de me donner Mariane.

HARPAGON

Comment?

CLÉANTE

Je dis, mon père, que je suis trop content de vous, et que je trouve toutes choses dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON

Qui est-ce qui parle de t'accorder Mariane?

CLÉANTE

Vous, mon père.

HARPAGON

Moi!

CLÉANTE

Sans doute.

HARPAGON

Comment? C'est toi qui a promis d'y renoncer.

CLÉANTE

Moi, y renoncer?

HARPAGON

Oui.

CLÉANTE

Point du tout.

HARPAGON

Tu ne t'es pas départi d'y prétendre?

CLÉANTE

Au contraire, j'y suis porté plus que jamais.

HARPAGON

Quoi? pendard, derechef?

CLÉANTE

Rien ne me peut changer.

HARPAGON

Laisse-moi faire, traître.

CLÉANTE

Faites tout ce qu'il vous plaira.

HARPAGON

Je te défends de me jamais voir.

CLÉANTE

A la bonne heure.

HARPAGON

Je t'abandonne.

CLÉANTE

Abandonnez.

HARPAGON

Je te renonce pour mon fils.

CLÉANTE

Soit.

HARPAGON

Je te déshérite.

CLÉANTE

Tout ce que vous voudrez.

HARPAGON

Et je te donne ma malédiction.

CLÉANTE

Je n'ai que faire de vos dons.

SCÈNE VI

LA FLÈCHE • CLÉANTE

LA FLÈCHE, *sortant du jardin, avec une cassette.*

Ah! Monsieur, que je vous trouve à propos! suivez-moi vite.

CLÉANTE

Qu'y a-t-il?

LA FLÈCHE

Suivez-moi, vous dis-je : nous sommes bien.

CLÉANTE

Comment ?

LA FLÈCHE

Voici votre affaire.

CLÉANTE

Quoi ?

LA FLÈCHE

J'ai guigné[3] ceci tout le jour.

CLÉANTE

Qu'est-ce que c'est ?

LA FLÈCHE

Le trésor de votre père, que j'ai attrapé.

CLÉANTE

Comment as-tu fait ?

LA FLÈCHE

Vous saurez tout. Sauvons-nous, je l'entends crier.

SCÈNE VII

HARPAGON[4]

Il crie au voleur dès le jardin, et vient sans chapeau.

Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! au meurtrier ! Justice, juste Ciel ! je suis perdu, je suis assassiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être ? Qu'est-il devenu ? Où est-il ? Où se cache-t-il ? Que ferai-je pour le trouver ? Où courir ? Où ne pas courir ? N'est-il point là ? N'est-il point ici ? Qui est-ce ? Arrête. Rends-moi mon argent, coquin... *(Il se prend lui-même le bras.)* Ah ! c'est moi. Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas ! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami ! on m'a privé de toi ; et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie ; tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde : sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus, je

me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Euh? que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ai fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question à toute la maison: à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Eh! de quoi est-ce qu'on parle là? De celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là haut? Est-ce mon voleur qui y est? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part sans doute au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes[b], des potences et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde; et si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIEME

SCÈNE I

HARPAGON • LE COMMISSAIRE
SON CLERC

LE COMMISSAIRE

Laissez-moi faire : je sais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols ; et je voudrais avoir autant de sacs de mille francs que j'ai fait pendre de personnes.

HARPAGON

Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main ; et si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

LE COMMISSAIRE

Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avait dans cette cassette... ?

HARPAGON

Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE

Dix mille écus !

HARPAGON, *en pleurant.*

Dix mille écus.

LE COMMISSAIRE

Le vol est considérable.

HARPAGON

Il n'y a point de supplice assez grand pour l'énormité de ce crime ; et s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

LE COMMISSAIRE

En quelles espèces était cette somme ?

HARPAGON

En bons louis d'or et pistoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE

Qui soupçonnez-vous de ce vol?

HARPAGON

Tout le monde ; et je veux que vous arrêtiez prisonniers la ville et les faubourgs.

LE COMMISSAIRE

Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne, et tâcher doucement d'attraper quelques preuves, afin de procéder après par la rigueur au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

SCÈNE II

MAITRE JACQUES • HARPAGON
LE COMMISSAIRE • SON CLERC

MAITRE JACQUES, *au bout du théâtre, en se retournant du côté dont il sort.*

Je m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout à l'heure; qu'on me lui fasse griller les pieds, qu'on me le mette dans l'eau bouillante, et qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON

Qui? celui qui m'a dérobé?

MAITRE JACQUES

Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, et je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

HARPAGON

Il n'est pas question de cela; et voilà Monsieur, à qui il faut parler d'autre chose.

LE COMMISSAIRE

Ne vous épouvantez point. Je suis homme à ne vous point scandaliser[1], et les choses iront dans la douceur.

MAITRE JACQUES

Monsieur est de votre souper ?

LE COMMISSAIRE

Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

MAITRE JACQUES

Ma foi ! Monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire et je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

HARPAGON

Ce n'est pas là l'affaire.

MAITRE JACQUES

Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrais, c'est la faute de Monsieur notre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie.

HARPAGON

Traître, il s'agit d'autre chose que de souper ; et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

MAITRE JACQUES

On vous a pris de l'argent ?

HARPAGON

Oui, coquin ; et je m'en vais te prendre, si tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE

Mon Dieu ! ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme, et que sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal et vous serez récompensé comme il faut par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent, et il n'est pas que vous ne sachiez quelques nouvelles de cette affaire.

MAITRE JACQUES, *à part.*

Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant : depuis qu'il est entré céans, il est le favori, on n'écoute que ses conseils, et j'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt.

HARPAGON

Qu'as-tu à ruminer ?

LE COMMISSAIRE

Laissez-le faire. Il se prépare à vous contenter, et je vous ai bien dit qu'il était honnête homme.

MAITRE JACQUES

Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est Monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

HARPAGON

Valère ?

MAITRE JACQUES

Oui.

HARPAGON

Lui, qui me paraît si fidèle ?

MAITRE JACQUES

Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

HARPAGON

Et sur quoi le crois-tu ?

MAITRE JACQUES

Sur quoi ?

HARPAGON

Oui.

MAITRE JACQUES

Je le crois... sur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE

Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON

L'as-tu vu rôder autour du lieu où j'avais mis mon argent?

MAITRE JACQUES

Oui, vraiment. Où était-il votre argent ?

HARPAGON

Dans le jardin.

MAITRE JACQUES

Justement : je l'ai vu rôder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent était ?

HARPAGON

Dans une cassette.

MAITRE JACQUES

Voilà l'affaire : je lui ai vu une cassette.

HARPAGON

Et cette cassette, comment est-elle faite ? Je verrai bien si c'est la mienne.

MAITRE JACQUES

Comment elle est faite ?

HARPAGON

Oui.

MAITRE JACQUES

Elle est faite... elle est faite comme une cassette.

LE COMMISSAIRE

Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voir.

MAITRE JACQUES

C'est une grande cassette.

HARPAGON

Celle qu'on m'a volée est petite.

MAITRE JACQUES

Eh ! oui, elle est petite, si on le veut prendre par là ; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE

Et de quelle couleur est-elle ?

MAITRE JACQUES

De quelle couleur ?

LE COMMISSAIRE

Oui.

MAITRE JACQUES

Elle est de couleur... là, d'une certaine couleur... Ne saurez-vous m'aider à dire ?

HARPAGON

Euh ?

MAITRE JACQUES

N'est-elle pas rouge ?

HARPAGON

Non, grise.

MAITRE JACQUES

Eh ! oui, gris-rouge : c'est ce que je voulais dire.

HARPAGON

Il n'y a point de doute : c'est elle assurément. Ecrivez, Monsieur, écrivez sa déposition. Ciel ! à qui désormais se fier ? Il ne faut plus jurer de rien : et je crois après cela que je suis homme à me voler moi-même.

MAITRE JACQUES

Monsieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire au moins que c'est moi qui vous ai découvert cela.

SCÈNE III

VALÈRE • HARPAGON • LE COMMISSAIRE
SON CLERC • MAITRE JACQUES

HARPAGON

Approche : viens confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VALÈRE

Que voulez-vous, Monsieur ?

HARPAGON

Comment, traître, tu ne rougis pas de ton crime ?

VALÈRE

De quel crime voulez-vous donc parler ?

HARPAGON

De quel crime je veux parler, infâme ! comme si tu ne savais pas ce que je veux dire. C'est en vain que tu prétendrais de le déguiser : l'affaire est découverte, et l'on vient de m'apprendre tout. Comment abuser ainsi de ma bonté, et s'introduire exprès chez moi pour me trahir ? pour me jouer un tour de cette nature ?

VALÈRE

Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours et vous nier la chose.

MAITRE JACQUES

Oh ! oh ! aurais-je deviné sans y penser ?

VALÈRE

C'était mon dessein de vous en parler, et je voulais attendre pour cela des conjonctures favorables ; mais puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, et de vouloir bien entendre mes raisons.

HARPAGON

Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infâme ?

VALÈRE

Ah ! Monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous ; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

HARPAGON

Comment, pardonnable ? Un guet-apens ? un assassinat de la sorte ?

VALÈRE

De grâce, ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

HARPAGON

Le mal n'est pas si grand que je le fais ! Quoi ! mon sang, mes entrailles, pendard ?

VALÈRE

Votre sang, Monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort, et il n'y a rien en tout ceci que je ne puisse bien réparer.

HARPAGON

C'est bien mon intention, et que tu me restitues ce que tu m'as ravi.

VALÈRE

Votre honneur, Monsieur, sera pleinement satisfait.

HARPAGON

Il n'est pas question d'honneur là-dedans. Mais dis-moi, qui t'a porté à cette action ?

VALÈRE

Hélas ! me le demandez-vous ?

HARPAGON

Oui, vraiment, je te le demande.

VALÈRE

Un dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire : l'Amour.

HARPAGON

L'Amour ?

VALÈRE

Oui.

HARPAGON

Bel amour, bel amour, ma foi ! l'amour de mes louis d'or.

VALÈRE

Non, Monsieur, ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté ; ce n'est pas cela qui m'a ébloui, et je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

HARPAGON

Non ferai, de par tous les diables ! je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait !

VALÈRE

Appelez-vous cela un vol?

HARPAGON

Si je l'appelle un vol? Un trésor comme celui-là!

VALÈRE

C'est un trésor, il est vrai, et le plus précieux que vous ayez sans doute; mais ce ne sera pas le perdre que de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes; et pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON

Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire cela?

VALÈRE

Nous nous sommes promis une foi mutuelle, et avons fait serment de ne nous point abandonner.

HARPAGON

Le serment est admirable, et la promesse plaisante!

VALÈRE

Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

HARPAGON

Je vous empêcherai bien, je vous assure.

VALÈRE

Rien que la mort ne nous peut séparer.

HARPAGON

C'est être bien endiablé après mon argent.

VALÈRE

Je vous ai déjà dit, Monsieur, que ce n'était point l'intérêt qui m'avait poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts que vous pensez, et un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

HARPAGON

Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien ; mais j'y donnerai bon ordre ; et la justice, pendard effronté, me va faire raison de tout.

VALÈRE

Vous en userez comme vous voudrez, et me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira ; mais je vous prie de croire, au moins, que s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, et que votre fille en tout ceci n'est aucunement coupable.

HARPAGON

Je le crois bien, vraiment ; il serait fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais je veux ravoir mon affaire, et que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

VALÈRE

Moi ? je ne l'ai point enlevée, et elle est encore chez vous.

HARPAGON

(A part.) O ma chère cassette ! *(Haut.)* Elle n'est point sortie de ma maison ?

VALÈRE

Non, Monsieur.

HARPAGON

Hé ! dis-moi donc un peu : tu n'y as point touché ?

VALÈRE

Moi, y toucher ? Ah ! vous lui faites tort, aussi bien qu'à moi ; et c'est d'une ardeur toute pure et respectueuse que j'ai brûlé pour elle.

HARPAGON

Brûlé pour ma cassette !

VALÈRE

J'aimerais mieux mourir que de lui avoir fait paraître aucune pensée offensante : elle est trop sage et trop honnête pour cela.

HARPAGON

Ma cassette trop honnête !

VALÈRE

Tous mes désirs se sont bornés à jouir de sa vue ; et rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

HARPAGON

Les beaux yeux de ma cassette ? Il parle d'elle comme un amant d'une maîtresse.

VALÈRE

Dame Claude, Monsieur, sait la vérité de cette aventure, et elle vous peut rendre témoignage...

HARPAGON

Quoi ? ma servante est complice de l'affaire ?

VALÈRE

Oui, Monsieur, elle a été témoin de notre engagement ; et c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme, qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi, et recevoir la mienne.

HARPAGON

Eh ? Est-ce que la peur de la justice le fait extravaguer ? Que nous brouilles-tu ici de ma fille ?

VALÈRE

Je dis, Monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que voulait mon amour.

HARPAGON

La pudeur de qui ?

VALÈRE

De votre fille ; et c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

HARPAGON

Ma fille t'a signé une promesse de mariage !

VALÈRE

Oui, Monsieur, comme de ma part je lui en ai signé une.

HARPAGON

O Ciel ! autre disgrâce !

MAITRE JACQUES

Ecrivez, Monsieur, écrivez.

HARPAGON

Rengrégement de mal ! surcroît de désespoir ! Allons, Monsieur, faites le dû de votre charge, et dressez-lui-moi son procès, comme larron, et comme suborneur.

VALÈRE

Ce sont des noms qui ne me sont point dus ; et quand on saura qui je suis...

SCÈNE IV

ÉLISE • MARIANE • FROSINE • HARPAGON
VALÈRE • MAITRE JACQUES
LE COMMISSAIRE • SON CLERC

HARPAGON

Ah ! fille scélérate ! fille indigne d'un père comme moi ! c'est ainsi que tu pratiques les leçons que je t'ai données ? Tu te laisses prendre d'amour pour un voleur infâme, et tu lui engages ta foi sans mon consentement ? Mais vous serez trompés l'un et l'autre. *(A Elise.)* Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite ; *(à Valère)* et une bonne potence me fera raison de ton audace.

VALÈRE

Ce ne sera point votre passion qui jugera l'affaire ; et l'on m'écoutera, au moins, avant que de me condamner.

HARPAGON

Je me suis abusé de dire une potence, et tu seras roué tout vif.

ÉLISE, *à genoux devant son père.*

Ah! mon père, prenez des sentiments un peu plus humains, je vous prie, et n'allez point pousser les choses dans les dernières violences du pouvoir paternel. Ne vous laissez point entraîner aux premiers mouvements de votre passion, et donnez-vous le temps de considérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offensez : il est tout autre que vos yeux ne le jugent; et vous trouverez moins étrange que je me sois donnée à lui, lorsque vous saurez que sans lui vous ne m'auriez plus il y a longtemps. Oui, mon père, c'est celui qui me sauva de ce grand péril que vous savez que je courus dans l'eau, et à qui vous devez la vie de cette même fille dont...

HARPAGON

Tout cela n'est rien; et il valait bien mieux pour moi qu'il te laissât noyer que de faire ce qu'il a fait.

ÉLISE

Mon père, je vous conjure, par l'amour paternel, de me...

HARPAGON

Non, non, je ne veux rien entendre; et il faut que la justice fasse son devoir.

MAITRE JACQUES

Tu me payeras mes coups de bâton.

FROSINE

Voici un étrange embarras.

SCÈNE V

ANSELME • HARPAGON • ÉLISE • MARIANE
FROSINE • VALÈRE • MAITRE JACQUES
LE COMMISSAIRE • SON CLERC

ANSELME

Qu'est-ce, seigneur Harpagon? je vous vois tout ému.

HARPAGON

Ah! seigneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes; et voici bien du trouble et du désordre

au contrat que vous venez faire ! On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur ; et voilà un traître, un scélérat, qui a violé tous les droits les plus saints, qui s'est coulé chez moi sous le titre de domestique, pour me dérober mon argent et pour me suborner ma fille.

VALÈRE

Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimatias ?

HARPAGON

Oui, ils se sont donné l'un et l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, seigneur Anselme, et c'est vous qui devez vous rendre partie contre lui, et faire toutes les poursuites de la justice, pour vous venger de son insolence.

ANSELME

Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force, et de rien prétendre à un cœur qui se serait donné ; mais pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser ainsi que les miens propres.

HARPAGON

Voilà Monsieur qui est un honnête commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de son office. Chargez-le comme il faut, Monsieur, et rendez les choses bien criminelles.

VALÈRE

Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la passion que j'ai pour votre fille ; et le supplice où vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement, lorsqu'on saura ce que je suis...

HARPAGON

Je me moque de tous ces contes ; et le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de ces imposteurs qui tirent avantage de leur obscurité, et s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

VALÈRE

Sachez que j'ai le cœur trop bon pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moi, et que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

ANSELME

Tout beau! prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez; et vous parlez devant un homme à qui tout Naples est connu, et qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez.

VALÈRE, *en mettant fièrement son chapeau.*

Je ne suis point homme à rien craindre, et si Naples vous est connu, vous savez qui était Don Thomas d'Alburcy.

ANSELME

Sans doute, je le sais; et peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON

Je ne me soucie ni de Don Thomas ni de Don Martin[2].

ANSELME

De grâce, laissez-le parler, nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALÈRE

Je veux dire que c'est lui qui m'a donné le jour.

ANSELME

Lui?

VALÈRE

Oui.

ANSELME

Allez; vous vous moquez. Cherchez quelque autre histoire, qui vous puisse mieux réussir, et ne prétendez pas vous sauver sous cette imposture.

VALÈRE

Songez à mieux parler. Ce n'est point une imposture; et je n'avance rien qu'il ne me soit aisé de justifier.

ANSELME

Quoi ? vous osez vous dire fils de Don Thomas d'Alburcy ?

VALÈRE

Oui, je l'ose ; et je suis prêt de soutenir cette vérité contre qui que ce soit.

ANSELME

L'audace est merveilleuse. Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans pour le moins que l'homme dont vous nous parlez périt sur mer avec ses enfants et sa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles persécutions qui ont accompagné les désordres de Naples, et qui en firent exiler plusieurs nobles familles.

VALÈRE

Oui ; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que son fils, âgé de sept ans, avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau espagnol, et que ce fils sauvé est celui qui vous parle. Apprenez que le capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi ; qu'il me fit élever comme son propre fils, et que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable. Que j'ai su depuis peu que mon père n'était point mort, comme je l'avais toujours cru. Que passant ici pour l'aller chercher, une aventure, par le Ciel concertée, me fit voir la charmante Elise. Que cette vue me rendit esclave de ses beautés et que la violence de mon amour, et les sévérités de son père, me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis, et d'envoyer un autre à la quête de mes parents.

ANSELME

Mais quels témoignages encore, autres que vos paroles, nous peuvent assurer que ce ne soit point une fable que vous ayez bâtie sur une vérité ?

VALÈRE

Le capitaine espagnol, un cachet de rubis qui était à mon père, un bracelet d'agate que ma mère m'avait mis

au bras, le vieux Pedro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

MARIANE

Hélas ! à vos paroles je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point ; et tout ce que vous dites me fait connaître clairement que vous êtes mon frère.

VALÈRE

Vous ma sœur ?

MARIANE

Oui. Mon cœur s'est ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche ; et notre mère, que vous allez ravir, m'a mille fois entretenue des disgrâces de notre famille. Le Ciel ne nous fit point aussi périr dans ce triste naufrage ; mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté ; et ce furent des corsaires qui nous recueillirent, ma mère et moi, sur un débris de notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, et nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, sans y pouvoir trouver des nouvelles de notre père. Nous passâmes à Gênes, où ma mère alla ramasser quelques malheureux restes d'une succession qu'on avait déchirée ; et de là, fuyant la barbare injustice de ses parents, elle vint en ces lieux, où elle n'a presque vécu que d'une vie languissante,

ANSELME

O Ciel ! quels sont les traits de ta puissance ! et que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles ! Embrassez-moi, mes enfants, et mêlez tous deux vos transports à ceux de votre père.

VALÈRE

Vous êtes notre père ?

MARIANE

C'est vous que ma mère a tant pleuré ?

ANSELME

Oui, ma fille, oui, mon fils, je suis Don Thomas d'Alburcy, que le Ciel garantit des ondes avec tout l'argent

qu'il portait, et qui vous ayant tous crus morts durant plus de seize ans, se préparait, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce et sage personne la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai vu pour ma vie à retourner à Naples m'a fait y renoncer pour toujours; et ayant su trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avais, je me suis habitué ici, où, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom qui m'a causé tant de traverses.

HARPAGON

C'est là votre fils?

ANSELME

Oui.

HARPAGON

Je vous prends à partie, pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME

Lui, vous avoir volé?

HARPAGON

Lui-même.

VALÈRE

Qui vous dit cela?

HARPAGON

Maître Jacques.

VALÈRE

C'est toi qui le dis?

MAITRE JACQUES

Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON

Oui : voilà Monsieur le Commissaire qui a reçu sa déposition.

VALÈRE

Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche?

HARPAGON

Capable ou non capable, je veux ravoir mon argent.

SCÈNE VI

CLÉANTE • VALÈRE • MARIANE • ÉLISE
FROSINE • HARPAGON • ANSELME
MAITRE JACQUES • LA FLÈCHE
LE COMMISSAIRE • SON CLERC

CLÉANTE

Ne vous tourmentez point, mon père, et n'accusez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire, et je viens ici pour vous dire que, si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

HARPAGON

Où est-il?

CLÉANTE

Ne vous en mettez point en peine. Il est en lieu dont je réponds, et tout ne dépend que de moi. C'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez; et vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

HARPAGON

N'en a-t-on rien ôté?

CLÉANTE

Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, et de joindre votre consentement à celui de sa mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

MARIANE

Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que ce consentement, et que le Ciel, avec un frère que vous voyez, vient de me rendre un père dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME

Le Ciel, mes enfants, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le père. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est pas nécessaire d'entendre, et consentez ainsi que moi à ce double hyménée.

HARPAGON

Il faut, pour me donner conseil, que je voie ma cassette.

CLÉANTE

Vous la verrez saine et entière.

HARPAGON

Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfants.

ANSELME

Hé bien ! j'en ai pour eux ; que cela ne vous inquiète point.

HARPAGON

Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages ?

ANSELME

Oui, je m'y oblige. Etes-vous satisfait ?

HARPAGON

Oui, pourvu que pour les noces vous me fassiez faire un habit.

ANSELME

D'accord. Allons jouir de l'allégresse que cet heureux jour nous présente.

LE COMMISSAIRE

Holà ! Messieurs, holà ! tout doucement, s'il vous plaît : qui me payera mes écritures ?

HARPAGON

Nous n'avons que faire de vos écritures.

LE COMMISSAIRE

Oui ! mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

HARPAGON

Pour votre payement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

MAITRE JACQUES

Hélas ! comment faut-il donc faire ? On me donne des coups de bâton pour dire vrai, et on me veut pendre pour mentir.

ANSELME

Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

HARPAGON

Vous payerez donc le Commissaire ?

ANSELME

Soit. Allons vite faire part de notre joie à votre mère.

HARPAGON

Et moi, voir ma chère cassette.

FIN DE L'AVARE

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Comédie-ballet

LA TRIVIALITÉ TRIOMPHALE

"Messieurs, il y a une heure que je vous écoute. Est-ce que nous jouons ici une comédie"? Monsieur de Pourceaugnac n'est pas tenu au courant comme le spectateur sinon, sans poser de question, il sauterait hors de cette comédie pour récupérer son humanité. Molière n'a mis aucune autre pièce aussi franchement sous le signe du théâtre. Il n'y est question que de comédie, d'acteurs, de rôles, de machines qui évoquent la ruse et la fourberie théâtrale avec le couple complémentaire du trompeur et du trompé. C'est un jeu en cascade inventé pour empêcher un mariage détesté en bernant le prétendant malencontreux.

Monsieur de Pourceaugnac a le malheur de porter un nom ridicule et le tort de légitimer d'avance tous les tours qu'on pourra lui jouer par ses prétentions de gentilhomme provincial : « *Pourceaugnac! cela se peut-il souffrir? Non, Pourceaugnac est une chose que je ne saurais supporter, et nous lui jouerons tant de pièces, nous lui ferons tant de niches sur niches, que nous renvoyerons à Limoges Monsieur de Pourceaugnac.* »

Il faut un maître fourbe pour mener ce jeu. C'est Sbrigani. Molière a préféré jouer l'hurluberlu jobard; pourtant Sbrigani est mieux que l'ébauche de Scapin dont il a le costume, la gouaille impitoyable et le passé lourd. Il fait le pont entre Mascarille et le valet napolitain et il est de la même race : *"Nous autres fourbes de première classe..."* Mais lui ne joue pas seul. Ses partenaires ont plus d'adresse que Lélie, Octave, Léandre. Sbrigani leur communique sa canaillerie. Dressés par lui, l'amoureux transi ment, la jouvencelle joue l'allumeuse avec un aplomb presque excessif. Ils rendent inutile le *deus ex machina* au dénouement, un de ceux que Molière a le plus brillamment enlevés.

La gaieté de cette farce-ballet est avant tout *triviale*. Molière l'a voulue ainsi, mais les seringues pointées sur l'arrière-train de Pourceaugnac, les volées de mioches accrochés à ses trousses ne sont pas faits pour gagner ceux que choque déjà le sac de Scapin. Tel jeu de Pourceaugnac en cotillons de duchesse, roulant les hanches et prenant voix de fausset pour se faire lutiner par deux suisses est tout proche du style d'un autre Palais-Royal. Et l'on comprend qu'Audiberti ait fait à Jean de Létraz l'honneur de le rattacher à la tradition moliéresque.

Le plus drôle est que cette trivialité n'est pas une concession au parterre, mais qu'elle est née d'un esprit aristocratique : *Pourceaugnac* est un divertissement de chasse royale. Il est vrai que Saint-Simon a fait quelques confidences sur des plaisanteries de salon, avec clystères et purgatifs, qui donnent à penser que les dames ne faisaient pas la fine bouche devant ces grosses joyeusetés.

On conçoit le plaisir que Molière, comédien-protée, trouvait à passer des raffinements d'*Amphitryon* à la scatologie ubuesque de *Pourceaugnac*. Car il y a beaucoup de lyrisme dans tout cela, et, plutôt qu'une véritable satire, une mise en boîte enjouée des gentilshommes provinciaux, la noblesse de robe de Pourceaugnac se situant à un degré au-dessous des Sotenville. La gouaille napolitaine (et parisienne) s'exerce d'autre part aux dépens des Limousins : " *Qu'est-ce que les Limousins leur ont fait?* ".

Au centre, la prise en charge du benêt par les médecins aliénistes. La harangue du premier médecin est un morceau de bravoure qui déconsidère à jamais le verbiage prétentieux d'une certaine science tyrannique et inhumaine. Tout lui devient symptôme de cette hypocondrie que ses ennemis reprochaient à Molière : la barbe qui est celle de Sganarelle, et " *cette physionomie, ces yeux rouges et hagards,... cette habitude du corps, menue, grêle, noire et velue* " où l'on devine le portrait saisissant d'un Molière miné par la maladie. La médecine n'est plus une plaisanterie, ni même une escroquerie, mais une folie dangereuse. " *Il faut qu'il crève,*

ou que je le guérisse... Il me faut un malade, et je prendrai qui je pourrai..."

Ne nous hâtons pas de décréter que *Pourceaugnac* est une farce "horrible" (Michelet), "sinistre" (Pierre Brisson). Sa férocité reflète cet immoralisme amer que nous croyons déceler dans les œuvres de cette époque, sans empêcher le comique noir de déboucher sur un rire libérateur. Toute cette outrance dans la moquerie, dans la grossièreté, y concourt. Le langage, plus encore que le jeu corporel, devient un instrument de libération et Molière s'en sert en virtuose. Après le langage trop lourd de l'hypocrite, du provocateur ou du misanthrope, il en trouve un qu'il soulage de toute signification humaine. Parole gratuite, absurde, jeu de sonorités folles. Après le jargon médical, voici le gascon, le picard, le flamand, le suisse, l'italien, tous approximatifs. On dirait que Molière cède à une ivresse verbale qui culmine dans le délire de Pourceaugnac : "*Des médecins habillés de noir. Dans une chaise. Tâter le pouls. Comme ainsi soit. Il est fou. Deux gros joufflus. Grands chapeaux.* Bon di. Bon di. *Six pantalons. Ta, ra, ta, ta, Ta, ra, ta, ta.* Alagramente Monsu Pourceaugnac. *Apothicaire. Lavement. Prenez, Monsieur, prenez, prenez. Il est benin, benin, benin. C'est pour déterger, déterger, déterger.* Piglia-lo sù, Signor Monsu, Piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo sù".

Circonstances

Monsieur de Pourceaugnac fut créé le 6 octobre 1669 à Chambord pour les chasses du Roi. Il semble que Molière ait hâtivement écrit la pièce à Chambord même où sa troupe séjourna du 20 septembre au 20 octobre. Lulli avait composé la musique et les couplets italiens. Beauchamps régla les ballets.

Reprise à la ville le 15 novembre, la pièce fut jouée quarante-neuf fois jusqu'à la mort de Molière, et depuis s'est maintenue à un rang honorable. Ayant travaillé vite, Molière a utilisé d'innombrables sources, accueillant des lazzi traditionnels, groupant ses observations sur les mœurs provinciales autour du bloc comique traditionnel dont le pivot est le prétendant malencontreux.

On a voulu savoir pourquoi Molière a pris pour ridicule un Limousin en lui forgeant un nom à résonance gasconne. Selon Robinet et Grimarest, Molière se serait vengé d'un provincial qui avait provoqué des troubles en son théâtre. Ou d'un mauvais accueil reçu à Limoges au cours de ses tournées. Et puis, on a songé que peut-être, comme La Fontaine, Molière s'était souvenu de l'*Ecolier limousin* en qui Rabelais incarne la sottise et la prétention provinciales.

Le décor représente la conventionnelle place publique. Mahelot ajoute qu' " il faut deux maisons sur le devant ", celle d'Oronte et celle du médecin. Molière jouait le rôle de Pourceaugnac et portait deux costumes d'homme et de femme, aux couleurs criardes : " Un haut-de-chausses de damas rouge, garni de dentelles, un justaucorps de velours bleu garni d'or faux, un ceinturon à frange, des jarretières vertes, un chapeau gris garni d'une plume verte, l'écharpe de taffetas vert, une paire de gants, une jupe de taffetas vert et un manteau de taffetas noir, une paire de souliers ". Le reste de la distribution est incertain. Le fourbe Sbrigani, à défaut de Molière, échut sans doute à Du Croisy, Louis Béjart fut Oronte, Madeleine Béjart et Catherine de Brie furent Nérine et Julie. Lulli dansait et chantait le rôle d'un des médecins du ballet.

Le livret des intermèdes parut en 1669 à Blois sous le titre de " Divertissement de Chambord, mêlé de comédie, de musique et d'entrées de ballet ". L'édition originale de *Monsieur de Pourceaugnac* parut chez Jean Ribou en mars 1670.

A. S.

ACTEURS

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.
ORONTE.
JULIE, fille d'Oronte.
NÉRINE, femme d'intrigue.
LUCETTE, feinte Gasconne.
ÉRASTE, amant de Julie.
SBRIGANI, Napolitain, homme d'intrigue.
Premier médecin.
Second médecin.
L'apothicaire.
Un paysan.
Une paysanne.
Premier musicien.
Second musicien.
Premier avocat.
Second avocat.
Premier suisse.
Second suisse.
Un exempt.
Deux archers.
Plusieurs musiciens.
Joueurs d'instruments et danseurs.

La scène est à Paris.

PROLOGUE

L'Ouverture se fait par Eraste, qui conduit un grand concert, de voix et d'instruments, pour une sérénade, dont les paroles chantées par trois voix en manière de dialogue, sont faites sur le sujet de la comédie, et expriment les sentiments de deux amants, qui, étant bien ensemble, sont traversés par le caprice des parents[1].

PREMIÈRE VOIX

Répands, charmante nuit, répands sur tous les yeux
De tes pavots la douce violence,
Et ne laisse veiller en ces aimables lieux
Que les cœurs que l'Amour soumet à sa puissance.
Tes ombres et ton silence,
Plus beau que le plus beau jour,
Offrent de doux moments à soupirer d'amour.

DEUXIÈME VOIX

Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose!
A d'aimables penchants notre cœur nous dispose,

Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour.
Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose !

TROISIÈME VOIX

Tout ce qu'à nos vœux on oppose
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien ;
Et pour vaincre toute chose,
Il ne faut que s'aimer bien.

LES TROIS VOIX *ensemble.*

Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle :
Les rigueurs des parents, la contrainte cruelle,
L'absence, les travaux, la fortune rebelle,
Ne font que redoubler une amitié fidèle.
Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle.
Quand deux cœurs s'aiment bien,
Tout le reste n'est rien.

La sérénade est suivie d'une danse de deux pages, pendant laquelle quatre curieux de spectacles, ayant pris querelle ensemble, mettent l'épée à la main. Après un assez agréable combat, ils sont séparés par deux suisses, qui, les ayant mis d'accord, dansent avec eux, au son de tous les instruments.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

ACTE PREMIER

SCÈNE I

JULIE • ÉRASTE • NÉRINE

JULIE

Mon Dieu ! Eraste, gardons d'être surpris ; je tremble qu'on ne nous voie ensemble, et tout serait perdu, après la défense que l'on m'a faite.

ÉRASTE

Je regarde de tous côtés, et je n'aperçois rien.

JULIE

Aie aussi l'œil au guet, Nérine, et prends bien garde qu'il ne vienne personne.

NÉRINE, *se retirant dans le fond du théâtre.*

Reposez-vous sur moi, et dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

JULIE

Avez-vous imaginé pour notre affaire quelque chose de favorable ? et croyez-vous, Eraste, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage que mon père s'est mis en tête ?

ÉRASTE

Au moins y travaillons-nous fortement ; et déjà nous avons préparé un bon nombre de batteries pour renverser ce dessein ridicule.

NÉRINE *accourant, à Julie.*

Par ma foi ! voilà votre père.

JULIE

Ah ! séparons-nous vite.

NÉRINE

Non, non, non, ne bougez : je m'étais trompée.

JULIE

Mon Dieu ! Nérine, que tu es sotte de nous donner de ces frayeurs !

ÉRASTE

Oui, belle Julie, nous avons dressé pour cela quantité de machines, et nous ne feignons point de[2] mettre tout en usage, sur la permission que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les ressorts que nous ferons jouer : vous en aurez le divertissement ; et, comme aux comédies, il est bon de vous laisser le plaisir de la surprise, et de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir. C'est assez de vous dire que nous avons en main divers stratagèmes tous prêts à produire dans l'occasion, et que l'ingénieuse Nérine et l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

NÉRINE

Assurément. Votre père se moque-t-il de vouloir vous anger[3] de son avocat de Limoges, Monsieur de Pourceaugnac[4], qu'il n'a vu de sa vie, et qui vient par le coche vous enlever à notre barbe ? Faut-il que trois ou quatre

mille écus de plus, sur la parole de votre oncle, lui fassent rejeter un amant qui vous agrée ? et une personne comme vous est-elle faite pour un Limosin ? S'il a envie de se marier, que ne prend-il une Limosine et ne laisse-t-il en repos les chrétiens ? Le seul nom de Monsieur de Pourceaugnac m'a mis dans une colère effroyable. J'enrage de Monsieur de Pourceaugnac. Quand il n'y aurait que ce nom-là, Monsieur de Pourceaugnac, j'y brûlerai mes livres[5], ou je romprai ce mariage, et vous ne serez point Madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac ! cela se peut-il souffrir ? Non, Pourceaugnac est une chose que je ne saurais supporter, et nous lui jouerons tant de pièces, nous lui ferons tant de niches sur niches, que nous renvoyerons à Limoges Monsieur de Pourceaugnac.

ÉRASTE

Voici notre subtil Napolitain, qui nous dira des nouvelles.

SCÈNE II

SBRIGANI • JULIE • ÉRASTE • NÉRINE

SBRIGANI

Monsieur, votre homme arrive, je l'ai vu à trois lieues d'ici, où a couché le coche ; et dans la cuisine où il est descendu pour déjeuner, je l'ai étudié une bonne grosse demi-heure, et je le sais déjà par cœur. Pour sa figure, je ne veux point vous en parler : vous verrez de quel air la nature l'a dessinée, et si l'ajustement qui l'accompagne y répond comme il faut. Mais pour son esprit, je vous avertis par avance qu'il est des plus épais qui se fassent ; que nous trouvons en lui une matière tout à fait disposée pour ce que nous voulons, et qu'il est homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on lui présentera.

ÉRASTE

Nous dis-tu vrai ?

SBRIGANI

Oui, si je me connais en gens.

NÉRINE

Madame, voilà un illustre; votre affaire ne pouvait être mise en de meilleures mains, et c'est le héros de notre siècle pour les exploits dont il s'agit : un homme qui, vingt fois en sa vie, pour servir ses amis, a généreusement affronté les galères, qui, au péril de ses bras, et de ses épaules[6], sait mettre noblement à fin les aventures les plus difficiles; et qui, tel que vous le voyez, est exilé de son pays pour je ne sais combien d'actions honorables qu'il a généreusement entreprises.

SBRIGANI

Je suis confus des louanges dont vous m'honorez, et je pourrais vous en donner, avec plus de justice, sur les merveilles de votre vie; et principalement sur la gloire que vous acquîtes, lorsque, avec tant d'honnêteté, vous pipâtes au jeu, pour douze mille écus, ce jeune seigneur étranger que l'on mena chez vous; lorsque vous fîtes galamment ce faux contrat qui ruina toute une famille; lorsque, avec tant de grandeur d'âme, vous sûtes nier le dépôt qu'on vous avait confié; et que si généreusement on vous vit prêter votre témoignage à faire pendre ces deux personnages qui ne l'avaient pas mérité.

NÉRINE

Ce sont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle, et vos éloges me font rougir.

SBRIGANI

Je veux bien épargner votre modestie : laissons cela; et pour commencer notre affaire, allons vite joindre notre provincial, tandis que, de votre côté, vous nous tiendrez prêts au besoin les autres acteurs de la comédie.

ÉRASTE

Au moins, Madame, souvenez-vous de votre rôle; et pour mieux couvrir notre jeu, feignez, comme on vous a dit, d'être la plus contente du monde des résolutions de votre père.

JULIE

S'il ne tient qu'à cela, les choses iront à merveille.

ÉRASTE

Mais, belle Julie, si toutes nos machines venaient à ne pas réussir ?

JULIE

Je déclarerai à mon père mes véritables sentiments.

ÉRASTE

Et si, contre vos sentiments, il s'obstinait à son dessein ?

JULIE

Je le menacerais de me jeter dans un couvent.

ÉRASTE

Mais si, malgré tout cela, il voulait vous forcer à ce mariage ?

JULIE

Que voulez-vous que je vous dise ?

ÉRASTE

Ce que je veux que vous me disiez ?

JULIE

Oui.

ÉRASTE

Ce qu'on dit quand on aime bien.

JULIE

Mais quoi ?

ÉRASTE

Que rien ne pourra vous contraindre, et que, malgré tous les efforts d'un père, vous me promettez d'être à moi.

JULIE

Mon Dieu ! Eraste, contentez-vous de ce que je fais maintenant, et n'allez point tenter sur l'avenir les résolutions de mon cœur ; ne fatiguez point mon devoir

par les propositions d'une fâcheuse extrémité, dont peut-être n'aurons-nous pas besoin; et s'il y faut venir, souffrez au moins que j'y sois entraînée par la suite des choses.

ÉRASTE

Eh bien...

SBRIGANI

Ma foi, voici notre homme, songeons à nous.

NÉRINE

Ah! comme il est bâti!

SCÈNE III

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

se tourne du côté d'où il vient, comme parlant à des gens qui le suivent,

SBRIGANI

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Hé bien, quoi? qu'est-ce? qu'y a-t-il? Au diantre soit la sotte ville, et les sottes gens qui y sont! ne pouvoir faire un pas sans trouver des nigauds qui vous regardent et se mettent à rire. Eh! Messieurs les badauds, faites vos affaires, et laissez passer les personnes sans leur rire au nez. Je me donne au diable, si je ne baille un coup de poing au premier que je verrai rire.

SBRIGANI

Qu'est-ce que c'est, Messieurs? que veut dire cela? à qui en avez-vous? Faut-il se moquer ainsi des honnêtes étrangers qui arrivent ici?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Voilà un homme raisonnable, celui-là.

SBRIGANI

Quel procédé est le vôtre? et qu'avez-vous à rire?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Fort bien.

SBRIGANI

Monsieur a-t-il quelque chose de ridicule en soi?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Oui.

SBRIGANI

Est-il autrement que les autres?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Suis-je tordu, ou bossu?

SBRIGANI

Apprenez à connaître les gens.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

C'est bien dit.

SBRIGANI

Monsieur est d'une mine à respecter.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Cela est vrai.

SBRIGANI

Personne de condition.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Oui, gentilhomme limosin.

SBRIGANI

Homme d'esprit.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Qui a étudié en droit.

SBRIGANI

Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre ville.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Sans doute.

SBRIGANI

Monsieur n'est point une personne à faire rire.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Assurément.

SBRIGANI

Et quiconque rira de lui aura affaire à moi.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Monsieur, je vous suis infiniment obligé.

SBRIGANI

Je suis fâché, Monsieur, de voir recevoir de la sorte une personne comme vous, et je vous demande pardon pour la ville.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je suis votre serviteur.

SBRIGANI

Je vous ai vu ce matin, Monsieur, avec le coche, lorsque vous avez déjeuné ; et la grâce avec laquelle vous mangiez votre pain[7] m'a fait naître d'abord de l'amitié pour vous ; et comme je sais que vous n'êtes jamais venu en ce pays, et que vous y êtes tout neuf, je suis bien aise de vous avoir trouvé, pour vous offrir mon service à cette arrivée, et vous aider à vous conduire parmi ce peuple, qui n'a pas parfois pour les honnêtes gens toute la considération qu'il faudrait.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

C'est trop de grâce que vous me faites.

SBRIGANI

Je vous l'ai déjà dit : du moment que je vous ai vu, je me suis senti pour vous de l'inclination.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je vous suis obligé.

SBRIGANI

Votre physionomie m'a plu.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ce m'est beaucoup d'honneur.

SBRIGANI

J'y ai vu quelque chose d'honnête.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je suis votre serviteur.

SBRIGANI

Quelque chose d'aimable.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ah! ah!

SBRIGANI

De gracieux.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ah! ah!

SBRIGANI

De doux.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ah! ah!

SBRIGANI

De majestueux.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ah! ah!

SBRIGANI

De franc.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ah! ah!

SBRIGANI

Et de cordial.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ah! ah!

SBRIGANI

Je vous assure que je suis tout à vous.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je vous ai beaucoup d'obligation.

SBRIGANI

C'est du fond du cœur que je parle.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je le crois.

SBRIGANI

Si j'avais l'honneur d'être connu de vous, vous sauriez que je suis un homme tout à fait sincère.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je n'en doute point.

SBRIGANI

Ennemi de la fourberie.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

J'en suis persuadé.

SBRIGANI

Et qui n'est pas capable de déguiser ses sentiments.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

C'est ma pensée.

SBRIGANI

Vous regardez mon habit qui n'est pas fait comme les autres ; mais je suis originaire de Naples, à votre service, et j'ai voulu conserver un peu et la manière de s'habiller, et la sincérité de mon pays.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

C'est fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la cour pour la campagne.

SBRIGANI

Ma foi ! cela vous va mieux qu'à tous nos courtisans.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

C'est ce que m'a dit mon tailleur ; l'habit est propre[8] et riche, et il fera du bruit ici.

SBRIGANI

Sans doute. N'irez-vous pas au Louvre?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Il faudra bien aller faire ma cour.

SBRIGANI

Le Roi sera ravi de vous voir.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je le crois.

SBRIGANI

Avez-vous arrêté un logis ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Non ; j'allais en chercher un.

SBRIGANI

Je serai bien aise d'être avec vous pour cela, et je connais tout ce pays-ci.

SCÈNE IV

ÉRASTE • SBRIGANI
MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

ÉRASTE

Ah ! qu'est-ce ci ? que vois-je ? Quelle heureuse rencontre ! Monsieur de Pourceaugnac ! Que je suis ravi de vous voir ! Comment ? il semble que vous ayez peine à me reconnaître !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Monsieur, je suis votre serviteur.

ÉRASTE

Est-il possible que cinq ou six années m'aient ôté de votre mémoire ? et que vous ne reconnaissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnac ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Pardonnez-moi. *(A Sbrigani.)* Ma foi ! je ne sais qui il est.

ÉRASTE

Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connaisse depuis le plus grand jusques au plus petit; je ne fréquentais qu'eux dans le temps que j'y étais, et j'avais l'honneur de vous voir presque tous les jours.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

C'est moi qui l'ai reçu, Monsieur.

ÉRASTE

Vous ne vous remettez point mon visage?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Si fait. *(A Sbrigani.)* Je ne le connais point.

ÉRASTE

Vous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire avec vous je ne sais combien de fois.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Excusez-moi. *(A Sbrigani.)* Je ne sais ce que c'est.

ÉRASTE

Comment appelez-vous ce traiteur de Limoges qui fait si bonne chère?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Petit-Jean?

ÉRASTE

Le voilà. Nous allions le plus souvent ensemble chez lui nous réjouir. Comment est-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on se promène?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Le cimetière des Arènes?

ÉRASTE

Justement : c'est où je passais de si douces heures à jouir de votre agréable conversation. Vous ne vous remettez pas tout cela?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Excusez-moi, je me le remets. *(A Sbrigani.)* Diable emporte si je m'en souviens !

SBRIGANI

Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

ÉRASTE

Embrassez-moi donc, je vous prie, et resserrons les nœuds de notre ancienne amitié.

SBRIGANI

Voilà un homme qui vous aime fort.

ÉRASTE

Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté : comment se porte Monsieur votre... là... qui est si honnête homme ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Mon frère le consul[9] ?

ÉRASTE

Oui.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Il se porte le mieux du monde.

ÉRASTE

Certes j'en suis ravi. Et celui qui est de si bonne humeur ? là... Monsieur votre...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Mon cousin l'assesseur[10].

ÉRASTE

Justement.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Toujours gai et gaillard.

ÉRASTE

Ma foi ! j'en ai beaucoup de joie. Et Monsieur votre oncle ? le... ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je n'ai point d'oncle.

ÉRASTE

Vous aviez pourtant en ce temps-là...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Non, rien qu'une tante.

ÉRASTE

C'est ce que je voulais dire, Madame votre tante; comment se porte-t-elle?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Elle est morte depuis six mois.

ÉRASTE

Hélas! la pauvre femme! elle était si bonne personne.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Nous avons aussi mon neveu le chanoine qui a pensé mourir de la petite vérole.

ÉRASTE

Quel dommage ç'aurait été!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Le connaissez-vous aussi?

ÉRASTE

Vraiment si je le connais! Un grand garçon bien fait.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Pas des plus grands.

ÉRASTE

Non, mais de taille bien prise.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Eh! oui.

ÉRASTE

Qui est votre neveu...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Oui.

ÉRASTE

Fils de votre frère et de votre sœur[11]...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Justement.

ÉRASTE

Chanoine de l'église de... Comment l'appelez-vous ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

De Saint-Etienne.

ÉRASTE

Le voilà, je ne connais autre.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Il dit toute la parenté.

SBRIGANI

Il vous connaît plus que vous ne croyez.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

A ce que je vois, vous avez demeuré longtemps dans notre ville ?

ÉRASTE

Deux ans entiers.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Vous étiez donc là quand mon cousin l'élu fit tenir son enfant à Monsieur notre gouverneur ?

ÉRASTE

Vraiment oui, j'y fus convié des premiers.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Cela fut galant.

ÉRASTE

Très galant.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

C'était un repas bien troussé.

ÉRASTE

Sans doute.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Vous vîtes donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme périgordin ?

ÉRASTE

Oui.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Parbleu ! il trouva à qui parler.

ÉRASTE

Ah ! ah !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Il me donna un soufflet, mais je lui dis bien son fait[13].

ÉRASTE

Assurément. Au reste, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je n'ai garde de...

ÉRASTE

Vous moquez-vous? Je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part que dans ma maison.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ce serait vous...

ÉRASTE

Non : le diable m'emporte ! vous logerez chez moi.

SBRIGANI

Puisqu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

ÉRASTE

Où sont vos hardes ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je les ai laissées, avec mon valet, où je suis descendu.

ÉRASTE

Envoyons-les quérir par quelqu'un.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Non : je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fusse moi-même, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI

C'est prudemment avisé.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ce pays-ci est un peu sujet à caution.

ÉRASTE

On voit les gens d'esprit en tout.

SBRIGANI

Je vais accompagner Monsieur, et le ramènerai où vous voudrez.

ÉRASTE

Oui, je serai bien aise de donner quelques ordres, et vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.

SBRIGANI

Nous sommes à vous tout à l'heure.

ÉRASTE

Je vous attends avec impatience.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Voilà une connaissance où je ne m'attendais point.

SBRIGANI

Il a la mine d'être honnête homme.

ÉRASTE, *seul.*

Ma foi ! Monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons ; les choses sont préparées, et je n'ai qu'à frapper.

SCÈNE V

L'APOTHICAIRE • ÉRASTE

ÉRASTE

Je crois, Monsieur, que vous êtes le médecin à qui l'on est venu parler de ma part.

L'APOTHICAIRE

Non, Monsieur, ce n'est pas moi qui suis le médecin ; à moi n'appartient pas cet honneur, et je ne suis qu'apothicaire, apothicaire indigne, pour vous servir.

ÉRASTE

Et Monsieur le médecin est-il à la maison ?

L'APOTHICAIRE

Oui, il est là embarrassé à expédier quelques malades, et je vais lui dire que vous êtes ici.

ÉRASTE

Non, ne bougez : j'attendrai qu'il ait fait ; c'est pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons, dont on lui a parlé, et qui se trouve attaqué de quelque folie, que nous serions bien aises qu'il pût guérir avant que de le marier.

L'APOTHICAIRE

Je sais ce que c'est, je sais ce que c'est, et j'étais avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi, ma foi ! vous ne pouviez pas vous adresser à un médecin plus habile : c'est un homme qui sait la médecine à fond, comme je sais ma croix-de-par-Dieu[43], et qui, quand on devrait crever, ne démordrait pas d'un *iota* des règles des anciens. Oui, il suit toujours le grand chemin, le grand chemin, et ne va point chercher midi à quatorze heures ; et pour tout l'or du monde, il ne voudrait point avoir guéri une personne avec d'autres remèdes que ceux que la Faculté permet.

ÉRASTE

Il fait fort bien ; un malade ne doit point vouloir guérir que la Faculté n'y consente.

L'APOTHICAIRE

Ce n'est pas parce que nous sommes grands amis, que j'en parle ; mais il y a plaisir, il y a plaisir d'être son malade ; et j'aimerais mieux mourir de ses remèdes que de guérir de ceux d'un autre ; car, quoi qui puisse arriver, on est assuré que les choses sont toujours dans l'ordre ; et quand on meurt sous sa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

ÉRASTE

C'est une grande consolation pour un défunt.

L'APOTHICAIRE

Assurément : on est bien aise au moins d'être mort méthodiquement. Au reste, il n'est pas de ces médecins qui marchandent les maladies : c'est un homme expéditif, qui aime à dépêcher ses malades ; et quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vite du monde.

ÉRASTE

En effet, il n'est rien tel que de sortir promptement d'affaire.

L'APOTHICAIRE

Cela est vrai : à quoi bon tant barguigner et tant tourner autour du pot ? Il faut savoir vitement le court ou le long d'une maladie.

ÉRASTE

Vous avez raison.

L'APOTHICAIRE

Voilà déjà trois de mes enfants dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours et qui, entre les mains d'un autre, auraient langui plus de trois mois.

ÉRASTE

Il est bon d'avoir des amis comme cela.

L'APOTHICAIRE

Sans doute. Il ne me reste plus que deux enfants, dont il prend soin comme des siens ; il les traite et gouverne à sa fantaisie, sans que je me mêle de rien ; et le plus souvent, quand je reviens de la ville, je suis tout étonné que je les trouve saignés ou purgés par son ordre.

ÉRASTE

Voilà des soins fort obligeants.

L'APOTHICAIRE

Le voici, le voici, le voici qui vient.

SCÈNE VI

PREMIER MÉDECIN • UN PAYSAN
UNE PAYSANNE • ÉRASTE • L'APOTHICAIRE

LE PAYSAN

Monsieur, il n'en peut plus, et il dit qu'il sent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

PREMIER MÉDECIN

Le malade est un sot, d'autant plus que, dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas la tête, selon Galien, mais la rate, qui lui doit faire mal.

LE PAYSAN

Quoi que c'en soit, Monsieur, il a toujours avec cela son cours de ventre depuis six mois.

PREMIER MÉDECIN

Bon, c'est signe que le dedans se dégage. Je l'irai visiter dans deux ou trois jours ; mais s'il mourait avant ce temps-là, ne manquez pas de m'en donner avis, car il n'est pas de la civilité qu'un médecin visite un mort.

LA PAYSANNE

Mon père, Monsieur, est toujours malade de plus en plus.

PREMIER MÉDECIN

Ce n'est pas ma faute : je lui donne des remèdes ; que ne guérit-il ? Combien a-t-il été saigné de fois ?

LA PAYSANNE

Quinze, Monsieur, depuis vingt jours.

PREMIER MÉDECIN

Quinze fois saigné ?

LA PAYSANNE

Oui.

PREMIER MÉDECIN

Et il ne guérit point ?

LA PAYSANNE

Non, Monsieur.

PREMIER MÉDECIN

C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir si elle n'est pas dans les humeurs, et si rien ne nous réussit, nous l'envoierons aux bains.

L'APOTHICAIRE

Voilà le fin cela, voilà le fin de la médecine.

ÉRASTE

C'est moi, Monsieur, qui vous ai envoyé parler ces jours passés pour un parent un peu troublé d'esprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, et qu'il soit vu de moins de monde.

PREMIER MÉDECIN

Oui, Monsieur, j'ai déjà disposé tout, et promets d'en avoir tous les soins imaginables.

ÉRASTE

Le voici.

PREMIER MÉDECIN

La conjoncture est tout à fait heureuse, et j'ai ici un ancien de mes amis avec lequel je serai bien aise de consulter sa maladie.

SCÈNE VII

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC • ÉRASTE
PREMIER MÉDECIN • L'APOTHICAIRE

ÉRASTE

Une petite affaire m'est survenue, qui m'oblige à vous quitter ; mais voilà une personne entre les mains de qui je vous laisse, qui aura soin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui sera possible.

PREMIER MÉDECIN

Le devoir de ma profession m'y oblige, et c'est assez que vous me chargiez de ce soin.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

C'est son maître d'hôtel, et il faut que ce soit un homme de qualité.

PREMIER MÉDECIN

Oui, je vous assure que je traiterai Monsieur méthodiquement, et dans toutes les régularités de notre art.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Mon Dieu ! il ne me faut point tant de cérémonies ; et je ne viens pas ici pour incommoder.

PREMIER MÉDECIN

Un tel emploi ne me donne que de la joie.

ÉRASTE

Voilà toujours six pistoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Non, s'il vous plaît, je n'entends pas que vous fassiez de dépense, et que vous envoyiez rien acheter pour moi.

ÉRASTE

Mon Dieu ! laissez faire. Ce n'est pas pour ce que vous pensez.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ÉRASTE

C'est ce que je veux faire. *(Bas au médecin.)* Je vous recommande surtout de ne le point laisser sortir de vos mains ; car parfois il veut s'échapper.

PREMIER MÉDECIN

Ne vous mettez pas en peine.

ÉRASTE, *à Monsieur de Pourceaugnac.*

Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que je commets.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Vous vous moquez, et c'est trop de grâce que vous me faites.

SCÈNE VIII

PREMIER MÉDECIN • SECOND MÉDECIN
MONSIEUR DE POURCEAUGNAC
L'APOTHICAIRE[44]

PREMIER MÉDECIN

Ce m'est beaucoup d'honneur, Monsieur, d'être choisi pour vous rendre service.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je suis votre serviteur.

PREMIER MÉDECIN

Voici un habile homme, mon confrère, avec lequel je vais consulter la manière dont nous vous traiterons.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Il ne faut point tant de façons, vous dis-je, et je suis homme à me contenter de l'ordinaire.

PREMIER MÉDECIN

Allons, des sièges.

Des laquais entrent et donnent des sièges.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Voilà, pour un jeune homme, des domestiques bien lugubres.

PREMIER MÉDECIN

Allons, Monsieur : prenez votre place, Monsieur.

Lorsqu'ils sont assis, les deux Médecins lui prennent chacun une main, pour lui tâter le pouls.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, *présentant ses mains.*

Votre très humble valet. *(Voyant qu'ils lui tâtent le pouls.)* Que veut dire cela ?

PREMIER MÉDECIN

Mangez-vous bien, Monsieur ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Oui, et bois encore mieux.

PREMIER MÉDECIN

Tant pis : cette grande appétition du froid et de l'humide est une indication de la chaleur et sécheresse qui est au dedans. Dormez-vous fort ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Oui, quand j'ai bien soupé.

PREMIER MÉDECIN

Faites-vous des songes ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Quelquefois.

PREMIER MÉDECIN

De quelle nature sont-ils ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

De la nature des songes. Quelle diable de conversation est-ce là ?

PREMIER MÉDECIN

Vos déjections, comment sont-elles ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ma foi ! je ne comprends rien à toutes ces questions, et je veux plutôt boire un coup.

PREMIER MÉDECIN

Un peu de patience, nous allons raisonner sur votre affaire devant vous et nous le ferons en français, pour être plus intelligibles.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau ?

PREMIER MÉDECIN

Comme ainsi soit qu'on ne puisse guérir une maladie qu'on ne la connaisse parfaitement, et qu'on ne la puisse parfaitement connaître sans en bien établir l'idée particulière, et la véritable espèce, par ses signes diagnostiques et prognostiques, vous me permettrez, Monsieur notre ancien, d'entrer en considération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique, et aux remèdes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, Monsieur, avec votre permission, que notre malade ici présent est malheureusement attaqué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de folie que nous nommons fort bien mélancolie hypocondriaque, espèce de folie très fâcheuse, et qui ne demande pas moins qu'un Esculape comme vous, consommé dans notre art, vous, dis-je, qui avez blanchi, comme on dit, sous le harnois, et auquel il en a tant passé par les mains de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque[15], pour la distinguer des deux autres ; car le célèbre Galien établit doctement à son ordinaire trois espèces de cette maladie que nous nommons mélancolie, ainsi appelée non seulement par les Latins, mais encore par les Grecs, ce qui est bien à remarquer pour notre affaire : la première, qui vient du propre vice du cerveau ; la seconde, qui vient de tout le sang, fait et rendu atrabilaire ; la troisième, appelée hypocondriaque, qui est la nôtre, laquelle procède du vice de quelque partie du bas-ventre et de la région inférieure,

mais particulièrement de la rate, dont la chaleur et l'inflammation portent au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines[16] épaisses et crasses, dont la vapeur noire et maligne cause dépravation aux fonctions de la faculté princesse[17], et fait la maladie dont, par notre raisonnement, il est manifestement atteint et convaincu. Qu'ainsi ne soit, pour diagnostique incontestable de ce que je dis, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux que vous voyez ; cette tristesse accompagnée de crainte et de défiance, signes pathognomoniques et individuels de cette maladie, si bien marquée chez le divin vieillard Hippocrate ; cette physionomie, ces yeux rouges et hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps, menue, grêle, noire et velue, lesquels signes le dénotent très affecté de cette maladie, procédante du vice des hypocondres[18] : laquelle maladie, par laps de temps naturalisée, envieillie, habituée, et ayant pris droit de bourgeoisie chez lui, pourrait bien dégénérer ou en manie, ou en phtisie, ou en apoplexie, ou même en fine frénésie et fureur. Tout ceci supposé, puisqu'une maladie bien connue est à demi guérie, car *ignoti nulla est curatio morbi*[19], il ne vous sera pas difficile de convenir des remèdes que nous devons faire à Monsieur. Premièrement, pour remédier à cette pléthore obturante, et à cette cacochymie luxuriante par tout le corps, je suis d'avis qu'il soit phlébotomisé[20] libéralement, c'est-à-dire que les saignées soient fréquentes et plantureuses : en premier lieu de la basilique, puis de la céphalique[21], et même, si le mal est opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, et que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir ; et en même temps, de le purger, désopiler[22], et évacuer par purgatifs propres et convenables, c'est-à-dire par cholagogues, mélanogogues[23], *et cætera ;* et comme la véritable source de tout le mal est ou une humeur crasse et féculente, ou une vapeur noire et grossière qui obscurcit, infecte et salit les esprits animaux, il est à propos ensuite qu'il prenne un bain d'eau pure et nette, avec force petit-lait clair, pour purifier par l'eau la féculence de l'humeur crasse, et éclaircir par le lait clair la noirceur de cette vapeur ;

mais, avant toute chose, je trouve qu'il est bon de le réjouir par agréables conversations, chants et instruments de musique, à quoi il n'y a pas d'inconvénient de joindre des danseurs, afin que leurs mouvements, disposition[24] et agilité puissent exciter et éveiller la paresse de ses esprits engourdis, qui occasionne l'épaisseur de son sang, d'où procède la maladie. Voilà les remèdes que j'imagine, auxquels pourront être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs par Monsieur notre maître et ancien, suivant l'expérience, jugement, lumière et suffisance qu'il s'est acquise dans notre art. *Dixi.*

SECOND MÉDECIN

A Dieu ne plaise, Monsieur, qu'il me tombe en pensée d'ajouter rien à ce que vous venez de dire ! Vous avez si bien discouru sur tous les signes, les symptômes et les causes de la maladie de Monsieur ; le raisonnement que vous en avez fait est si docte et si beau, qu'il est impossible qu'il ne soit pas fou, et mélancolique hypocondriaque ; et quand il ne le serait pas, il faudrait qu'il le devînt, pour la beauté des choses que vous avez dites, et la justesse du raisonnement que vous avez fait. Oui, Monsieur, vous avez dépeint fort graphiquement, *graphice depinxisti,* tout ce qui appartient à cette maladie : il ne se peut rien de plus doctement, sagement, ingénieusement conçu, pensé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au sujet de ce mal, soit pour la diagnose, ou la prognose, ou la thérapie ; et il ne me reste rien ici, que de féliciter Monsieur d'être tombé entre vos mains, et de lui dire qu'il est trop heureux d'être fou, pour éprouver l'efficace et la douceur des remèdes que vous avez si judicieusement proposés. Je les approuve tous, *manibus et pedibus descendo in tuam sententiam*[25]. Tout ce que j'y voudrais, c'est de faire les saignées et les purgations en nombre impair : *numero deus impari gaudet*[26] ; de prendre le lait clair avant le bain ; de lui composer un fronteau où il entre du sel : le sel est symbole de la sagesse : de faire blanchir les murailles de sa chambre, pour dissiper les ténèbres de ses esprits : *album est disgregativum visus*[27] ; et de lui donner tout à l'heure un petit lavement, pour servir de prélude et d'introduction à ces

judicieux remèdes, dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du soulagement. Fasse le Ciel que ces remèdes, Monsieur, qui sont les vôtres, réussissent au malade selon notre intention !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Messieurs, il y a une heure que je vous écoute. Est-ce que nous jouons ici une comédie ?

PREMIER MÉDECIN

Non, Monsieur, nous ne jouons point.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Qu'est-ce que tout ceci ? et que voulez-vous dire avec votre galimatias et vos sottises ?

PREMIER MÉDECIN

Bon, dire des injures. Voilà un diagnostique qui nous manquait pour la confirmation de son mal, et ceci pourrait bien tourner en manie.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Avec qui m'a-t-on mis ici ?

Il crache deux ou trois fois.

PREMIER MÉDECIN

Autre diagnostique : la sputation fréquente.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Laissons cela, et sortons d'ici.

PREMIER MÉDECIN

Autre encore : l'inquiétude de changer de place.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Qu'est-ce donc que toute cette affaire ? et que me voulez-vous ?

PREMIER MÉDECIN

Vous guérir selon l'ordre qui nous a été donné.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Me guérir ?

PREMIER MÉDECIN

Oui.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Parbleu ! je ne suis pas malade.

PREMIER MÉDECIN

Mauvais signe, lorsqu'un malade ne sent pas son mal.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je vous dis que je me porte bien.

PREMIER MÉDECIN

Nous savons mieux que vous comment vous vous portez, et nous sommes médecins, qui voyons clair dans votre constitution.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Si vous êtes médecins, je n'ai que faire de vous ; et je me moque de la médecine.

PREMIER MÉDECIN

Hon, hon : voici un homme plus fou que nous ne pensons.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Mon père et ma mère n'ont jamais voulu de remèdes, et ils sont morts tous deux sans l'assistance des médecins.

PREMIER MÉDECIN

Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils qui est insensé. Allons, procédons à la curation, et par la douceur exhilarante de l'harmonie, adoucissons, lénifions, et accoisons[28] l'aigreur de ses esprits, que je vois prêts à s'enflammer.

SCÈNE IX

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Que diable est-ce là ? Les gens de ce pays-ci sont-ils insensés ? Je n'ai jamais rien vu de tel, et je n'y comprends rien du tout.

SCÈNE X

DEUX MUSICIENS *italiens en médecins grotesques, suivis de* HUIT MATASSINS[29], *chantent ces paroles soutenues de la symphonie d'un mélange d'instruments*[30].

LES DEUX MUSICIENS

Bon di, bon di, bon di :
Non vi lasciate uccidere
Dal dolor malinconico.
Noi vi faremo ridere
Col nostro canto harmonico,
Sol' per guarirvi
Siamo venuti qui.
Bon di, bon di, bon di.

PREMIER MUSICIEN

Altro non è la pazzia
Che malinconia.
Il malato
Non è disperato,
Se vol pigliar un poco d'allegria :
Altro non è la pazzia
Che malinconia.

SECOND MUSICIEN

Sù, cantate, ballate, ridete ;
E se far meglio volete,
Quando sentite il deliro vicino,
Pigliate del vino,
E qualche volta un po' po' di tabac.
Alegramente, Monsu Pourceaugnac[31] *!*

SCÈNE XI

L'APOTHICAIRE
MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

L'APOTHICAIRE

Monsieur, voici un petit remède, un petit remède, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous plaît.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Comment? Je n'ai que faire de cela.

L'APOTHICAIRE

Il a été ordonné, Monsieur, il a été ordonné.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ah! que de bruit!

L'APOTHICAIRE

Prenez-le, Monsieur, prenez-le; il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ah!

L'APOTHICAIRE

C'est un petit clystère, un petit clystère, benin, benin; il est benin, benin, là, prenez, prenez, prenez, Monsieur: c'est pour déterger, pour déterger, déterger...

Les deux musiciens[32] *accompagnés des matassins et des instruments, dansent à l'entour de Monsieur de Pourceaugnac, et, s'arrêtant devant lui, chantent :*

Piglia-lo sù,
Signor Monsu,
Piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo sù,
Che non ti farà male,
Piglia-lo sù questo servitiale;
Piglia-lo sù,
Signor Monsu,
Piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo sù[33].

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Allez-vous-en au diable.

L'apothicaire, les deux musiciens et les matassins le suivent, tous une seringue à la main. Monsieur de Pourceaugnac vient sur le théâtre poursuivi par tous ces gens, qui ont tous la seringue en main. Il y retrouve l'apothicaire qui veut lui donner le lavement, ce qui l'oblige à s'asseoir et les deux musiciens recommencent Piglia-lo sù, *etc... Et les matassins recommencent pareillement leur danse, comme ci-devant.* (1682)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIEME

SCÈNE I

SBRIGANI • PREMIER MÉDECIN

PREMIER MÉDECIN

Il a forcé tous les obstacles que j'avais mis, et s'est dérobé aux remèdes que je commençais de lui faire.

SBRIGANI

C'est être bien ennemi de soi-même, que de fuir des remèdes aussi salutaires que les vôtres.

PREMIER MÉDECIN

Marque d'un cerveau démonté, et d'une raison dépravée, que de ne vouloir pas guérir.

SBRIGANI

Vous l'auriez guéri haut la main.

PREMIER MÉDECIN

Sans doute, quand il y aurait eu complication de douze maladies.

SBRIGANI

Cependant voilà cinquante pistoles bien acquises qu'il vous fait perdre.

PREMIER MÉDECIN

Moi? je n'entends point les perdre, et prétends le guérir en dépit qu'il en ait. Il est lié et engagé à mes remèdes, et je veux le faire saisir où je le trouverai, comme déserteur de la médecine, et infracteur de mes ordonnances.

SBRIGANI

Vous avez raison : vos remèdes étaient un coup sûr, et c'est de l'argent qu'il vous vole.

PREMIER MÉDECIN

Où puis-je en avoir des nouvelles?

SBRIGANI

Chez le bonhomme Oronte assurément, dont il vient épouser la fille, et qui, ne sachant rien de l'infirmité de son gendre futur, voudra peut-être se hâter de conclure le mariage.

PREMIER MÉDECIN

Je vais lui parler tout à l'heure.

SBRIGANI

Vous ne ferez point mal.

PREMIER MÉDECIN

Il est hypothéqué à mes consultations, et un malade ne se moquera pas d'un médecin.

SBRIGANI

C'est fort bien dit à vous ; et, si vous m'en croyez, vous ne souffrirez point qu'il se marie, que vous ne l'ayez pansé tout votre soûl.

PREMIER MÉDECIN

Laissez-moi faire.

SBRIGANI, *en s'en allant.*

Je vais, de mon côté, dresser une autre batterie, et le beau-père est aussi dupe que le gendre.

SCÈNE II

ORONTE • PREMIER MÉDECIN

PREMIER MÉDECIN

Vous avez, Monsieur, un certain Monsieur de Pourceaugnac qui doit épouser votre fille.

ORONTE

Oui, je l'attends de Limoges, et il devrait être arrivé.

PREMIER MÉDECIN

Aussi l'est-il, et il s'en est fui de chez moi, après y avoir été mis ; mais je vous défends de la part de la

médecine, de procéder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aie dûment préparé pour cela, et mis en état de procréer des enfants bien conditionnés et de corps et d'esprit.

ORONTE

Comment donc ?

PREMIER MÉDECIN

Votre prétendu gendre a été constitué mon malade : sa maladie qu'on m'a donné à guérir est un meuble qui m'appartient, et que je compte entre mes effets ; et je vous déclare que je ne prétends point qu'il se marie, qu'au préalable il n'ait satisfait à la médecine, et subi es remèdes que je lui ai ordonnés.

ORONTE

Il a quelque mal ?

PREMIER MÉDECIN

Oui.

ORONTE

Et quel mal, s'il vous plaît ?

PREMIER MÉDECIN

Ne vous en mettez pas en peine.

ORONTE

Est-ce quelque mal... ?

PREMIER MÉDECIN

Les médecins sont obligés au secret : il suffit que je vous ordonne, à vous et à votre fille, de ne point célébrer, sans mon consentement, vos noces avec lui, sur peine d'encourir la disgrâce de la Faculté, et d'être accablés de toutes les maladies qu'il nous plaira.

ORONTE

Je n'ai garde, si cela est, de faire le mariage.

PREMIER MÉDECIN

On me l'a mis entre les mains, et il est obligé d'être mon malade.

ORONTE

A la bonne heure.

PREMIER MÉDECIN

Il a beau fuir, je le ferai condamner par arrêt à se faire guérir par moi.

ORONTE

J'y consens.

PREMIER MÉDECIN

Oui, il faut qu'il crève, ou que je le guérisse.

ORONTE

Je le veux bien.

PREMIER MÉDECIN

Et si je ne le trouve, je m'en prendrai à vous, et je vous guérirai au lieu de lui.

ORONTE

Je me porte bien.

PREMIER MÉDECIN

Il n'importe, il me faut un malade, et je prendrai qui je pourrai.

ORONTE

Prenez qui vous voudrez ; mais ce ne sera pas moi. Voyez un peu la belle raison.

SCÈNE III

SBRIGANI, *en marchand flamand* • ORONTE

SBRIGANI

Montsir, avec le vôtre permissione, je suisse un trancher marchand flamane, qui voudrait bienne vous temantair un petit nouvel.

ORONTE

Quoi, Monsieur ?

SBRIGANI

Mettez le vôtre chapeau sur le tête, Montsir, si ve plaît.

ORONTE

Dites-moi, Monsieur, ce que vous voulez.

SBRIGANI

Moi le dire rien, Montsir, si vous le mettre pas le chapeau sur le tête.

ORONTE

Soit. Qu'y a-t-il, Monsieur?

SBRIGANI

Fous connaître point en sti file un certe Montsir Oronte?

ORONTE

Oui, je le connais.

SBRIGANI

Et quel homme est-ile, Montsir, si ve plaît?

ORONTE

C'est un homme comme les autres.

SBRIGANI

Je vous temande, Montsir, s'il est un homme riche qui a du bienne?

ORONTE

Oui.

SBRIGANI

Mais riche beaucoup grandement, Montsir?

ORONTE

Oui.

SBRIGANI

J'en suis aise beaucoup, Montsir.

ORONTE

Mais pourquoi cela?

SBRIGANI

L'est, Montsir, pour une petite raisonne de conséquence pour nous.

ORONTE

Mais encore, pourquoi ?

SBRIGANI

L'est, Montsir, que sti Montsir Oronte donne son fille en mariage à un certe Montsir de Pourcegnac.

ORONTE

Hé bien ?

SBRIGANI

Et sti Montsir de Pourcegnac, Montsir, l'est un homme que doive beaucoup grandement à dix ou douze marchanne flamane qui être venu ici.

ORONTE

Ce Monsieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze marchands ?

SBRIGANI

Oui, Montsir ; et depuis huite mois, nous avoir obtenir un petit sentence contre lui, et lui à remettre à payer tou ce créanciers de sti mariage[1] que sti Montsir Oronte donne pour son fille.

ORONTE

Hon, hon, il a remis là à payer ses créanciers ?

SBRIGANI

Oui, Montsir, et avec un grand dévotion nous tous attendre sti mariage.

ORONTE

L'avis n'est pas mauvais. Je vous donne le bonjour.

SBRIGANI

Je remercie, Montsir, de la faveur grande.

ORONTE

Votre très humble valet.

SBRIGANI

Je le suis, Montsir, obligé plus que beaucoup du bon nouvel que Montsir m'avoir donné.

Il ôte sa barbe et dépouille l'habit de Flamand qu'il a par-dessus le sien.

Cela ne va pas mal. Quittons notre ajustement de Flamand, pour songer à d'autres machines; et tâchons de semer tant de soupçons et de division entre le beau-père et le gendre, que cela rompe le mariage prétendu. Tous deux également sont propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre; et, entre nous autres fourbes de la première classe, nous ne faisons que nous jouer, lorsque nous trouvons un gibier aussi facile que celui-là.

SCÈNE IV

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC
SBRIGANI

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Piglia-lo sù, piglia-lo sù, Signor Monsu : que diable est-ce là? Ah!

SBRIGANI

Qu'est-ce, Monsieur, qu'avez-vous?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Tout ce que je vois me semble lavement.

SBRIGANI

Comment?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Vous ne savez pas ce qui m'est arrivé dans ce logis à la porte duquel vous m'avez conduit?

SBRIGANI

Non vraiment : qu'est-ce que c'est?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je pensais y être régalé comme il faut.

SBRIGANI

Hé bien?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je vous laisse entre les mains de Monsieur. Des médecins habillés de noir. Dans une chaise. Tâter le pouls.

Comme ainsi soit. Il est fou. Deux gros joufflus. Grands chapeaux. *Bon ∂i, bon ∂i.* Six pantalons. Ta, ra, ta, ta; Ta, ra, ta, ta. *Alegramente Monsu Pourceaugnac.* Apothicaire. Lavement. Prenez, Monsieur, prenez, prenez. Il est benin, benin, benin. C'est pour déterger, déterger, déterger. *Piglia-lo sù, Signor Monsu, piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo sù.* Jamais je n'ai été si soûl de sottises.

SBRIGANI

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Cela veut dire que cet homme-là, avec ses grandes embrassades, est un fourbe qui m'a mis dans une maison pour se moquer de moi, et me faire une pièce.

SBRIGANI

Cela est-il possible?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Sans doute. Ils étaient une douzaine de possédés après mes chausses; et j'ai eu toutes les peines du monde à m'échapper de leurs pattes.

SBRIGANI

Voyez un peu, les mines sont bien trompeuses! je l'aurais cru le plus affectionné de vos amis. Voilà un de mes étonnements, comme il est possible qu'il y ait des fourbes comme cela dans le monde.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ne sens-je point le lavement? Voyez, je vous prie.

SBRIGANI

Eh! il y a quelque petite chose qui approche de cela.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

J'ai l'odorat et l'imagination tout remplis de cela, et il me semble toujours que je vois une douzaine de lavements qui me couchent en joue.

SBRIGANI

Voilà une méchanceté bien grande ! et les hommes sont bien traîtres et scélérats !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Enseignez-moi, de grâce, le logis de Monsieur Oronte : je suis bien aise d'y aller tout à l'heure.

SBRIGANI

Ah ! ah ! vous êtes donc de complexion amoureuse, et vous avez ouï parler que ce Monsieur Oronte a une fille... ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Oui, je viens l'épouser.

SBRIGANI

L'é... l'épouser ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Oui.

SBRIGANI

En mariage ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

De quelle façon donc ?

SBRIGANI

Ah ! c'est une autre chose, et je vous demande pardon.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Qu'est-ce que cela veut dire ?

SBRIGANI

Rien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Mais encore ?

SBRIGANI

Rien, vous dis-je : j'ai un peu parlé trop vite.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-dessous.

SBRIGANI

Non, cela n'est pas nécessaire.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

De grâce.

SBRIGANI

Point, je vous prie de m'en dispenser.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Est-ce que vous n'êtes pas de mes amis ?

SBRIGANI

Si fait ; on ne peut pas l'être davantage.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Vous devez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI

C'est une chose où il y va de l'intérêt du prochain.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Afin de vous obliger à m'ouvrir votre cœur, voilà une petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moi.

SBRIGANI

Laissez-moi consulter un peu si je le puis faire en conscience. *(Après s'être un peu éloigné de M. de Pourceaugnac.)* C'est un homme qui cherche son bien, qui tâche de pourvoir sa fille le plus avantageusement qu'il est possible, et il ne faut nuire à personne. Ce sont des choses qui sont connues à la vérité, mais j'irai les découvrir à un homme qui les ignore, et il est défendu de scandaliser[2] son prochain. Cela est vrai. Mais, d'autre part, voilà un étranger qu'on veut surprendre, et qui, de bonne foi, vient se marier avec une fille qu'il ne connaît pas et qu'il n'a jamais vue ; un gentilhomme plein de franchise, pour qui je me sens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour son ami, prend confiance en moi, et me donne une bague à garder pour l'amour de lui. Oui, je trouve que je puis vous dire les choses sans blesser ma

conscience ; mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous sera possible, et d'épargner les gens le plus que nous pourrons. De vous dire que cette fille-là mène une vie déshonnête, cela serait un peu trop fort ; cherchons, pour nous expliquer, quelques termes plus doux. Le mot de galante aussi n'est pas assez ; celui de coquette achevée me semble propre à ce que nous voulons, et je m'en puis servir pour vous dire honnêtement ce qu'elle est.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

L'on me veut donc prendre pour dupe?

SBRIGANI

Peut-être dans le fond n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit. Et puis il y a des gens, après tout, qui se mettent au-dessus de ces sortes de choses, et qui ne croient pas que leur honneur dépende...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je suis votre serviteur, je ne me veux point mettre sur la tête un chapeau comme celui-là, et l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnac.

SBRIGANI

Voilà le père.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ce vieillard-là ?

SBRIGANI

Oui : je me retire.

SCÈNE V

ORONTE • MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Bonjour, Monsieur, bonjour.

ORONTE

Serviteur, Monsieur, serviteur.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Vous êtes Monsieur Oronte, n'est-ce pas ?

ORONTE

Oui.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Et moi, Monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE

A la bonne heure.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Croyez-vous, Monsieur Oronte, que les Limosins soient des sots ?

ORONTE

Croyez-vous, Monsieur de Pourceaugnac, que les Parisiens soient des bêtes ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Vous imaginez-vous, Monsieur Oronte, qu'un homme comme moi soit si affamé de femme ?

ORONTE

Vous imaginez-vous, Monsieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne soit si affamée de mari ?

SCÈNE VI

JULIE • ORONTE
MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

JULIE

On vient de me dire, mon père, que Monsieur de Pourceaugnac est arrivé. Ah ! le voilà sans doute, et mon cœur me le dit. Qu'il est bien fait ! qu'il a bon air ! et que je suis contente d'avoir un tel époux ! Souffrez que je l'embrasse, et que je lui témoigne...

ORONTE

Doucement, ma fille, doucement.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Tudieu, quelle galante ! Comme elle prend feu d'abord !

ORONTE

Je voudrais bien savoir, Monsieur de Pourceaugnac, par quelle raison vous venez...

JULIE

Que je suis aise de vous voir ! et que je brûle d'impatience...

ORONTE

Ah ! ma fille ! Otez-vous de là, vous dis-je.

Julie s'approche de Monsieur de Pourceaugnac, le regarde d'un air languissant, et lui veut prendre la main.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ho, ho, quelle égrillarde !

ORONTE

Je voudrais bien, dis-je, savoir par quelle raison, s'il vous plaît, vous avez la hardiesse de...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Vertu de ma vie !

ORONTE

Encore ? Qu'est-ce à dire cela ?

JULIE

Ne voulez-vous pas que je caresse l'époux que vous m'avez choisi ?

ORONTE

Non : rentrez là-dedans.

JULIE

Laissez-moi le regarder.

ORONTE

Rentrez, vous dis-je.

JULIE

Je veux demeurer là, s'il vous plaît.

ORONTE

Je ne veux pas, moi ; et si tu ne rentres tout à l'heure, je...

JULIE

Hé bien ! je rentre.

ORONTE

Ma fille est une sotte qui ne sait pas les choses.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Comme nous lui plaisons !

ORONTE

Tu ne veux pas te retirer ?

JULIE

Quand est-ce donc que vous me marierez avec Monsieur ?

ORONTE

Jamais ; et tu n'es pas pour lui.

JULIE

Je le veux avoir, moi, puisque vous me l'avez promis.

ORONTE

Si je te l'ai promis, je te le dépromets.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Elle voudrait bien me tenir.

JULIE

Vous avez beau faire, nous serons mariés ensemble en dépit de tout le monde.

ORONTE

Je vous en empêcherai bien tous deux, je vous assure. Voyez un peu quel *vertigo* lui prend.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Mon Dieu, notre beau-père prétendu, ne vous fatiguez point tant : on n'a pas envie de vous enlever votre fille, et vos grimaces n'attraperont rien.

ORONTE

Toutes les vôtres n'auront pas grand effet.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Vous êtes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche ? et qu'il n'ait pas là-dedans quelque morceau de judiciaire pour se conduire, pour se faire informer de l'histoire du monde, et voir, en se mariant, si son honneur a bien toutes ses sûretés ?

ORONTE

Je ne sais pas ce que cela veut dire ; mais vous êtes-vous mis dans la tête qu'un homme de soixante et trois ans ait si peu de cervelle, et considère si peu sa fille, que de la marier avec un homme qui a ce que vous savez, et qui a été mis chez un médecin pour être pansé ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

C'est une pièce que l'on m'a faite, et je n'ai aucun mal.

ORONTE

Le médecin me l'a dit lui-même.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Le médecin en a menti : je suis gentilhomme, et je le veux voir l'épée à la main.

ORONTE

Je sais ce que j'en dois croire, et vous ne m'abuserez pas là-dessus, non plus que sur les dettes que vous avez assignées sur le mariage de ma fille.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Quelles dettes ?

ORONTE

La feinte ici est inutile, et j'ai vu le marchand flamand qui, avec les autres créanciers, a obtenu, depuis huit mois, sentence contre vous.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Quel marchand flamand ? quels créanciers ? quelle sentence obtenue contre moi ?

ORONTE

Vous savez bien ce que je veux dire.

SCÈNE VII

LUCETTE • ORONTE
MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

LUCETTE[3]

Ah! tu es assy, et à la fy yeu te trobi aprés abé fait tant de passés. Podes-tu, scélérat, podes-tu sousteni ma bisto?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Qu'est-ce que veut cette femme-là?

LUCETTE

Que te boli, infâme! Tu fas semblan de nou me pas counouysse, et nou rougisses pas, impudent que tu sios, tu ne rougisses pas de me beyre? Nou sabi pas, Moussur, saquos bous dont m'an dit que bouillo espousa la fillo; may yeu bous declari que yeu soun sa fenno, et que y a set ans, Moussur, qu'en passan à Pezenas el auguet l'adresse dambé sas mignardisos, commo sap tapla fayre, de me gaigna lou cor, et m'oubligel pra quel mouyen à ly douna la ma per l'espousa.

ORONTE

Oh! oh!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Que diable est-ce ci?

LUCETTE

Lou trayté me quitel trés ans aprés, sul preteste de qualques affayrés que l'apelabon dins soun païs, et despey noun ly resçauput quaso de noubelo; may dins lou tens qui soungeabi lou mens, m'an dounat abist, que begnio dins aquesto bilo, per se remarida danbé un autro jouena fillo, que sous parens ly an proucurado, sensse saupré res de sou prumié mariatge. Yeu ay tout quitat en diligensso, et me souy rendudo dins aqueste loc lou pu leu qu'ay pouscut, per m'oupousa en aquel criminel mariatge, et confondre as ely de tout le mounde lou plus méchant des hommes.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Voilà une étrange effrontée !

LUCETTE

Impudent, n'a pas honte de m'injuria, alloc d'estre confus day reproches secrets que ta conssiensso te deu fayre ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Moi, je suis votre mari ?

LUCETTE

Infâme, gausos-tu dire lou contrari ? He tu sabes be, per ma penno, que n'es que trop bertat ; et plaguesso al Cel qu'aco nou fougesso pas, et que m'auquessos layssado dins l'estat d'innoussenço et dins la tranquillitat oun moun amo bibio daban que tous charmes et tas trounpariés nou s'en benguesson malhurousomen fayre sourty ! yeu nou ferio pas reduito à fayré lou tristé perssounatgé qu'yeu l'ave presentomen, à beyre un marit cruel mespresa touto pardou que yeu ay per el, et me laissa sensse cap de mietat abandounado à las mourtéles doulous que yeu ressenty de sas perfidos acciûs.

ORONTE

Je ne saurais m'empêcher de pleurer. Allez, vous êtes un méchant homme.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je ne connais rien à tout ceci.

SCÈNE VIII

NÉRINE, *en Picarde* • LUCETTE • ORONTE
MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

NÉRINE

Ah ! je n'en pis plus, je sis toute essoflée ! Ah ! finfaron, tu m'as bien fait courir, tu ne m'écaperas mie. Justice, justice ! je boute empêchement au mariage. Chés mon mery, Monsieur, et je veux faire pindre che bon pindar-là.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Encore !

ORONTE

Quel diable d'homme est-ce ci ?

LUCETTE

Et que boulés-bous dire, ambe bostre empachomen, et bostro pendarié ? Quaquel homo es bostre marit ?

NÉRINE

Oui, Medeme, et je sis sa femme.

LUCETTE

Aquo es faus, aquos yeu que soun sa fenno ; et se deû estre pendut, aquo sera yeu que lou faray penda.

NÉRINE

Je n'entains mie che baragoin-là.

LUCETTE

Yeu bous disy que yeu soun sa fenno.

NÉRINE

Sa femme ?

LUCETTE

Oy.

NÉRINE

Je vous dis que chest my, encore in coup, qui le sis.

LUCETTE

Et yeu bous sousteni yeu, qu'aquos yeu.

NÉRINE

Il y a quetre ans qu'il m'a éposée.

LUCETTE

Et yeu set ans y a que m'a preso per fenno.

NÉRINE

J'ay des gairents de tout ce que je dy.

LUCETTE

Tout mon païs lo sap.

NÉRINE

No ville en est témoin.

LUCETTE

Tout Pezenas a bist notre mariatge.

NÉRINE

Tout Chin-Quentin a assisté à no noce.

LUCETTE

Nou y a res de tan beritable.

NÉRINE

Il gn'y a rien de plus chertain.

LUCETTE

Gausos-tu dire lou contrari, valisquos ?

NÉRINE

Est-che que tu me démaintiras, méchaint homme ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Il est aussi vrai l'un que l'autre.

LUCETTE

Quaign' impudensso ! Et coussy, misérable, nou te soubenes plus de la pauro Françon, et del paure Jeanet, que soun lous fruits de notre mariatge ?

NÉRINE

Bayez un peu l'insolence. Quoy ? tu ne te souviens mie de chette pauvre ainfain, no petite Madelaine, que tu m'as laissée pour gaige de ta foy ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Voilà deux impudentes carognes !

LUCETTE

Beny, Françon, beny, Jeanet, beny, toustou, beny, toustoune, beny fayre beyre à un payre dénaturat la duretat qu'el a per nautres.

NÉRINE

Venez, Madelaine, me n'ainfain, venez-ves-en ichy faire honte à vo père de l'impudainche qu'il a.

JEANET, FANCHON, MADELAINE

Ah ! mon papa, mon papa, mon papa !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Diantre soit des petits fils de putains !

LUCETTE

Coussy, trayte, tu nou sios pas dins la darnière confusiu, de ressaupre à tal tous enfants, et de ferma l'aureillo à la tendresso paternello ? Tu nou m'escaperas pas, infâme ; yeu te boli seguy per tout, et te reproucha ton crime jusquos à tant que me sio beniado, et que t'ayo fayt penia : couqui, te boli fayré penia.

NÉRINE

Ne rougis-tu mie de dire ches mots-là, et d'estre insainsible aux cairesses de chette pauvre ainfain ? Tu ne te sauveras mie de mes pattes ; et en dépit de tes dains, je feray bien voir que je sis ta femme, et je te feray pindre.

LES ENFANTS, *tous ensemble.*

Mon papa, mon papa, mon papa !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Au secours ! au secours ! Où fuirai-je ? Je n'en puis plus.

ORONTE

Allez, vous ferez bien de le faire punir, et il mérite d'être pendu.

SCÈNE IX

SBRIGANI

Je conduis de l'œil toutes choses, et tout ceci ne va pas mal. Nous fatiguerons tant notre provincial, qu'il faudra, ma foi ! qu'il déguerpisse.

SCÈNE X

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC • SBRIGANI

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ah ! je suis assommé. Quelle peine ! Quelle maudite ville ! Assassiné de tous côtés !

SBRIGANI

Qu'est-ce, Monsieur? Est-il encore arrivé quelque chose?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Oui. Il pleut en ce pays des femmes et des lavements.

SBRIGANI

Comment donc?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Deux carognes de baragouineuses me sont venues accuser de les avoir épousées toutes deux, et me menacent de la justice.

SBRIGANI

Voilà une méchante affaire, et la justice en ce pays-ci est rigoureuse en diable contre cette sorte de crime.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Oui; mais quand il y aurait information, ajournement, décret, et jugement obtenu par surprise, défaut et contumace, j'ai la voie de conflit de juridiction, pour temporiser, et venir aux moyens de nullité qui seront dans les procédures.

SBRIGANI

Voilà en parler dans tous les termes, et l'on voit bien, Monsieur, que vous êtes du métier.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Moi, point du tout : je suis gentilhomme.

SBRIGANI

Il faut bien, pour parler ainsi, que vous ayez étudié la pratique.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Point : ce n'est que le sens commun qui me fait juger que je serai toujours reçu à mes faits justificatifs, et qu'on ne me saurait condamner sur une simple accusation, sans un récolement et confrontation avec mes parties.

SBRIGANI

En voilà du plus fin encore.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ces mots-là me viennent sans que je les sache.

SBRIGANI

Il me semble que le sens commun d'un gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui est du droit et de l'ordre de la justice, mais non pas à savoir les vrais termes de la chicane.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ce sont quelques mots que j'ai retenus en lisant les romans.

SBRIGANI

Ah ! fort bien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Pour vous montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener chez quelque avocat pour consulter mon affaire.

SBRIGANI

Je le veux, et vais vous conduire chez deux hommes fort habiles ; mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point surpris de leur manière de parler : ils ont contracté du barreau certaine habitude de déclamation qui fait que l'on dirait qu'ils chantent ; et vous prendrez pour musique tout ce qu'ils vous diront.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Qu'importe comme ils parlent, pourvu qu'ils me disent ce que je veux savoir.

SCÈNE XI

SBRIGANI • MONSIEUR DE POURCEAUGNAC DEUX AVOCATS *musiciens, dont l'un parle fort lentement, et l'autre fort vite, accompagnés de* DEUX PROCUREURS *et de* DEUX SERGENTS.

L'AVOCAT *traînant ses paroles.*

La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

L'AVOCAT *bredouilleur.*

Votre fait
Est clair et net;
Et tout le droit
Sur cet endroit
Conclut tout droit.

Si vous consultez nos auteurs,
Législateurs et glossateurs,
Justinian, Papinian,
Ulpian et Tribonian,
Fernand, Rebuffe, Jean Imole,
Paul, Castre, Julian, Barthole,
Jason, Alcial, et Cujas,
Ce grand homme si capable,
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

Tous les peuples policés
Et bien sensés :
Les Français, Anglais, Hollandais,
Danois, Suédois, Polonais,
Portugais, Espagnols, Flamands,
Italiens, Allemands,
Sur ce fait tiennent loi semblable,
Et l'affaire est sans embarras :
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

Monsieur de Pourceaugnac les bat. Deux procureurs et deux sergents dansent une entrée, qui finit l'acte.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIEME

SCÈNE I

ÉRASTE • SBRIGANI

SBRIGANI

Oui, les choses s'acheminent où nous voulons ; et comme ses lumières sont fort petites, et son sens le plus borné du monde, je lui ai fait prendre une frayeur si grande de la sévérité de la justice de ce pays, et des apprêts qu'on faisait déjà pour sa mort, qu'il veut prendre la fuite ; et pour se dérober avec plus de facilité aux gens que je lui ai dit qu'on avait mis pour l'arrêter aux portes de la ville, il s'est résolu à se déguiser, et le déguisement qu'il a pris est l'habit d'une femme.

ÉRASTE

Je voudrais bien le voir en cet équipage.

SBRIGANI

Songez de votre part à achever la comédie ; et tandis que je jouerai mes scènes avec lui, allez-vous-en... *(Il lui parle à l'oreille*[1]*.)* Vous entendez bien ?

ÉRASTE

Oui.

SBRIGANI

Et lorsque je l'aurai mis où je veux...

ÉRASTE

Fort bien.

SBRIGANI

Et quand le père aura été averti par moi...

ÉRASTE

Cela va le mieux du monde.

SBRIGANI

Voici notre demoiselle : allez vite, qu'il ne vous voye ensemble.

SCENE II

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, *en femme*
SBRIGANI

SBRIGANI

Pour moi, je ne crois pas qu'en cet état on puisse jamais vous connaître, et vous avez la mine, comme cela, d'une femme de condition.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Voilà qui m'étonne, qu'en ce pays-ci les formes de la justice ne soient point observées.

SBRIGANI

Oui, je vous l'ai déjà dit, ils commencent ici par faire pendre un homme, et puis ils lui font son procès.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Voilà une justice bien injuste.

SBRIGANI

Elle est sévère comme tous les diables, particulièrement sur ces sortes de crimes.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Mais quand on est innocent?

SBRIGANI

N'importe, ils ne s'enquêtent point de cela; et puis ils ont en cette ville une haine effroyable pour les gens de votre pays, et ils ne sont point plus ravis que de voir pendre un Limosin.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Qu'est-ce que les Limosins leur ont fait?

SBRIGANI

Ce sont des brutaux, ennemis de la gentillesse et du mérite des autres villes. Pour moi, je vous avoue que je suis pour vous dans une peur épouvantable; et je ne me consolerais de ma vie si vous veniez à être pendu.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me fait fuir, que de ce qu'il est fâcheux à un gentilhomme d'être pendu, et qu'une preuve comme celle-là ferait tort à nos titres de noblesse.

SBRIGANI

Vous avez raison, on vous contesterait après cela le titre d'écuyer. Au reste, étudiez-vous, quand je vous mènerai par la main, à bien marcher comme une femme, et prendre le langage et toutes les manières d'une personne de qualité.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Laissez-moi faire, j'ai vu les personnes du bel air ; tout ce qu'il y a, c'est que j'ai un peu de barbe.

SBRIGANI

Votre barbe n'est rien, et il y a des femmes qui en ont autant que vous. Çà, voyons un peu comme vous ferez. *(Après que Monsieur de Pourceaugnac a contrefait la femme de condition.)* Bon.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Allons donc, mon carrosse : où est-ce qu'est mon carrosse ? Mon Dieu ! qu'on est misérable d'avoir des gens comme cela ! Est-ce qu'on me fera attendre toute la journée sur le pavé, et qu'on ne me fera point venir mon carrosse ?

SBRIGANI

Fort bien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Holà ! ho ! cocher, petit laquais ! Ah ! petit fripon, que de coups de fouet je vous ferai donner tantôt ! Petit laquais, petit laquais ! Où est-ce donc qu'est ce petit laquais ? Ce petit laquais ne se trouvera-t-il point ? Ne me fera-t-on point venir ce petit laquais ? Est-ce que je n'ai point un petit laquais dans le monde ?

SBRIGANI

Voilà qui va à merveille ; mais je remarque une chose, cette coiffe est un peu trop déliée[2], j'en vais quérir une

un peu plus épaisse, pour vous mieux cacher le visage, en cas de quelque rencontre.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Que deviendrai-je cependant ?

SBRIGANI

Attendez-moi là. Je suis à vous dans un moment ; vous n'avez qu'à vous promener.

Monsieur de Pourceaugnac fait plusieurs tours sur le théâtre en continuant à contrefaire la femme de qualité.

SCÈNE III

DEUX SUISSES

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

PREMIER SUISSE

Allons, dépêchons, camerade, ly faut allair tous deux nous à la Crève pour regarter un peu chousticier sti Monsiu de Porcegnac, qui l'a esté contané par ortonnance à l'estre pendu par son cou.

SECOND SUISSE

Ly faut nous loër un fenêtre pour foir sti choustice.

PREMIER SUISSE

Ly disent que l'on fait tesjà planter un grand potence tout neuve pour ly accrocher sti Porcegnac.

SECOND SUISSE

Ly sira, ma foi ! un grand plaisir, d'y regarter pendri sti Limosin.

PREMIER SUISSE

Oui, de ly foir gambiller les pieds en haut tevant tout le monde.

SECOND SUISSE

Ly est un plaisant drole, oui ; ly disent que c'estre marié troy foye.

PREMIER SUISSE

Sti diable ly vouloir troy femmes à ly tout seul : ly est bien assez t'une.

SECOND SUISSE

Ah ! pon chour, Mameselle.

PREMIER SUISSE

Que faire fous là tout seul ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

J'attends mes gens, Messieurs.

SECOND SUISSE

Ly est belle, par mon foi !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Doucement, Messieurs.

PREMIER SUISSE

Fous, Mameselle, fouloir finir réchouir fous à la Crève ? Nous faire foir à fous un petit pendement pien choly.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je vous rends grâce.

SECOND SUISSE

L'est un gentilhomme limosin, qui sera pendu chantiment à un grand potence.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je n'ai pas de curiosité.

PREMIER SUISSE

Ly est là un petit teton qui l'est drole.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Tout beau.

PREMIER SUISSE

Mon foi ! moi couchair pien avec fous.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ah ! c'en est trop, et ces sortes d'ordures-là ne se disent point à une femme de ma condition.

SECOND SUISSE

Laisse, toi ; l'est moi qui le veut couchair avec elle[1].

PREMIER SUISSE

Moi ne vouloir pas laisser.

SECOND SUISSE

Moi ly vouloir, moi.

Ils le tirent avec violence.

PREMIER SUISSE

Moi ne faire rien.

SECOND SUISSE

Toi l'avoir menti.

PREMIER SUISSE

Toi l'avoir menti toi-même.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Au secours ! A la force !

SCÈNE IV

UN EXEMPT • DEUX ARCHERS
PREMIER ET SECOND SUISSES
MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

L'EXEMPT

Qu'est-ce ? quelle violence est-ce là ? et que voulez-vous faire à Madame ? Allons, que l'on sorte de là, si vous ne voulez que je vous mette en prison.

PREMIER SUISSE

Parti, pon, toi ne l'avoir point.

SECOND SUISSE

Parti, pon aussi, toi ne l'avoir point encore.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je vous suis bien obligée, Monsieur, de m'avoir délivrée de ces insolents.

L'EXEMPT

Ouais ! voilà un visage qui ressemble bien à celui que l'on m'a dépeint.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ce n'est pas moi, je vous assure.

L'EXEMPT

Ah ! ah ! qu'est-ce que je veux dire ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je ne sais pas.

L'EXEMPT

Pourquoi donc dites-vous cela ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Pour rien.

L'EXEMPT

Voilà un discours qui marque quelque chose, et je vous arrête prisonnier.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Eh ! Monsieur, de grâce !

L'EXEMPT

Non, non : à votre mine, et à vos discours, il faut que vous soyez ce Monsieur de Pourceaugnac que nous cherchons, qui se soit déguisé de la sorte ; et vous viendrez en prison tout à l'heure.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Hélas !

SCÈNE V

L'EXEMPT • ARCHERS • SBRIGANI
MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

SBRIGANI

Ah ! Ciel ! que veut dire cela ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ils m'ont reconnu.

L'EXEMPT

Oui, oui, c'est de quoi je suis ravi.

SBRIGANI

Eh ! Monsieur, pour l'amour de moi : vous savez que nous sommes amis il y a longtemps ; je vous conjure de ne le point mener en prison.

L'EXEMPT

Non ; il m'est impossible.

SBRIGANI

Vous êtes homme d'accommodement : n'y a-t-il pas moyen d'ajuster cela avec quelques pistoles ?

L'EXEMPT, *à ses archers.*

Retirez-vous un peu.

SBRIGANI

Il faut lui donner de l'argent pour vous laisser aller. Faites vite.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ah ! maudite ville !

SBRIGANI

Tenez, Monsieur.

L'EXEMPT

Combien y a-t-il ?

SBRIGANI

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

L'EXEMPT

Non, mon ordre est trop exprès.

SBRIGANI

Mon Dieu ! attendez. Dépêchez, donnez-lui-en encore autant.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Mais...

SBRIGANI

Dépêchez-vous, vous dis-je, et ne perdez point de temps : vous auriez un grand plaisir, quand vous seriez pendu.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ah !

SBRIGANI

Tenez, Monsieur.

L'EXEMPT

Il faut donc que je m'enfuie avec lui, car il n'y aurait point ici de sûreté pour moi. Laissez-le-moi conduire, et ne bougez d'ici.

SBRIGANI

Je vous prie donc d'en avoir un grand soin.

L'EXEMPT

Je vous promets de ne le point quitter, que je ne l'aie mis en lieu de sûreté.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Adieu. Voilà le seul honnête homme que j'ai trouvé en cette ville.

SBRIGANI

Ne perdez point de temps ; je vous aime tant, que je voudrais que vous fussiez déjà bien loin. Que le Ciel te conduise ! Par ma foi ! voilà une grande dupe. Mais voici...

SCÈNE VI

ORONTE • SBRIGANI

SBRIGANI, *feignant de ne pas voir Oronte.*

Ah ! quelle étrange aventure ! Quelle fâcheuse nouvelle pour un père ! Pauvre Oronte, que je te plains ! Que diras-tu ? et de quelle façon pourras-tu supporter cette douleur mortelle ?

ORONTE

Qu'est-ce ? Quel malheur me présages-tu ?

SBRIGANI

Ah ! Monsieur, ce perfide de Limosin, ce traître de Monsieur de Pourceaugnac, vous enlève votre fille.

ORONTE

Il m'enlève ma fille !

SBRIGANI

Oui : elle est devenue si folle, qu'elle vous quitte pour le suivre ; et l'on dit qu'il a un caractère[4] pour se faire aimer de toutes les femmes.

ORONTE

Allons vite à la justice. Des archers après eux !

SCÈNE VII

ÉRASTE • JULIE • SBRIGANI • ORONTE

ÉRASTE

Allons, vous viendrez malgré vous, et je veux vous remettre entre les mains de votre père. Tenez, Monsieur, voilà votre fille que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyait ; non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre seule considération ; car après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriser, et me guérir absolument de l'amour que j'avais pour elle.

ORONTE

Ah ! infâme que tu es !

ÉRASTE

Comment ? me traiter de la sorte, après toutes les marques d'amitié que je vous ai données ! Je ne vous blâme point de vous être soumise aux volontés de Monsieur votre père ; il est sage et judicieux dans les choses qu'il fait et je ne me plains point de lui de m'avoir rejeté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avait donnée, il a ses raisons pour cela. On lui a fait croire que cet autre est plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus ; et quatre ou cinq mille écus est un denier considérable, et qui vaut bien la peine qu'un homme manque à sa parole ; mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée, vous laisser d'abord enflammer d'amour pour

un nouveau venu, et le suivre honteusement sans le consentement de Monsieur votre père, après les crimes qu'on lui impute, c'est une chose condamnée de tout le monde, et dont mon cœur ne peut vous faire d'assez sanglants reproches.

JULIE

Hé bien ! oui, j'ai conçu de l'amour pour lui, et je l'ai voulu suivre, puisque mon père me l'avait choisi pour époux. Quoi que vous me disiez, c'est un fort honnête homme, et tous les crimes dont on l'accuse sont faussetés épouvantables.

ORONTE

Taisez-vous ! vous êtes une impertinente, et je sais mieux que vous ce qui en est.

JULIE

Ce sont sans doute des pièces qu'on lui fait, et c'est peut-être lui *(montrant Eraste)* qui a trouvé cet artifice pour vous en dégoûter.

ÉRASTE

Moi, je serais capable de cela ?

JULIE

Oui, vous.

ORONTE

Taisez-vous ! vous dis-je. Vous êtes une sotte.

ÉRASTE

Non, non, ne vous imaginez pas que j'aie aucune envie de détourner ce mariage, et que ce soit ma passion qui m'ait forcé à courir après vous. Je vous l'ai déjà dit, ce n'est que la seule considération que j'ai pour Monsieur votre père, et je n'ai pu souffrir qu'un honnête homme comme lui fût exposé à la honte de tous les bruits qui pourraient suivre une action comme la vôtre.

ORONTE

Je vous suis, seigneur Eraste, infiniment obligé.

ÉRASTE

Adieu, Monsieur. J'avais toutes les ardeurs du monde d'entrer dans votre alliance ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour obtenir un tel honneur ; mais j'ai été malheureux, et vous ne m'avez pas jugé digne de cette grâce. Cela n'empêchera pas que je ne conserve pour vous les sentiments d'estime et de vénération où votre personne m'oblige ; et si je n'ai pu être votre gendre, au moins serai-je éternellement votre serviteur.

ORONTE

Arrêtez, seigneur Eraste. Votre procédé me touche l'âme, et je vous donne ma fille en mariage.

JULIE

Je ne veux point d'autre mari que Monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE

Et je veux, moi, tout à l'heure, que tu prennes le seigneur Eraste. Çà, la main.

JULIE

Non, je n'en ferai rien.

ORONTE

Je te donnerai sur les oreilles.

ÉRASTE

Non, non, Monsieur ; ne lui faites point de violence, je vous en prie.

ORONTE

C'est à elle à m'obéir, et je sais me montrer le maître.

ÉRASTE

Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme-là ? et voulez-vous que je possède un corps dont un autre possédera le cœur ?

ORONTE

C'est un sortilège qu'il lui a donné, et vous verrez qu'elle changera de sentiment avant qu'il soit peu. Donnez-moi votre main. Allons.

JULIE

Je ne...

ORONTE

Ah! que de bruit! Çà, votre main, vous dis-je. Ah, ah, ah!

ÉRASTE

Ne croyez pas que ce soit pour l'amour de vous que je vous donne la main : ce n'est que Monsieur votre père dont je suis amoureux, et c'est lui que j'épouse.

ORONTE

Je vous suis beaucoup obligé, et j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on fasse venir le notaire pour dresser le contrat.

ÉRASTE

En attendant qu'il vienne, nous pouvons jouir du divertissement de la saison, et faire entrer les masques que le bruit des noces de Monsieur de Pourceaugnac a attirés ici de tous les endroits de la ville.

SCÈNE VIII

PLUSIEURS MASQUES

de toutes les manières, dont les uns occupent plusieurs balcons, et les autres sont dans la place, qui, par plusieurs chansons et diverses danses et jeux, cherchent à se donner des plaisirs innocents.

UNE ÉGYPTIENNE

Sortez, sortez de ces lieux.
Soucis, Chagrins et Tristesse;
Venez, venez, Ris et Jeux,
Plaisirs, Amour, et Tendresse.
Ne songeons qu'à nous réjouir :
La grande affaire est le plaisir.

CHŒUR DES MUSICIENS

Ne songeons qu'à nous réjouir :
La grande affaire est le plaisir.

L'ÉGYPTIENNE

A me suivre tous ici
Votre ardeur est non commune,
Et vous êtes en souci
De votre bonne fortune.
Soyez toujours amoureux :
C'est le moyen d'être heureux.

UN ÉGYPTIEN

Aimons jusques au trépas,
La raison nous y convie :
Hélas ! si l'on n'aimait pas
Que serait-ce de la vie?
Ah ! perdons plutôt le jour
Que de perdre notre amour.

Tous deux, en dialogue.

L'ÉGYPTIEN

Les biens,

L'ÉGYPTIENNE

La gloire,

L'ÉGYPTIEN

Les grandeurs,

L'ÉGYPTIENNE

Les sceptres qui font tant d'envie,

L'ÉGYPTIEN

Tout n'est rien, si l'amour n'y mêle ses ardeurs.

L'ÉGYPTIENNE

Il n'est point, sans l'amour, de plaisir dans la vie.

TOUS DEUX, *ensemble.*

Soyons toujours amoureux :
C'est le moyen d'être heureux.

LE PETIT CHŒUR *chante après ces deux derniers vers :*

Sus, sus, chantons tous ensemble,
Dansons, sautons, jouons-nous.

ACTE III. SCÈNE VIII.

UN MUSICIEN, *seul*[5].

Lorsque pour rire on s'assemble,
Les plus sages, ce me semble,
Sont ceux qui sont les plus fous.

TOUS *ensemble.*

Ne songeons qu'à nous réjouir :
La grande affaire est le plaisir[6].

FIN DE MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

LES AMANTS MAGNIFIQUES

Comédie mêlée de musique
et d'entrées de ballet

LES AMANTS MAGNIFIQUES

Au sommet de son règne le Roi Soleil multiplie les fêtes prestigieuses. Au sommet de la faveur royale Molière fournit sans compter au souverain spectacles à machines, farces-ballets et comédies de cour. Pour le *Divertissement Royal*, donné au cours du carnaval, le 4 février 1670, Louis XIV indique à Molière le thème des *Amants magnifiques* dont la préciosité contraste avec la trivialité récente de *Pourceaugnac* : " *Deux princes rivaux qui, dans le champêtre séjour de la vallée de Tempé, où l'on doit célébrer la fête des jeux Pythiens, régalent à l'envi une jeune princesse et sa mère de toutes les galanteries dont ils se peuvent aviser.*" Pour l'animer, se souvenant, selon certains, d'une aventure manquée entre Lauzun et la grande Demoiselle, mais plus sûrement du *Don Sanche* de Corneille, Molière invente un troisième homme, beau et vaillant soldat sans naissance qui gagne l'enjeu sans combat.

Maître absolu du spectacle, Molière commande la musique à Lulli, les danses à Beauchamp, et se substitue pour les couplets rimés à Benserade avec lequel il rivalise de platitude. La comédie ne sort pas des conventions du genre mais elle n'est pas écrasée par elles, bien qu'en retrait sur *la Princesse d'Elide*. Quelques jolies scènes, quelques fines analyses. Et surtout la présence de Molière en Clitidas bouffonnant une fois de plus autour d'Armande-Eriphile. Il est moins grotesque que Moron, avec son esprit d'à-propos et sa fantaisie. Il allie son ironie au rationalisme de Sostrate contre les charlataneries de l'astrologue ; enfin et surtout il plaisante gaiement sur les inconvénients de son métier d'amuseur officiel : "*Paix ! impertinent que vous êtes !... Je vous l'ai dit plusieurs fois, vous vous émancipez trop, et vous prenez de certaines libertés qui vous joueront un mauvais tour : je vous*

en avertis ; vous verrez qu'un de ces jours, on vous donnera du pied au cul, et qu'on vous chassera comme un faquin. Taisez-vous, si vous êtes sage."

Les Amants magnifiques sont une pièce témoin, une création éphémère que Molière n'a pas jugé utile de reprendre à la ville, ni de publier de son vivant. Elle n'a donc paru que dans l'édition de 1682.

En 1954, la Comédie-Française mobilisa chanteurs et danseurs pour faire des *Amants magnifiques* un spectacle de prestige. Elle ne réussit pas à égaler l'Opéra qui venait de ressusciter les *Indes galantes* de Rameau. Un tel spectacle ne trouve sa vraie dimension qu'en présence d'un parterre de princes. Bien plus, il lui faudrait presque la participation du Roi que le livret indique et que les gazetiers mentionnèrent d'abord pour la démentir quelques jours plus tard. C'est à partir des *Amants magnifiques* que le Roi cessa de figurer dans les ballets de cour.

A. S.

ACTEURS

ARISTIONE, princesse, mère d'Ériphile.
ÉRIPHILE, fille de la Princesse.
CLÉONICE, confidente d'Ériphile.
CHORÈBE, de la suite de la Princesse.
IPHICRATE, TIMOCLÈS, amants magnifiques.
SOSTRATE, général d'armée, amant d'Ériphile.
CLITIDAS, plaisant de cour, de la suite d'Ériphile.
ANAXARQUE, astrologue.
CLÉON, fils d'Anaxarque.
UNE FAUSSE VÉNUS, d'intelligence avec Anaxarque.

La scène se passe en Thessalie, dans la délicieuse vallée de Tempe.

AVANT-PROPOS

Le Roi, qui ne veut que des choses extraordinaires dans tout ce qu'il entreprend, s'est proposé de donner à sa cour un divertissement qui fût composé de tous ceux que le théâtre peut fournir; et, pour embrasser cette vaste idée et enchaîner ensemble tant de choses diverses, Sa Majesté a choisi pour sujet deux princes rivaux, qui, dans le champêtre séjour de la vallée de Tempé, où l'on doit célébrer la fête des jeux Pythiens, régalent à l'envi une jeune princesse et sa mère de toutes les galanteries dont ils se peuvent aviser.

LES AMANTS MAGNIFIQUES

PREMIER INTERMEDE

Le théâtre s'ouvre à l'agréable bruit de quantité d'instruments, et d'abord il offre aux yeux une vaste mer, bordée de chaque côté de quatre grands rochers, dont le sommet porte chacun un Fleuve, accoudé sur les marques de ces sortes de déités. Au pied de ces rochers sont douze Tritons de chaque côté, et dans le milieu de la mer quatre Amours montés sur des dauphins, et derrière eux le dieu Eole, élevé au-dessus des ondes sur un petit nuage. Eole commande aux vents de se retirer, et, tandis que les Amours, les Tritons, et les Fleuves lui répondent, la mer se calme, et du milieu des ondes on voit s'élever une île. Huit Pêcheurs sortent du fond de la mer avec des nacres [1] *de perles et des branches de corail, et, après une danse agréable, vont se placer chacun sur un rocher au-dessous d'un Fleuve. Le chœur de la musique annonce la venue de Neptune, et, tandis que ce dieu danse avec sa suite, les Pêcheurs, les Tritons et les Fleuves accompagnent ses pas de gestes différents et de bruit de conques de perles. Tout ce spectacle est une magnifique galanterie, dont l'un des princes régale sur la mer la promenade des princesses.*

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET

NEPTUNE ET SIX DIEUX MARINS

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET

HUIT PÊCHEURS DE CORAIL

vers chantés

RÉCIT D'ÉOLE

Vents, qui troublez les plus beaux jours,
Rentrez dans vos grottes profondes,
Et laissez régner sur les ondes
Les Zéphyres et les Amours.

UN TRITON

Quels beaux yeux ont percé nos demeures humides?
Venez, venez, Tritons; cachez-vous, Néréides.

TOUS LES TRITONS

Allons tous au-devant de ces divinités,
Et rendons par nos chants hommage à leurs beautés.

UN AMOUR

Ah! que ces princesses sont belles!

UN AUTRE AMOUR

Quels sont les cœurs qui ne s'y rendraient pas?

UN AUTRE AMOUR

La plus belle des Immortelles,
Notre mère, a bien moins d'appas.

CHŒUR

Allons tous au-devant de ces divinités,
Et rendons par nos chants hommage à leurs beautés.

UN TRITON

Quel noble spectacle s'avance!
Neptune, le grand dieu, Neptune avec sa cour,

Vient honorer ce beau jour
De son auguste présence.

CHŒUR

Redoublons nos concerts,
Et faisons retentir dans le vague des airs
Notre réjouissance.

Pour LE ROI, représentant Neptune[2]

Le Ciel, entre les dieux les plus considérés,
Me donne pour partage un rang considérable,
Et me faisant régner sur les flots azurés,
Rend à tout l'univers mon pouvoir redoutable.

Il n'est aucune terre, à ne bien regarder,
Qui ne doive trembler que je ne m'y répande :
Point d'Etats qu'à l'instant je ne puisse inonder
Des flots impétueux que mon pouvoir commande.

Rien n'en peut arrêter le fier débordement,
Et d'une triple digue à leur force opposée
On les verrait forcer le ferme empêchement,
Et se faire en tous lieux une ouverture aisée.

Mais je sais retenir la fureur de ces flots
Par la sage équité du pouvoir que j'exerce,
Et laisser en tous lieux, au gré des matelots,
La douce liberté d'un paisible commerce.

On trouve des écueils parfois dans mes Etats,
On voit quelques vaisseaux y périr par l'orage ;
Mais contre ma puissance on n'en murmure pas,
Et chez moi la vertu ne fait jamais naufrage.

Pour MONSIEUR LE GRAND[3], représentant un dieu marin.

L'empire où nous vivons est fertile en trésors,
Tous les mortels en foule accourent sur ses bords,
Et pour faire bientôt une haute fortune,
Il ne faut rien qu'avoir la faveur de Neptune.

Pour LE MARQUIS DE VILLEROI, *représentant un dieu marin.*

Sur la foi de ce dieu de l'empire flottant
On peut bien s'embarquer avec toute assurance :
Les flots ont de l'inconstance ;
Mais le Neptune *est constant.*

Pour LE MARQUIS DE RASSENT, *représentant un dieu marin.*

Voguez sur cette mer d'un zèle inébranlable :
C'est le moyen d'avoir Neptune *favorable.*

ACTE PREMIER

SCÈNE I

SOSTRATE • CLITIDAS

CLITIDAS

Il est attaché à ses pensées.

SOSTRATE

Non, Sostrate, je ne vois rien où tu puisses avoir recours, et tes maux sont d'une nature à ne te laisser nulle espérance d'en sortir.

CLITIDAS

Il raisonne tout seul.

SOSTRATE

Hélas !

CLITIDAS

Voilà des soupirs qui veulent dire quelque chose, et ma conjecture se trouvera véritable.

SOSTRATE

Sur quelles chimères, dis-moi, pourrais-tu bâtir quelque espoir ? et que peux-tu envisager que l'affreuse longueur d'une vie malheureuse, et des ennuis à ne finir que par la mort ?

CLITIDAS

Cette tête-là est plus embarrassée que la mienne ?

SOSTRATE

Ah ! mon cœur, ah ! mon cœur, où m'avez-vous jeté ?

CLITIDAS

Serviteur, seigneur Sostrate.

SOSTRATE

Où vas-tu, Clitidas ?

CLITIDAS

Mais vous plutôt, que faites-vous ici? et quelle secrète mélancolie, quelle humeur sombre, s'il vous plaît, vous peut retenir dans ces bois, tandis que tout le monde a couru en foule à la magnificence de la fête dont l'amour du prince Iphicrate vient de régaler sur la mer la promenade des princesses, tandis qu'elles y ont reçu des cadeaux merveilleux de musique et de danse, et qu'on a vu les rochers et les ondes se parer de divinités pour faire honneur à leurs attraits?

SOSTRATE

Je me figure assez, sans la voir, cette magnificence, et tant de gens d'ordinaire s'empressent à porter de la confusion dans ces sortes de fêtes, que j'ai cru à propos de ne pas augmenter le nombre des importuns.

CLITIDAS

Vous savez que votre présence ne gâte jamais rien, et que vous n'êtes point de trop, en quelque lieu que vous soyez. Votre visage est bien venu partout, et il n'a garde d'être de ces visages disgraciés qui ne sont jamais bien reçus des regards souverains. Vous êtes également bien auprès des deux princesses; et la mère et la fille vous font assez connaître l'estime qu'elles font de vous, pour n'appréhender pas de fatiguer leurs yeux; et ce n'est pas cette crainte enfin qui vous a retenu.

SOSTRATE

J'avoue que je n'ai pas naturellement grande curiosité pour ces sortes de choses.

CLITIDAS

Mon Dieu! quand on n'aurait nulle curiosité pour les choses, on en a toujours pour aller où l'on trouve tout le monde, et quoi que vous puissiez dire, on ne demeure point tout seul, pendant une fête, à rêver parmi des arbres, comme vous faites, à moins d'avoir en tête quelque chose qui embarrasse.

SOSTRATE

Que voudrais-tu que j'y pusse avoir ?

CLITIDAS

Ouais, je ne sais d'où cela vient, mais il sent ici l'amour : ce n'est pas moi. Oh, par ma foi ! c'est vous.

SOSTRATE

Que tu es fou, Clitidas.

CLITIDAS

Je ne suis point fou, vous êtes amoureux : j'ai le nez délicat, et j'ai senti cela d'abord.

SOSTRATE

Sur quoi prends-tu cette pensée ?

CLITIDAS

Sur quoi ? Vous seriez bien étonné si je vous disais encore de qui vous êtes amoureux.

SOSTRATE

Moi ?

CLITIDAS

Oui. Je gage que je vais deviner tout à l'heure celle que vous aimez. J'ai mes secrets aussi bien que notre astrologue, dont la princesse Aristione est entêtée ; et, s'il a la science de lire dans les astres la fortune des hommes, j'ai celle de lire dans les yeux le nom des personnes qu'on aime. Tenez-vous un peu, et ouvrez les yeux. E, par soi, E ; r, i, ri, Eri ; p, h, i, phi, Eriphi ; l, e, le : Eriphile. Vous êtes amoureux de la princesse Eriphile.

SOSTRATE

Ah ! Clitidas, j'avoue que je ne puis cacher mon trouble, et tu me frappes d'un coup de foudre.

CLITIDAS

Vous voyez si je suis savant ?

SOSTRATE

Hélas ! si, par quelque aventure, tu as pu découvrir le secret de mon cœur, je te conjure au moins de ne

le révéler à qui que ce soit, et surtout de le tenir caché à la belle princesse dont tu viens de dire le nom.

CLITIDAS

Et sérieusement parlant, si dans vos actions j'ai bien pu connaître, depuis un temps, la passion que vous voulez tenir secrète, pensez-vous que la princesse Eriphile puisse avoir manqué de lumière pour s'en apercevoir ? Les belles, croyez-moi, sont toujours les plus clairvoyantes à découvrir les ardeurs qu'elles causent, et le langage des yeux et des soupirs se fait entendre mieux qu'à tout autre à celles à qui il s'adresse.

SOSTRATE

Laissons-la, Clitidas, laissons-la voir, si elle peut, dans mes soupirs et mes regards l'amour que ses charmes m'inspirent : mais gardons bien que par nulle autre voie elle en apprenne jamais rien.

CLITIDAS

Et qu'appréhendez-vous ? Est-il possible que ce même Sostrate qui n'a pas craint ni Brennus, ni tous les Gaulois et dont le bras a si glorieusement contribué à nous défaire de ce déluge de barbares qui ravageait la Grèce, est-il possible, dis-je, qu'un homme si assuré dans la guerre soit si timide en amour, et que je le voie trembler à dire seulement qu'il aime ?

SOSTRATE

Ah ! Clitidas, je tremble avec raison, et tous les Gaulois du monde ensemble sont bien moins redoutables que deux beaux yeux pleins de charmes.

CLITIDAS

Je ne suis pas de cet avis, et je sais bien pour moi qu'un seul Gaulois, l'épée à la main, me ferait beaucoup plus trembler que cinquante beaux yeux ensemble les plus charmants du monde. Mais dites-moi un peu, qu'espérez-vous faire ?

SOSTRATE

Mourir sans déclarer ma passion.

CLITIDAS

L'espérance est belle. Allez, allez, vous vous moquez : un peu de hardiesse réussit toujours aux amants ; il n'y a en amour que les honteux qui perdent, et je dirais ma passion à une déesse, moi, si j'en devenais amoureux.

SOSTRATE

Trop de choses, hélas ! condamnent mes feux à un éternel silence.

CLITIDAS

Hé quoi ?

SOSTRATE

La bassesse de ma fortune, dont il plaît au Ciel de rabattre l'ambition de mon amour : le rang de la Princesse, qui met entre elle et mes désirs une distance si fâcheuse ; la concurrence de deux princes appuyés de tous les grands titres qui peuvent soutenir les prétentions de leurs flammes, de deux princes qui, par mille et mille magnificences, se disputent, à tous moments, la gloire de sa conquête, et sur l'amour de qui on attend tous les jours de voir son choix se déclarer ; mais plus que tout, Clitidas, le respect inviolable où ses beaux yeux assujettissent toute la violence de mon ardeur.

CLITIDAS

Le respect bien souvent n'oblige pas tant que l'amour, et je me trompe fort, ou la jeune princesse a connu votre flamme, et n'y est pas insensible.

SOSTRATE

Ah ! ne t'avise point de vouloir flatter par pitié le cœur d'un misérable.

CLITIDAS

Ma conjecture est fondée. Je lui vois reculer beaucoup le choix de son époux, et je veux éclaircir un peu cette petite affaire-là. Vous savez que je suis auprès d'elle en quelque espèce de faveur, que j'y ai les accès ouverts, et qu'à force de me tourmenter, je me suis acquis le privilège de me mêler à la conversation et parler à tort et à

travers de toutes choses. Quelquefois cela ne me réussit pas, mais quelquefois aussi cela me réussit. Laissez-moi faire : je suis de vos amis, les gens de mérite me touchent, et je veux prendre mon temps pour entretenir la Princesse de...

SOSTRATE

Ah ! de grâce, quelque bonté que mon malheur t'inspire, garde-toi bien de lui rien dire de ma flamme. J'aimerais mieux mourir que de pouvoir être accusé par elle de la moindre témérité, et ce profond respect où ses charmes divins...

CLITIDAS

Taisons-nous : voici tout le monde.

SCÈNE II

ARISTIONE • IPHICRATE • TIMOCLÈS
SOSTRATE • ANAXARQUE • CLÉON
CLITIDAS

ARISTIONE

Prince, je ne puis me lasser de le dire, il n'est point de spectacle au monde qui puisse le disputer en magnificence à celui que vous venez de nous donner. Cette fête a eu des ornements qui l'emportent sans doute sur tout ce que l'on saurait voir, et elle vient de produire à nos yeux quelque chose de si noble, de si grand et de si majestueux, que le Ciel même ne saurait aller au delà, et je puis dire assurément qu'il n'y a rien dans l'univers qui s'y puisse égaler.

TIMOCLÈS

Ce sont des ornements dont on ne peut pas espérer que toutes les fêtes soient embellies, et je dois fort trembler, Madame, pour la simplicité du petit divertissement que je m'apprête à vous donner dans le bois de Diane.

ARISTIONE

Je crois que nous n'y verrons rien que de fort agréable, et certes il faut avouer que la campagne a lieu de nous

paraître belle, et que nous n'avons pas le temps de nous ennuyer dans cet agréable séjour qu'ont célébré tous les poètes sous le nom de Tempé. Car enfin, sans parler des plaisirs de la chasse que nous y prenons à toute heure, et de la solennité des jeux Pythiens que l'on y célèbre tantôt, vous prenez soin l'un et l'autre de nous y combler de tous les divertissements qui peuvent charmer les chagrins des plus mélancoliques. D'où vient, Sostrate, qu'on ne vous a point vu dans notre promenade ?

SOSTRATE

Une petite indisposition, Madame, m'a empêché de m'y trouver.

IPHICRATE

Sostrate est de ces gens, Madame, qui croient qu'il ne sied pas bien d'être curieux comme les autres ; et il est beau d'affecter de ne pas courir où tout le monde court.

SOSTRATE

Seigneur, l'affectation n'a guère de part à tout ce que je fais, et sans vous faire compliment, il y avait des choses à voir dans cette fête qui pouvaient m'attirer, si quelque autre motif ne m'avait retenu.

ARISTIONE

Et Clitidas a-t-il vu cela ?

CLITIDAS

Oui, Madame, mais du rivage.

ARISTIONE

Et pourquoi du rivage ?

CLITIDAS

Ma foi ! Madame, j'ai craint quelqu'un des accidents qui arrivent d'ordinaire dans ces confusions. Cette nuit, j'ai songé de poisson mort, et d'œufs cassés, et j'ai appris du seigneur Anaxarque que les œufs cassés et le poisson mort signifient malencontre.

ANAXARQUE

Je remarque une chose : que Clitidas n'aurait rien à dire s'il ne parlait de moi.

CLITIDAS

C'est qu'il y a tant de choses à dire de vous, qu'on n'en saurait parler assez.

ANAXARQUE

Vous pourriez prendre d'autres matières, puisque je vous en ai prié.

CLITIDAS

Le moyen? Ne dites-vous pas que l'ascendant est plus fort que tout? et s'il est écrit dans les astres que je sois enclin à parler de vous, comment voulez-vous que je résiste à ma destinée?

ANAXARQUE

Avec tout le respect, Madame, que je vous dois, il y a une chose qui est fâcheuse dans votre cour, que tout le monde y prenne liberté de parler, et que le plus honnête homme y soit exposé aux railleries du premier méchant plaisant.

CLITIDAS

Je vous rends grâce de l'honneur.

ARISTIONE

Que vous êtes fou de vous chagriner de ce qu'il dit!

CLITIDAS

Avec tout le respect que je dois à Madame, il y a une chose qui m'étonne dans l'astrologie : comment des gens qui savent tous les secrets des Dieux, et qui possèdent des connaissances à se mettre au-dessus de tous les hommes, aient besoin de faire leur cour, et de demander quelque chose.

ANAXARQUE

Vous devriez gagner un peu mieux votre argent, et donner à Madame de meilleures plaisanteries.

CLITIDAS

Ma foi ! on les donne telles qu'on peut. Vous en parlez fort à votre aise, et le métier de plaisant n'est pas comme celui d'astrologue. Bien mentir et bien plaisanter sont deux choses fort différentes, et il est bien plus facile de tromper les gens que de les faire rire.

ARISTIONE

Eh ! qu'est-ce donc que cela veut dire ?

CLITIDAS, *se parlant à lui-même.*

Paix ! impertinent que vous êtes. Ne savez-vous pas bien que l'astrologie est une affaire d'Etat, et qu'il ne faut point toucher à cette corde-là ? Je vous l'ai dit plusieurs fois, vous vous émancipez trop, et vous prenez de certaines libertés qui vous joueront un mauvais tour : je vous en avertis ; vous verrez qu'un de ces jours, on vous donnera du pied au cul, et qu'on vous chassera comme un faquin. Taisez-vous, si vous êtes sage.

ARISTIONE

Où est ma fille ?

TIMOCLÈS

Madame, elle s'est écartée, et je lui ai présenté une main qu'elle a refusé d'accepter.

ARISTIONE

Princes, puisque l'amour que vous avez pour Eriphile a bien voulu se soumettre aux lois que j'ai voulu vous imposer, puisque j'ai su obtenir de vous que vous fussiez rivaux sans devenir ennemis, et qu'avec pleine soumission aux sentiments de ma fille, vous attendez un choix dont je l'ai faite seule maîtresse, ouvrez-moi tous deux le fond de votre âme, et me dites sincèrement quel progrès vous croyez l'un et l'autre avoir fait sur son cœur.

TIMOCLÈS

Madame, je ne suis point pour me flatter, j'ai fait ce que j'ai pu pour toucher le cœur de la princesse Eriphile, et je m'y suis pris, que je crois, de toutes les tendres

manières dont un amant se peut servir. Je lui ai fait des hommages soumis de tous mes vœux, j'ai montré des assiduités, j'ai rendu des soins chaque jour, j'ai fait chanter ma passion aux voix les plus touchantes, et l'ai fait exprimer en vers aux plumes les plus délicates ; je me suis plaint de mon martyre en des termes passionnés. J'ai fait dire à mes yeux, aussi bien qu'à ma bouche, le désespoir de mon amour, j'ai poussé, à ses pieds, des soupirs languissants, j'ai même répandu des larmes ; mais tout cela inutilement, et je n'ai point connu qu'elle ait dans l'âme aucun ressentiment de mon ardeur.

ARISTIONE

Et vous, Prince ?

IPHICRATE

Pour moi, Madame, connaissant son indifférence et le peu de cas qu'elle fait des devoirs qu'on lui rend, je n'ai voulu perdre auprès d'elle ni plaintes, ni soupirs, ni larmes. Je sais qu'elle est toute soumise à vos volontés, et que ce n'est que de votre main seule qu'elle voudra prendre un époux. Aussi n'est-ce qu'à vous que je m'adresse pour l'obtenir, à vous plutôt qu'à elle que je rends tous mes soins et tous mes hommages. Et plût au Ciel, Madame, que vous eussiez pu vous résoudre à tenir sa place, que vous eussiez voulu jouir des conquêtes que vous lui faites, et recevoir pour vous les vœux que vous lui renvoyez !

ARISTIONE

Prince, le compliment est d'un amant adroit, et vous avez entendu dire qu'il fallait cajoler les mères pour obtenir les filles ; mais ici, par malheur, tout cela devient inutile, et je me suis engagée à laisser le choix entier à l'inclination de ma fille.

IPHICRATE

Quelque pouvoir que vous lui donniez pour ce choix, ce n'est point compliment, Madame, que ce que je vous dis : je ne recherche la princesse Eriphile que parce qu'elle est votre sang ; je la trouve charmante par tout ce qu'elle tient de vous, et c'est vous que j'adore en elle.

ARISTIONE

Voilà qui est fort bien.

IPHICRATE

Oui, Madame, toute la terre voit en vous des attraits et des charmes que je...

ARISTIONE

De grâce, Prince, ôtons ces charmes et ces attraits : vous savez que ce sont des mots que je retranche des compliments qu'on veut me faire. Je souffre qu'on me loue de ma sincérité, qu'on dise que je suis une bonne princesse, que j'ai de la parole pour tout le monde, de la chaleur pour mes amis, et de l'estime pour le mérite et la vertu : je puis tâter de tout cela; mais pour les douceurs de charmes et d'attraits, je suis bien aise qu'on ne m'en serve point; et quelque vérité qui s'y pût rencontrer, on doit faire quelque scrupule d'en goûter la louange, quand on est mère d'une fille comme la mienne.

IPHICRATE

Ah! Madame, c'est vous qui voulez être mère malgré tout le monde; il n'est point d'yeux qui ne s'y opposent; et si vous le vouliez, la princesse Eriphile ne serait que votre sœur.

ARISTIONE

Mon Dieu! Prince, je ne donne point dans tous ces galimatias où donnent la plupart des femmes; je veux être mère, parce que je la suis, et ce serait en vain que je ne la voudrais pas être. Ce titre n'a rien qui me choque, puisque, de mon consentement, je me suis exposée à le recevoir. C'est un faible de notre sexe, dont, grâce au Ciel, je suis exempte; et je ne m'embarrasse point de ces grandes disputes d'âge, sur quoi nous voyons tant de folles. Revenons à notre discours. Est-il possible que jusqu'ici vous n'ayez pu connaître où penche l'inclination d'Eriphile?

IPHICRATE

Ce sont obscurités pour moi.

TIMOCLÈS

C'est pour moi un mystère impénétrable.

ARISTIONE

La pudeur peut-être l'empêche de s'expliquer à vous et à moi : servons-nous de quelque autre pour découvrir le secret de son cœur. Sostrate, prenez de ma part cette commission, et rendez cet office à ces princes, de savoir adroitement de ma fille vers qui des deux ses sentiments peuvent tourner.

SOSTRATE

Madame, vous avez cent personnes dans votre cour sur qui vous pourriez mieux verser l'honneur d'un tel emploi, et je me sens mal propre à bien exécuter ce que vous souhaitez de moi.

ARISTIONE

Votre mérite, Sostrate, n'est point borné aux seuls emplois de la guerre : vous avez de l'esprit, de la conduite, de l'adresse, et ma fille fait cas de vous.

SOSTRATE

Quelque autre mieux que moi, Madame...

ARISTIONE

Non, non ; en vain vous vous en défendez.

SOSTRATE

Puisque vous le voulez, Madame, il vous faut obéir ; mais je vous jure que, dans toute votre cour, vous ne pouviez choisir personne qui ne fût en état de s'acquitter beaucoup mieux que moi d'une telle commission.

ARISTIONE

C'est trop de modestie, et vous vous acquitterez toujours bien de toutes les choses dont on vous chargera. Découvrez doucement les sentiments d'Eriphile, et faites-la ressouvenir qu'il faut se rendre de bonne heure dans le bois de Diane.

SCÈNE III

IPHICRATE • TIMOCLÈS • CLITIDAS
SOSTRATE

IPHICRATE

Vous pouvez croire que je prends part à l'estime que la Princesse vous témoigne.

TIMOCLÈS

Vous pouvez croire que je suis ravi du choix que l'on a fait de vous.

IPHICRATE

Vous voilà en état de servir vos amis.

TIMOCLÈS

Vous avez de quoi rendre de bons offices aux gens qu'il vous plaira.

IPHICRATE

Je ne vous recommande point mes intérêts.

TIMOCLÈS

Je ne vous dis point de parler pour moi.

SOSTRATE

Seigneurs, il serait inutile : j'aurais tort de passer les ordres de ma commission, et vous trouverez bon que je ne parle ni pour l'un, ni pour l'autre...

IPHICRATE

Je vous laisse agir comme il vous plaira.

TIMOCLÈS

Vous en userez comme vous voudrez.

SCÈNE IV

IPHICRATE • TIMOCLÈS • CLITIDAS

IPHICRATE

Clitidas se ressouvient bien qu'il est de mes amis : je lui recommande toujours de prendre mes intérêts auprès de sa maîtresse, contre ceux de mon rival.

CLITIDAS

Laissez-moi faire : il y a bien de la comparaison de lui à vous, et c'est un prince bien bâti pour vous le disputer.

IPHICRATE

Je reconnaîtrai ce service.

TIMOCLÈS

Mon rival fait sa cour à Clitidas ; mais Clitidas sait bien qu'il m'a promis d'appuyer contre lui les prétentions de mon amour.

CLITIDAS

Assurément ; et il se moque de croire l'emporter sur vous : voilà, auprès de vous, un beau petit morveux de prince.

TIMOCLÈS

Il n'y a rien que je ne fasse pour Clitidas.

CLITIDAS

Belles paroles de tous côtés. Voici la Princesse ; prenons mon temps pour l'aborder.

SCÈNE V

ÉRIPHILE • CLÉONICE

CLÉONICE

On trouvera étrange, Madame, que vous vous soyez ainsi écartée de tout le monde.

ÉRIPHILE

Ah ! qu'aux personnes comme nous, qui sommes toujours accablées de tant de gens, un peu de solitude est parfois agréable, et qu'après mille impertinents entretiens il est doux de s'entretenir avec ses pensées ! Qu'on me laisse ici promener toute seule.

CLÉONICE

Ne voudriez-vous pas, Madame, voir un petit essai de la disposition[5] de ces gens admirables qui veulent se

donner à vous ? Ce sont des personnes qui, par leurs pas, leurs gestes et leurs mouvements, expriment aux yeux toutes choses, et on appelle cela Pantomimes [6]. J'ai tremblé à vous dire ce mot, et il y a des gens dans votre cour qui ne me le pardonneraient pas.

ÉRIPHILE

Vous avez bien la mine, Cléonice, de me venir ici régaler d'un mauvais divertissement, car, grâce au Ciel, vous ne manquez pas de vouloir produire indifféremment tout ce qui se présente à vous, et vous avez une affabilité qui ne rejette rien. Aussi est-ce à vous seule qu'on voit avoir recours toutes les muses nécessitantes [7] ; vous êtes la grande protectrice du mérite incommodé ; et tout ce qu'il y a de vertueux indigents au monde va débarquer chez vous.

CLÉONICE

Si vous n'avez pas envie de les voir, Madame, il ne faut que les laisser là.

ÉRIPHILE

Non, non ; voyons-les, faites-les venir.

CLÉONICE

Mais peut-être, Madame, que leur danse sera méchante.

ÉRIPHILE

Méchante ou non, il la faut voir : ce ne serait avec vous que reculer la chose, et il vaut mieux en être quitte.

CLÉONICE

Ce ne sera ici, Madame, qu'une danse ordinaire : une autre fois...

ÉRIPHILE

Point de préambule, Cléonice ; qu'ils dansent.

FIN DU PREMIER ACTE

SECOND INTERMEDE

La confidente de la jeune princesse lui produit trois danseurs, sous le nom de Pantomimes, c'est-à-dire qui expriment par leurs gestes toutes sortes de choses. La Princesse les voit danser, et les reçoit à son service.

ENTRÉE DE BALLET

DE TROIS PANTOMIMES

ACTE DEUXIEME

SCÈNE I

ÉRIPHILE • CLÉONICE • CLITIDAS

ÉRIPHILE

Voilà qui est admirable ! je ne crois pas qu'on puisse mieux danser qu'ils dansent, et je suis bien aise de les avoir à moi.

CLÉONICE

Et moi, Madame, je suis bien aise que vous ayez vu que je n'ai pas si méchant goût que vous avez pensé.

ÉRIPHILE

Ne triomphez point tant : vous ne tarderez guère à me faire avoir ma revanche. Qu'on me laisse ici.

CLÉONICE

Je vous avertis, Clitidas, que la Princesse veut être seule.

CLITIDAS

Laissez-moi faire : je suis homme qui sais ma cour.

SCÈNE II

ÉRIPHILE • CLITIDAS

CLITIDAS, *fait semblant de chanter.*

La, la, la, la, ah !

ÉRIPHILE

Clitidas.

CLITIDAS

Je ne vous avais pas vue là, Madame.

ÉRIPHILE

Approche. D'où viens-tu ?

CLITIDAS

De laisser la Princesse votre mère, qui s'en allait vers le temple d'Apollon, accompagnée de beaucoup de gens.

ÉRIPHILE

Ne trouves-tu pas ces lieux les plus charmants du monde?

CLITIDAS

Assurément. Les Princes, vos amants, y étaient.

ÉRIPHILE

Le fleuve Pénée fait ici d'agréables détours.

CLITIDAS

Fort agréables. Sostrate y était aussi.

ÉRIPHILE

D'où vient qu'il n'est pas venu à la promenade?

CLITIDAS

Il a quelque chose dans la tête qui l'empêche de prendre plaisir à tous ces beaux régals[8]. Il m'a voulu entretenir; mais vous m'avez défendu si expressément de me charger d'aucune affaire auprès de vous, que je n'ai point voulu lui prêter l'oreille, et je lui ai dit nettement que je n'avais pas le loisir de l'entendre.

ÉRIPHILE

Tu as eu tort de lui dire cela, et tu devais l'écouter.

CLITIDAS

Je lui ai dit d'abord que je n'avais pas le loisir de l'entendre; mais après je lui ai donné audience.

ÉRIPHILE

Tu as bien fait.

CLITIDAS

En vérité, c'est un homme qui me revient, un homme fait comme je veux que les hommes soient faits : ne prenant point des manières bruyantes et des tons de voix assommants; sage et posé en toutes choses; ne parlant jamais que bien à propos; point prompt à décider; point

du tout exagérateur incommode ; et, quelques beaux vers que nos poètes lui aient récités, je ne lui ai jamais ouï dire : « Voilà qui est plus beau que tout ce qu'a jamais fait Homère. » Enfin c'est un homme pour qui je me sens de l'inclination ; et si j'étais princesse, il ne serait pas malheureux.

ÉRIPHILE

C'est un homme d'un grand mérite, assurément ; mais de quoi t'a-t-il parlé ?

CLITIDAS

Il m'a demandé si vous aviez témoigné grande joie au magnifique régal que l'on vous a donné, m'a parlé de votre personne avec des transports les plus grands du monde, vous a mise au-dessus du ciel, et vous a donné toutes les louanges qu'on peut donner à la princesse la plus accomplie de la terre, entremêlant tout cela de plusieurs soupirs, qui disaient plus qu'il ne voulait. Enfin, à force de le tourner de tous côtés, et de le presser sur la cause de cette profonde mélancolie, dont toute la cour s'aperçoit, il a été contraint de m'avouer qu'il était amoureux.

ÉRIPHILE

Comment amoureux ? quelle témérité est la sienne ! c'est un extravagant que je ne verrai de ma vie.

CLITIDAS

De quoi vous plaignez-vous, Madame ?

ÉRIPHILE

Avoir l'audace de m'aimer, et de plus avoir l'audace de le dire ?

CLITIDAS

Ce n'est pas vous, Madame, dont il est amoureux.

ÉRIPHILE

Ce n'est pas moi ?

CLITIDAS

Non, Madame : il vous respecte trop pour cela, et est trop sage pour y penser.

ÉRIPHILE

Et de qui donc, Clitidas?

CLITIDAS

D'une de vos filles, la jeune Arsinoé.

ÉRIPHILE

A-t-elle tant d'appas, qu'il n'ait trouvé qu'elle digne de son amour?

CLITIDAS

Il l'aime éperdument, et vous conjure d'honorer sa flamme de votre protection.

ÉRIPHILE

Moi?

CLITIDAS

Non, non, Madame : je vois que la chose ne vous plaît pas. Votre colère m'a obligé à prendre ce détour, et pour vous dire la vérité, c'est vous qu'il aime éperdument.

ÉRIPHILE

Vous êtes un insolent de venir ainsi surprendre mes sentiments. Allons, sortez d'ici; vous vous mêlez de vouloir lire dans les âmes, de vouloir pénétrer dans les secrets du cœur d'une princesse. Otez-vous de mes yeux, et que je ne vous voie jamais, Clitidas.

CLITIDAS

Madame.

ÉRIPHILE

Venez ici. Je vous pardonne cette affaire-là.

CLITIDAS

Trop de bonté, Madame.

ÉRIPHILE

Mais à condition, prenez bien garde à ce que je vous dis, que vous n'en ouvrirez la bouche à personne du monde, sur peine de vie.

CLITIDAS

Il suffit.

ÉRIPHILE

Sostrate t'a donc dit qu'il m'aimait ?

CLITIDAS

Non, Madame : il faut vous dire la vérité. J'ai tiré de son cœur, par surprise, un secret qu'il veut cacher à tout le monde, et avec lequel il est, dit-il, résolu de mourir. Il a été au désespoir du vol subtil que je lui en ai fait ; et bien loin de me charger de vous le découvrir, il m'a conjuré, avec toutes les instantes prières qu'on saurait faire, de ne vous en rien révéler, et c'est trahison contre lui que ce que je viens de vous dire.

ÉRIPHILE

Tant mieux : c'est par son seul respect qu'il peut me plaire ; et s'il était si hardi que de me déclarer son amour, il perdrait pour jamais et ma présence et mon estime.

CLITIDAS

Ne craignez point, Madame,...

ÉRIPHILE

Le voici. Souvenez-vous au moins, si vous êtes sage, de la défense que je vous ai faite.

CLITIDAS

Cela est fait, Madame ; il ne faut pas être courtisan indiscret.

SCENE III

SOSTRATE • ÉRIPHILE

SOSTRATE

J'ai une excuse, Madame, pour oser interrompre votre solitude, et j'ai reçu de la Princesse votre mère une commission, qui autorise la hardiesse que je prends maintenant.

ÉRIPHILE

Quelle commission, Sostrate ?

SOSTRATE

Celle, Madame, de tâcher d'apprendre de vous vers lequel des deux Princes peut incliner votre cœur.

ÉRIPHILE

La Princesse ma mère montre un esprit judicieux dans le choix qu'elle a fait de vous pour un pareil emploi. Cette commission, Sostrate, vous a été agréable sans doute, et vous l'avez acceptée avec beaucoup de joie.

SOSTRATE

Je l'ai acceptée, Madame, par la nécessité que mon devoir m'impose d'obéir ; et si la Princesse avait voulu recevoir mes excuses, elle aurait honoré quelque autre de cet emploi.

ÉRIPHILE

Quelle cause, Sostrate, vous obligeait à le refuser ?

SOSTRATE

La crainte, Madame, de m'en acquitter mal.

ÉRIPHILE

Croyez-vous que je ne vous estime pas assez pour vous ouvrir mon cœur, et vous donner toutes les lumières que vous pourrez désirer de moi sur le sujet de ces deux Princes ?

SOSTRATE

Je ne désire rien pour moi là-dessus, Madame, et je ne vous demande que ce que vous croirez devoir donner aux ordres qui m'amènent.

ÉRIPHILE

Jusques ici je me suis défendue de m'expliquer, et la Princesse ma mère a eu la bonté de souffrir que j'aie reculé toujours ce choix qui me doit engager ; mais je serai bien aise de témoigner à tout le monde que je veux faire quelque chose pour l'amour de vous ; et si vous

m'en pressez, je rendrai cet arrêt qu'on attend depuis si longtemps.

SOSTRATE

C'est une chose, Madame, dont vous ne serez point importunée par moi, et je ne saurais me résoudre à presser une princesse qui sait trop ce qu'elle a à faire.

ÉRIPHILE

Mais c'est ce que la Princesse ma mère attend de vous.

SOSTRATE

Ne lui ai-je pas dit aussi que je m'acquitterais mal de cette commission ?

ÉRIPHILE

O çà, Sostrate, les gens comme vous ont toujours les yeux pénétrants ; et je pense qu'il ne doit y avoir guère de choses qui échappent aux vôtres. N'ont-ils pu découvrir, vos yeux, ce dont tout le monde est en peine, et ne vous ont-ils point donné quelques petites lumières du penchant de mon cœur ? Vous voyez les soins qu'on me rend, l'empressement qu'on me témoigne : quel est celui de ces deux Princes que vous croyez que je regarde d'un œil plus doux ?

SOSTRATE

Les doutes que l'on forme sur ces sortes de choses ne sont réglés d'ordinaire que par les intérêts qu'on prend.

ÉRIPHILE

Pour qui, Sostrate, pencheriez-vous des deux ? Quel est celui, dites-moi, que vous souhaiteriez que j'épousasse ?

SOSTRATE

Ah ! Madame, ce ne seront pas mes souhaits, mais votre inclination qui décidera de la chose.

ÉRIPHILE

Mais si je me conseillais à vous[9] pour ce choix ?

SOSTRATE

Si vous vous conseilliez à moi, je serais fort embarrassé.

ÉRIPHILE

Vous ne pourriez pas dire qui des deux vous semble plus digne de cette préférence?

SOSTRATE

Si l'on s'en rapporte à mes yeux, il n'y aura personne qui soit digne de cet honneur. Tous les princes du monde seront trop peu de chose pour aspirer à vous ; les Dieux seuls y pourront prétendre, et vous ne souffrirez des hommes que l'encens et les sacrifices.

ÉRIPHILE

Cela est obligeant, et vous êtes de mes amis. Mais je veux que vous me disiez pour qui des deux vous vous sentez plus d'inclination, quel est celui que vous mettez le plus au rang de vos amis.

SCÈNE IV

CHORÈBE • SOSTRATE • ÉRIPHILE

CHORÈBE

Madame, voilà la Princesse qui vient vous prendre ici, pour aller au bois de Diane.

SOSTRATE, *à part.*

Hélas ! petit garçon, que tu es venu à propos !

SCÈNE V

ARISTIONE • IPHICRATE • TIMOCLÈS
ANAXARQUE • CLITIDAS • SOSTRATE
ÉRIPHILE

ARISTIONE

On vous a demandée, ma fille, et il y a des gens que votre absence chagrine fort.

ÉRIPHILE

Je pense, Madame, qu'on m'a demandée par compliment, et on ne s'inquiète pas tant qu'on vous dit.

ARISTIONE

On enchaîne pour nous ici tant de divertissements les uns aux autres, que toutes nos heures sont retenues, et nous n'avons aucun moment à perdre, si nous voulons les goûter tous. Entrons vite dans le bois, et voyons ce qui nous y attend ; ce lieu est le plus beau du monde, prenons vite nos places.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

TROISIEME INTERMEDE

Le théâtre est une forêt, où la Princesse est invitée d'aller; une Nymphe lui en fait les honneurs en chantant, et, pour la divertir, on lui joue une petite comédie en musique, dont voici le sujet. Un Berger se plaint à deux Bergers, ses amis, des froideurs de celle qu'il aime; les deux amis le consolent; et, comme la Bergère aimée arrive, tous trois se retirent pour l'observer. Après quelque plainte amoureuse, elle se repose sur un gazon, et s'abandonne aux douceurs du sommeil. L'amant fait approcher ses amis pour contempler les grâces de sa Bergère et invite toutes choses à contribuer à son repos. La Bergère, en s'éveillant, voit son Berger à ses pieds, se plaint de sa poursuite; mais, considérant sa constance, elle lui accorde sa demande, et consent d'en être aimée en présence des deux bergers amis. Deux Satyres arrivant se plaignent de son changement, et, étant touchés de cette disgrâce, cherchent leur consolation dans le vin.

LES PERSONNAGES DE LA PASTORALE

LA NYMPHE DE LA VALLÉE DE TEMPÉ
TIRCIS • LYCASTE • MÉNANDRE
CALISTE • DEUX SATYRES

PROLOGUE

LA NYMPHE DE TEMPÉ

Venez, grande Princesse, avec tous vos appas.
Venez prêter vos yeux aux innocents ébats
Que notre désert vous présente;
N'y cherchez point l'éclat des fêtes de la cour :
On ne sent ici que l'amour,
Ce n'est que d'amour qu'on y chante.

SCÈNE I

TIRCIS

Vous chantez sous ces feuillages,
Doux rossignols pleins d'amour,
Et de vos tendres ramages
Vous réveillez tour à tour

Les échos de ces bocages :
Hélas ! petits oiseaux, hélas !
Si vous aviez mes maux, vous ne chanteriez pas.

SCÈNE II

LYCASTE • MÉNANDRE • TIRCIS

LYCASTE

Hé quoi ! toujours languissant, sombre et triste ?

MÉNANDRE

Hé quoi, toujours aux pleurs abandonné ?

TIRCIS

Toujours adorant Caliste,
Et toujours infortuné.

LYCASTE

Dompte, dompte, Berger, l'ennui qui te possède.

TIRCIS

Eh ! le moyen ? hélas !

MÉNANDRE

Fais, fais-toi quelque effort.

TIRCIS

Eh ! le moyen, hélas ! quand le mal est trop fort ?

LYCASTE

Ce mal trouvera son remède.

TIRCIS

Je ne guérirai qu'à ma mort.

LYCASTE ET MÉNANDRE

Ah ! Tircis !

TIRCIS

Ah ! Bergers !

LYCASTE ET MÉNANDRE

Prends sur toi plus d'empire.

TIRCIS

Rien ne me peut plus secourir.

LYCASTE ET MÉNANDRE

C'est trop, c'est trop céder.

TIRCIS

C'est trop, c'est trop souffrir.

LYCASTE ET MÉNANDRE

Quelle faiblesse !

TIRCIS

Quel martyre !

LYCASTE ET MÉNANDRE

Il faut prendre courage.

TIRCIS

Il faut plutôt mourir.

LYCASTE

Il n'est point de bergère
Si froide et si sévère,
Dont la pressante ardeur
D'un cœur qui persévère
Ne vainque la froideur.

MÉNANDRE

Il est, dans les affaires
Des amoureux mystères,
Certains petits moments
Qui changent les plus fières
Et font d'heureux amants.

TIRCIS

Je la vois, la cruelle,
Qui porte ici ses pas ;

Gardons d'être vu d'elle.
L'ingrate, hélas !
N'y viendrait pas.

SCÈNE III

CALISTE

Ah ! que sur notre cœur
La sévère loi de l'honneur
Prends un cruel empire !
Je ne fais voir que rigueurs pour Tircis,
Et cependant, sensible à ses cuisants soucis,
De sa langueur en secret je soupire,
Et voudrais bien soulager son martyre.
C'est à vous seuls que je le dis :
Arbres, n'allez pas le redire.

Puisque le ciel a voulu nous former
Avec un cœur qu'Amour peut enflammer,
Quelle rigueur impitoyable
Contre des traits si doux nous force à nous armer,
Et pourquoi, sans être blâmable,
Ne peut-on pas aimer
Ce que l'on trouve aimable ?

Hélas ! que vous êtes heureux,
Innocents animaux, de vivre sans contrainte,
Et de pouvoir suivre sans crainte
Les doux emportements de vos cœurs amoureux !

Hélas ! petits oiseaux, que vous êtes heureux
De ne sentir nulle contrainte,
Et de pouvoir suivre sans crainte
Les doux emportements de vos cœurs amoureux !

Mais le sommeil sur ma paupière
Verse de ses pavots l'agréable fraîcheur ;
Donnons-nous à lui tout entière :
Nous n'avons point de loi sévère
Qui défende à nos sens d'en goûter la douceur.

SCÈNE IV

CALISTE, *endormie* • TIRCIS • LYCASTE
MÉNANDRE

TIRCIS

Vers ma belle ennemie
Portons sans bruit nos pas,
Et ne réveillons pas
Sa rigueur endormie.

TOUS TROIS

Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs;
Dormez, dormez, beaux yeux.

TIRCIS

Silence, petits oiseaux;
Vents, n'agitez nulle chose;
Coulez doucement, ruisseaux :
C'est Caliste qui repose.

TOUS TROIS

Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs;
Dormez, dormez, beaux yeux.

CALISTE

Ah! quelle peine extrême!
Suivre partout mes pas?

TIRCIS

Que voulez-vous qu'on suive, hélas!
Que ce qu'on aime?

CALISTE

Berger, que voulez-vous?

TIRCIS

Mourir, belle Bergère,
Mourir à vos genoux,

Et finir ma misère,
Puisque en vain à vos pieds on me voit soupirer,
Il y faut expirer.

CALISTE

Ah! Tircis, ôtez-vous, j'ai peur que dans ce jour
La pitié dans mon cœur n'introduise l'amour.

LYCASTE ET MÉNANDRE, *l'un après l'autre.*

Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre;
C'est par trop vous défendre;
Bergère, il faut se rendre
A sa longue amitié.
Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre.

CALISTE

C'est trop, c'est trop de rigueur.
J'ai maltraité votre ardeur,
Chérissant votre personne;
Vengez-vous de mon cœur :
Tircis, je vous le donne.

TIRCIS

O Ciel! Bergers! Caliste! Ah! je suis hors de moi.
Si l'on meurt de plaisir je dois perdre la vie.

LYCASTE

Digne prix de la foi!

MÉNANDRE

O sort digne d'envie!

SCÈNE V

DEUX SATYRES • TIRCIS • LYCASTE
CALISTE • MÉNANDRE

PREMIER SATYRE

Quoi? tu me fuis, ingrate, et je te vois ici
De ce berger à moi faire une préférence?

DEUXIÈME SATYRE

Quoi? mes soins n'ont rien pu sur ton indifférence,
Et pour ce langoureux ton cœur s'est adouci?

CALISTE

Le destin le veut ainsi;
Prenez tous deux patience.

PREMIER SATYRE

Aux amants qu'on pousse à bout
L'amour fait verser des larmes;
Mais ce n'est pas notre goût,
Et la bouteille a des charmes
Qui nous consolent de tout.

DEUXIÈME SATYRE

Notre amour n'a pas toujours
Tout le bonheur qu'il désire;
Mais nous avons un secours,
Et le bon vin nous fait rire,
Quand on rit de nos amours.

TOUS

Champêtres Divinités,
Faunes, Dryades, sortez
De vos paisibles retraites;
Mêlez vos pas à nos sons,
Et tracez sur les herbettes
L'image de nos chansons.

En même temps, six Dryades et six Faunes sortent de leurs demeures, et font ensemble une danse agréable, qui, s'ouvrant tout d'un coup, laisse voir un Berger et une Bergére, qui font en musique une petite scène d'un dépit amoureux.

DÉPIT AMOUREUX

CLIMÈNE • PHILINTE

PHILINTE

Quand je plaisais à tes yeux,
J'étais content de ma vie,

Et ne voyais Roi ni Dieux
Dont le sort me fît envie.

CLIMÈNE

Lors qu'à toute autre personne
Me préférait ton ardeur,
J'aurais quitté la couronne
Pour régner dessus ton cœur.

PHILINTE

Un autre a guéri mon âme
Des feux que j'avais pour toi.

CLIMÈNE

Un autre a vengé ma flamme
Des faiblesses de ta foi.

PHILINTE

Cloris, qu'on vante si fort,
M'aime d'une ardeur fidèle;
Si ses yeux voulaient ma mort,
Je mourrais content pour elle.

CLIMÈNE

Myrtil, si digne d'envie,
Me chérit plus que le jour,
Et moi je perdrais la vie
Pour lui montrer mon amour.

PHILINTE

Mais si d'une douce ardeur
Quelque renaissante trace
Chassait Cloris de mon cœur
Pour te remettre en sa place...?

CLIMÈNE

Bien qu'avec pleine tendresse
Myrtil me puisse chérir,
Avec toi, je le confesse,
Je voudrais vivre et mourir.

TOUS DEUX *ensemble.*

Ah ! plus que jamais aimons-nous,
Et vivons et mourons en des liens si doux.

TOUS LES ACTEURS DE LA COMÉDIE *chantent.*

Amants, que vos querelles
Sont aimables et belles !
Qu'on y voit succéder
De plaisirs, de tendresse !
Querellez-vous sans cesse
Pour vous raccommoder.
Amants, que vos querelles
Sont aimables et belles, etc.

Les Faunes et les Dryades recommencent leur danse, que les Bergères et Bergers musiciens entremêlent de leurs chansons, tandis que trois petites Dryades et trois petits Faunes font paraître, dans l'enfoncement du théâtre, tout ce qui se passe sur le devant.

LES BERGERS ET BERGÈRES

Jouissons, jouissons des plaisirs innocents
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens.

Des grandeurs, qui voudra se soucie :
Tous ces honneurs dont on a tant d'envie
Ont des chagrins qui sont vieillissants[10].
Jouissons, jouissons des plaisirs innocents
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens.

En aimant, tout nous plaît dans la vie ;
Deux cœurs unis de leur sort sont contents ;
Cette ardeur, de plaisirs suivie,
De tous nos jours fait d'éternels printemps ;
Jouissons, jouissons des plaisirs innocents
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens.

ACTE TROISIEME

SCÈNE I

ARISTIONE • IPHICRATE • TIMOCLÈS
ANAXARQUE • CLITIDAS • ÉRIPHILE
SOSTRATE • Suite

ARISTIONE

Les mêmes paroles toujours se présentent à dire, il faut toujours s'écrier : « Voilà qui est admirable, il ne se peut rien de plus beau, cela passe tout ce qu'on a jamais vu. »

TIMOCLÈS

C'est donner de trop grandes paroles, Madame, à de petites bagatelles.

ARISTIONE

Des bagatelles comme celles-là peuvent occuper agréablement les plus sérieuses personnes. En vérité, ma fille, vous êtes bien obligée à ces Princes, et vous ne sauriez assez reconnaître tous les soins qu'ils prennent pour vous.

ÉRIPHILE

J'en ai, Madame, tout le ressentiment qu'il est possible.

ARISTIONE

Cependant vous les faites longtemps languir sur ce qu'ils attendent de vous. J'ai promis de ne vous point contraindre ; mais leur amour vous presse de vous déclarer, et de ne plus traîner en longueur la récompense de leurs services. J'ai chargé Sostrate d'apprendre doucement de vous les sentiments de votre cœur, et je ne sais pas s'il a commencé à s'acquitter de cette commission.

ÉRIPHILE

Oui, Madame. Mais il me semble que je ne puis assez reculer ce choix dont on me presse, et que je ne saurais

le faire sans mériter quelque blâme. Je me sens également obligée à l'amour, aux empressements, aux services de ces deux Princes, et je trouve une espèce d'injustice bien grande à me montrer ingrate ou vers l'un, ou vers l'autre, par le refus qu'il m'en faudra faire dans la préférence de son rival.

IPHICRATE

Cela s'appelle, Madame, un fort honnête compliment pour nous refuser tous deux.

ARISTIONE

Ce scrupule, ma fille, ne doit point vous inquiéter, et ces Princes tous deux se sont soumis il y a longtemps à la préférence que pourra faire votre inclination.

ÉRIPHILE

L'inclination, Madame, est fort sujette à se tromper, et des yeux désintéressés sont beaucoup plus capables de faire un juste choix.

ARISTIONE

Vous savez que je suis engagée de parole à ne rien prononcer là-dessus, et, parmi ces deux Princes, votre inclination ne peut point se tromper et faire un choix qui soit mauvais.

ÉRIPHILE

Pour ne point violenter votre parole, ni mon scrupule, agréez, Madame, un moyen que j'ose proposer.

ARISTIONE

Quoi, ma fille ?

ÉRIPHILE

Que Sostrate décide de cette préférence. Vous l'avez pris pour découvrir le secret de mon cœur : souffrez que je le prenne pour me tirer de l'embarras où je me trouve.

ARISTIONE

J'estime tant Sostrate que, soit que vous vouliez vous servir de lui pour expliquer vos sentiments, ou soit que vous vous en remettiez absolument à sa conduite, je fais,

dis-je, tant d'estime de sa vertu et de son jugement, que je consens, de tout mon cœur, à la proposition que vous me faites.

IPHICRATE

C'est-à-dire, Madame, qu'il nous faut faire notre cour à Sostrate[11] ?

SOSTRATE

Non, Seigneur, vous n'aurez point de cour à me faire, et, avec tout le respect que je dois aux Princesses, je renonce à la gloire où elles veulent m'élever.

ARISTIONE

D'où vient cela, Sostrate ?

SOSTRATE

J'ai des raisons, Madame, qui ne permettent pas que je reçoive l'honneur que vous me présentez.

IPHICRATE

Craignez-vous, Sostrate, de vous faire un ennemi ?

SOSTRATE

Je craindrais peu, seigneur, les ennemis que je pourrais me faire en obéissant à mes souveraines.

TIMOCLÈS

Par quelle raison donc refusez-vous d'accepter le pouvoir qu'on vous donne, et de vous acquérir l'amitié d'un Prince qui vous devrait tout son bonheur ?

SOSTRATE

Par la raison que je ne suis pas en état d'accorder à ce Prince ce qu'il souhaiterait de moi.

IPHICRATE

Quelle pourrait être cette raison ?

SOSTRATE

Pourquoi me tant presser là-dessus ? Peut-être ai-je, seigneur, quelque intérêt secret qui s'oppose aux préten-

tions de votre amour. Peut-être ai-je un ami qui brûle, sans oser le dire, d'une flamme respectueuse pour les charmes divins dont vous êtes épris. Peut-être cet ami me fait-il tous les jours confidence de son martyre, qu'il se plaint à moi tous les jours des rigueurs de sa destinée, et regarde l'hymen de la Princesse ainsi que l'arrêt redoutable qui le doit pousser au tombeau. Et si cela était, seigneur, serait-il raisonnable que ce fût de ma main qu'il reçût le coup de sa mort ?

IPHICRATE

Vous auriez bien la mine, Sostrate, d'être vous-même cet ami dont vous prenez les intérêts.

SOSTRATE

Ne cherchez point, de grâce, à me rendre odieux aux personnes qui vous écoutent : je sais me connaître, seigneur, et les malheureux comme moi n'ignorent pas jusques où leur fortune leur permet d'aspirer.

ARISTIONE

Laissons cela : nous trouverons moyen de terminer l'irrésolution de ma fille.

ANAXARQUE

En est-il un meilleur, Madame, pour terminer les choses au contentement de tout le monde, que les lumières que le Ciel peut donner sur ce mariage ? J'ai commencé, comme je vous ai dit, à jeter pour cela les figures mystérieuses que notre art nous enseigne, et j'espère vous faire voir tantôt ce que l'avenir garde à cette union souhaitée. Après cela pourra-t-on balancer encore ? La gloire et les prospérités que le Ciel promettra ou à l'un ou à l'autre choix ne seront-elles pas suffisantes pour le déterminer, et celui qui sera exclu pourra-t-il s'offenser quand ce sera le Ciel qui décidera cette préférence ?

IPHICRATE

Pour moi, je m'y soumets entièrement, et je déclare que cette voie me semble la plus raisonnable.

TIMOCLÈS

Je suis de même avis, et le Ciel ne saurait rien faire où je ne souscrive sans répugnance.

ÉRIPHILE

Mais, seigneur Anaxarque, voyez-vous si clair dans les destinées, que vous ne vous trompiez jamais, et ces prospérités et cette gloire que vous dites que le Ciel nous promet, qui en sera caution, je vous prie ?

ARISTIONE

Ma fille, vous avez une petite incrédulité qui ne vous quitte point.

ANAXARQUE

Les épreuves, Madame, que tout le monde a vues de l'infaillibilité de mes prédictions sont les cautions suffisantes des promesses que je puis faire. Mais enfin, quand je vous aurai fait voir ce que le Ciel vous marque, vous vous réglerez là-dessus, à votre fantaisie, et ce sera à vous à prendre la fortune de l'un ou de l'autre choix.

ÉRIPHILE

Le Ciel, Anaxarque, me marquera les deux fortunes qui m'attendent ?

ANAXARQUE

Oui, Madame, les félicités qui vous suivront, si vous épousez l'un, et les disgrâces qui vous accompagneront, si vous épousez l'autre.

ÉRIPHILE

Mais comme il est impossible que je les épouse tous deux, il faut donc qu'on trouve écrit dans le Ciel, non seulement ce qui doit arriver, mais aussi ce qui ne doit pas arriver.

CLITIDAS

Voilà mon astrologue embarrassé.

ANAXARQUE

Il faudrait vous faire, Madame, une longue discussion des principes de l'astrologie pour vous faire comprendre cela.

CLITIDAS

Bien répondu. Madame, je ne dis point de mal de l'astrologie ; l'astrologie est une belle chose, et le seigneur Anaxarque est un grand homme.

IPHICRATE

La vérité de l'astrologie est une chose incontestable, et il n'y a personne qui puisse disputer contre la certitude de ses prédictions.

CLITIDAS

Assurément.

TIMOCLÈS

Je suis assez incrédule pour quantité de choses : mais, pour ce qui est de l'astrologie, il n'y a rien de plus sûr et de plus constant que le succès des horoscopes qu'elle tire.

CLITIDAS

Ce sont des choses les plus claires du monde.

IPHICRATE

Cent aventures prédites arrivent tous les jours, qui convainquent les plus opiniâtres.

CLITIDAS

Il est vrai.

TIMOCLÈS

Peut-on contester sur cette matière les incidents célèbres dont les histoires nous font foi ?

CLITIDAS

Il faut n'avoir pas le sens commun. Le moyen de contester ce qui est moulé[12] ?

ARISTIONE

Sostrate n'en dit mot : quel est son sentiment là-dessus?

SOSTRATE

Madame, tous les esprits ne sont pas nés avec les qualités qu'il faut pour la délicatesse de ces belles sciences qu'on nomme curieuses, et il y en a de si matériels, qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoi-

vent le plus facilement du monde. Il n'est rien de plus agréable, Madame, que toutes les grandes promesses de ces connaissances sublimes. Transformer tout en or, faire vivre éternellement, guérir par des paroles, se faire aimer de qui l'on veut, savoir tous les secrets de l'avenir, faire descendre, comme on veut, du ciel sur des métaux des impressions de bonheur[13], commander aux démons, se faire des armées invisibles et des soldats invulnérables : tout cela est charmant, sans doute ; et il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la possibilité : cela leur est le plus aisé du monde à concevoir. Mais, pour moi, je vous avoue que mon esprit grossier a quelque peine à le comprendre et à le croire, et j'ai toujours trouvé cela trop beau pour être véritable. Toutes ces belles raisons de sympathie, de force magnétique et de vertu occulte, sont si subtiles et délicates qu'elles échappent à mon sens matériel, et, sans parler du reste, jamais il n'a été en ma puissance de concevoir comme on trouve écrit dans le ciel jusqu'aux plus petites particularités de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correspondance peut-il y avoir entre nous et des globes éloignés de notre terre d'une distance si effroyable? et d'où cette belle science enfin peut-elle être venue aux hommes? Quel dieu l'a révélée, ou quelle expérience l'a pu former de l'observation de ce grand nombre d'astres qu'on n'a pu voir encore deux fois dans la même disposition?

ANAXARQUE

Il ne sera pas difficile de vous le faire concevoir.

SOSTRATE

Vous serez plus habile que tous les autres.

CLITIDAS

Il vous fera une discussion de tout cela quand vous voudrez.

IPHICRATE

Si vous ne comprenez pas les choses, au moins les pouvez-vous croire, sur ce que l'on voit tous les jours.

SOSTRATE

Comme mon sens est si grossier, qu'il n'a pu rien comprendre, mes yeux aussi sont si malheureux, qu'ils n'ont jamais rien vu.

IPHICRATE

Pour moi, j'ai vu, et des choses tout à fait convaincantes.

TIMOCLÈS

Et moi aussi.

SOSTRATE

Comme vous avez vu, vous faites bien de croire, et il faut que vos yeux soient faits autrement que les miens.

IPHICRATE

Mais enfin la Princesse croit à l'astrologie, et il me semble qu'on y peut bien croire après elle. Est-ce que Madame, Sostrate, n'a pas de l'esprit et du sens?

SOSTRATE

Seigneur, la question est un peu violente. L'esprit de la Princesse n'est pas une règle pour le mien, et son intelligence peut l'élever à des lumières où mon sens ne peut pas atteindre.

ARISTIONE

Non, Sostrate, je ne vous dirai rien sur quantité de choses auxquelles je ne donne guère plus de créance que vous. Mais pour l'astrologie, on m'a dit et fait voir des choses si positives, que je ne la puis mettre en doute.

SOSTRATE

Madame, je n'ai rien à répondre à cela.

ARISTIONE

Quittons ce discours, et qu'on nous laisse un moment. Dressons[14] notre promenade, ma fille, vers cette belle grotte où j'ai promis d'aller. Des galanteries à chaque pas!

FIN DU TROISIÈME ACTE

QUATRIEME INTERMEDE

Le théâtre représente une grotte, où les Princesses vont se promener, et dans le temps qu'elles y entrent, huit Statues, portant chacune deux flambeaux à leurs mains, font une danse variée de plusieurs figures et de plusieurs belles attitudes où elles demeurent par intervalles.

ENTRÉE DU BALLET

DE HUIT STATUES

ACTE QUATRIEME

SCÈNE I

ARISTIONE • ÉRIPHILE

ARISTIONE

De qui que cela soit, on ne peut rien de plus galant et de mieux entendu. Ma fille, j'ai voulu me séparer de tout le monde pour vous entretenir, et je veux que vous ne me cachiez rien de la vérité. N'auriez-vous point dans l'âme quelque inclination secrète que vous ne voulez pas nous dire ?

ÉRIPHILE

Moi, Madame ?

ARISTIONE

Parlez à cœur ouvert, ma fille : ce que j'ai fait pour vous mérite bien que vous usiez avec moi de franchise. Tourner vers vous toutes mes pensées, vous préférer à toutes choses, et fermer l'oreille en l'état où je suis, à toutes les propositions que cent princesses en ma place écouteraient avec bienséance, tout cela vous doit assez persuader que je suis une bonne mère, et que je ne suis pas pour recevoir avec sévérité les ouvertures que vous pourriez me faire de votre cœur.

ÉRIPHILE

Si j'avais si mal suivi votre exemple que de m'être laissée aller à quelques sentiments d'inclination que j'eusse raison de cacher, j'aurais, Madame, assez de pouvoir sur moi-même pour imposer silence à cette passion, et me mettre en état de ne rien faire voir qui fût indigne de votre sang.

ARISTIONE

Non, non, ma fille : vous pouvez sans scrupule m'ouvrir vos sentiments. Je n'ai point renfermé votre inclination dans le choix de deux princes ; vous pouvez l'étendre où vous voudrez, et le mérite auprès de moi tient un rang si considérable, que je l'égale à tout ; et, si vous m'avouez

franchement les choses, vous me verrez souscrire sans répugnance au choix qu'aura fait votre cœur.

ÉRIPHILE

Vous avez des bontés pour moi, Madame, dont je ne puis assez me louer ; mais je ne les mettrai point à l'épreuve sur le sujet dont vous me parlez, et tout ce que je leur demande, c'est de ne point presser un mariage où je ne me sens pas encore bien résolue.

ARISTIONE

Jusqu'ici je vous ai laissée assez maîtresse de tout, et l'impatience des Princes vos amants... Mais quel bruit est-ce que j'entends ? Ah ! ma fille, quel spectacle s'offre à nos yeux ? Quelque divinité descend ici, et c'est la déesse Vénus qui semble nous vouloir parler.

SCÈNE II

VÉNUS, *accompagnée de quatre petits Amours, dans une machine*

ARISTIONE • ÉRIPHILE

VÉNUS

Princesse, dans tes soins brille un zèle exemplaire,
Qui par les Immortels doit être couronné,
Et pour te voir un gendre illustre et fortuné,
Leur main te veut marquer le choix que tu dois faire :
Ils t'annoncent tous par ma voix
La gloire et les grandeurs, que, par ce digne choix,
Ils feront pour jamais entrer dans ta famille.
De tes difficultés termine donc le cours,
Et pense à donner ta fille
A qui sauvera tes jours.

ARISTIONE

Ma fille, les Dieux imposent silence à tous nos raisonnements. Après cela, nous n'avons plus rien à faire qu'à recevoir ce qu'ils s'apprêtent à nous donner, et vous venez d'entendre distinctement leur volonté. Allons dans le premier temple les assurer de notre obéissance, e leur rendre grâce de leurs bontés.

SCÈNE III

ANAXARQUE • CLÉON

CLÉON

Voilà la Princesse qui s'en va ; ne voulez-vous pas lui parler ?

ANAXARQUE

Attendons que sa fille soit séparée d'elle : c'est un esprit que je redoute, et qui n'est pas de trempe à se laisser mener, ainsi que celui de sa mère. Enfin, mon fils, comme nous venons de voir par cette ouverture, le stratagème a réussi. Notre Vénus a fait des merveilles ; et l'admirable ingénieur qui s'est employé à cet artifice a si bien disposé tout, a coupé avec tant d'adresse le plancher de cette grotte, si bien caché ses fils de fer et tous ses ressorts, si bien ajusté ses lumières et habillé ses personnages, qu'il y a peu de gens qui n'y eussent été trompés. Et comme la princesse Aristione est fort superstitieuse, il ne faut point douter qu'elle ne donne à pleine tête dans cette tromperie. Il y a longtemps, mon fils, que je prépare cette machine, et me voilà tantôt au but de mes prétentions.

CLÉON

Mais pour lequel des deux princes au moins dressez-vous tout cet artifice ?

ANAXARQUE

Tous deux ont recherché mon assistance, et je leur promets à tous deux la faveur de mon art ; mais les présents du prince Iphicrate et les promesses qu'il m'a faites l'emportent de beaucoup sur tout ce qu'a pu faire l'autre. Ainsi ce sera lui qui recevra les effets favorables de tous les ressorts que je fais jouer : et, comme son ambition me devra toute chose, voilà, mon fils, notre fortune faite. Je vais prendre mon temps pour affermir dans son erreur l'esprit de ma Princesse, pour la mieux prévenir[15] encore par le rapport que je lui ferai voir adroitement des paroles de Vénus avec les prédictions des figures célestes que je lui dis que j'ai jetées. Va-t'en

tenir la main au reste de l'ouvrage, préparer nos six hommes à se bien cacher dans leur barque derrière le rocher, à posément attendre le temps que la princesse Aristione vient tous les soirs se promener seule sur le rivage, à se jeter bien à propos sur elle, ainsi que des corsaires, et de donner lieu au prince Iphicrate de lui apporter ce secours qui, sur les paroles du Ciel, doit mettre entre ses mains la princesse Eriphile. Ce prince est averti par moi, et, sur la foi de ma prédiction, il doit se tenir dans ce petit bois qui borde le rivage. Mais sortons de cette grotte : je te dirai en marchant toutes les choses qu'il faut bien observer. Voilà la princesse Eriphile, évitons sa rencontre.

SCÈNE IV

ÉRIPHILE • CLÉONICE • SOSTRATE

ÉRIPHILE

Hélas ! quelle est ma destinée, et qu'ai-je fait aux Dieux pour mériter les soins qu'ils veulent prendre de moi ?

CLÉONICE

Le voici, Madame, que j'ai trouvé, et, à vos premiers ordres, il n'a pas manqué de me suivre.

ÉRIPHILE

Qu'il approche, Cléonice, et qu'on nous laisse seuls un moment. Sostrate, vous m'aimez ?

SOSTRATE

Moi, Madame ?

ÉRIPHILE

Laissons cela, Sostrate, je le sais, je l'approuve, et vous permets de me le dire. Votre passion a paru à mes yeux accompagnée de tout le mérite qui me la pouvait rendre agréable. Si ce n'était le rang où le Ciel m'a fait naître, je puis vous dire que cette passion n'aurait pas été malheureuse, et que cent fois je lui ai souhaité l'appui d'une fortune qui pût mettre pour elle en pleine liberté les secrets sentiments de mon âme. Ce n'est pas, Sostrate,

que le mérite seul n'ait à mes yeux tout le prix qu'il doit avoir, et que dans mon cœur je ne préfère les vertus qui sont en vous à tous les titres magnifiques dont les autres sont revêtus. Ce n'est pas même que la Princesse ma mère ne m'ait assez laissé la disposition de mes vœux, et je ne doute point, je vous l'avoue, que mes prières n'eussent pu tourner son consentement du côté que j'aurais voulu. Mais il est des états, Sostrate, où il n'est pas honnête de vouloir tout ce qu'on peut faire. Il y a des chagrins à se mettre au-dessus de toutes choses, et les bruits fâcheux de la renommée vous font trop acheter le plaisir que l'on trouve à contenter son inclination. C'est à quoi, Sostrate, je ne me serais jamais résolue, et j'ai cru faire assez de fuir l'engagement dont j'étais sollicitée. Mais enfin les Dieux veulent prendre le soin eux-mêmes de me donner un époux ; et tous ces longs délais avec lesquels j'ai reculé mon mariage, et que les bontés de la Princesse ma mère ont accordés à mes désirs, ces délais, dis-je, ne me sont plus permis, et il me faut résoudre à subir cet arrêt du Ciel. Soyez sûr, Sostrate, que c'est avec toutes les répugnances du monde que je m'abandonne à cet hyménée, et que si j'avais pu être maîtresse de moi, ou j'aurais été à vous, ou je n'aurais été à personne. Voilà, Sostrate, ce que j'avais à vous dire, voilà ce que j'ai cru devoir à votre mérite, et la consolation que toute ma tendresse peut donner à votre flamme.

SOSTRATE

Ah ! Madame, c'en est trop pour un malheureux ; je ne m'étais pas préparé à mourir avec tant de gloire, et je cesse dans ce moment de me plaindre des destinées. Si elles m'ont fait naître dans un rang beaucoup moins élevé que mes désirs, elles m'ont fait naître assez heureux pour attirer quelque pitié du cœur d'une grande princesse ; et cette pitié glorieuse vaut des sceptres et des couronnes, vaut la fortune des plus grands princes de la terre. Oui, Madame, dès que j'ai osé vous aimer, c'est vous, Madame, qui voulez bien que je me serve de ce mot téméraire, dès que j'ai, dis-je, osé vous aimer, j'ai condamné d'abord

l'orgueil de mes désirs, je me suis fait moi-même la destinée que je devais attendre. Le coup de mon trépas, Madame, n'aura rien qui me surprenne, puisque je m'étais préparé ; mais vos bontés le comblent d'un honneur que mon amour jamais n'eût osé espérer, et je m'en vais mourir après cela le plus content et le plus glorieux de tous les hommes. Si je puis encore souhaiter quelque chose, ce sont deux grâces, Madame, que je prends la hardiesse de vous demander à genoux : de vouloir souffrir ma présence jusqu'à cet heureux hyménée, qui doit mettre fin à ma vie ; et parmi cette grande gloire, et ces longues prospérités que le Ciel promet à votre union, de vous souvenir quelquefois de l'amoureux Sostrate. Puis-je, divine Princesse, me promettre de vous cette précieuse faveur ?

ÉRIPHILE

Allez, Sostrate, sortez d'ici. Ce n'est pas aimer mon repos, que de me demander que je me souvienne de vous.

SOSTRATE

Ah ! Madame, si votre repos...

ÉRIPHILE

Otez-vous, vous dis-je, Sostrate ; épargnez ma faiblesse, et ne m'exposez point à plus que je n'ai résolu.

SCÈNE V

CLÉONICE • ÉRIPHILE

CLÉONICE

Madame, je vous vois l'esprit tout chagrin : vous plaît-il que vos danseurs, qui expriment si bien toutes les passions, vous donnent maintenant quelque épreuve de leur adresse ?

ÉRIPHILE

Oui, Cléonice, qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront, pourvu qu'ils me laissent à mes pensées.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

CINQUIEME INTERMEDE

Quatre Pantomimes, pour épreuve de leur adresse, ajustent leurs gestes et leurs pas aux inquiétudes de la jeune Princesse.

ENTRÉE DE BALLET

DE QUATRE PANTOMIMES

ACTE CINQUIEME

SCÈNE I

CLITIDAS • ÉRIPHILE

CLITIDAS, *faisant semblant de ne pas voir Eriphile.*

De quel côté porter mes pas? où m'aviserai-je d'aller, et en quel lieu puis-je croire que je trouverai maintenant la princesse Eriphile? Ce n'est pas un petit avantage que d'être le premier à porter une nouvelle. Ah! la voilà, Madame, je vous annonce que le Ciel vient de vous donner l'époux qu'il vous destinait.

ÉRIPHILE

Eh! laisse-moi, Clitidas, dans ma sombre mélancolie.

CLITIDAS

Madame, je vous demande pardon, je pensais faire bien de vous venir dire que le Ciel vient de vous donner Sostrate pour époux: mais, puisque cela vous incommode, je rengaine ma nouvelle, et m'en retourne droit comme je suis venu.

ÉRIPHILE

Clitidas, holà, Clitidas!

CLITIDAS

Je vous laisse, Madame, dans votre sombre mélancolie.

ÉRIPHILE

Arrête, te dis-je, approche. Que viens-tu me dire?

CLITIDAS

Rien, Madame : on a parfois des empressements de venir dire aux grands de certaines choses dont ils ne se soucient pas, et je vous prie de m'excuser.

ÉRIPHILE

Que tu es cruel!

CLITIDAS

Une autre fois j'aurai la discrétion de ne vous pas venir interrompre.

ÉRIPHILE

Ne me tiens point dans l'inquiétude : qu'est-ce que tu viens m'annoncer ?

CLITIDAS

C'est une bagatelle de Sostrate, Madame, que je vous dirai une autre fois, quand vous ne serez point embarrassée [16].

ÉRIPHILE

Ne me fais point languir davantage, te dis-je, et m'apprends cette nouvelle.

CLITIDAS

Vous la voulez savoir, Madame ?

ÉRIPHILE

Oui, dépêche. Qu'as-tu à me dire de Sostrate ?

CLITIDAS

Une aventure merveilleuse, où personne ne s'attendait.

ÉRIPHILE

Dis-moi vite ce que c'est.

CLITIDAS

Cela ne troublera-t-il point, Madame, votre sombre mélancolie ?

ÉRIPHILE

Ah ! parle promptement.

CLITIDAS

J'ai donc à vous dire, Madame, que la Princesse votre mère passait presque seule dans la forêt, par ces petites routes qui sont si agréables, lorsqu'un sanglier hideux (ces vilains sangliers-là font toujours du désordre, et l'on devrait les bannir des forêts bien policées), lors, dis-je, qu'un sanglier hideux, poussé, je crois, par des chasseurs, est venu traverser la route où nous étions. Je devrais vous

faire peut-être, pour orner mon récit, une description étendue du sanglier dont je parle, mais vous vous en passerez, s'il vous plaît, et je me contenterai de vous dire que c'était un fort vilain animal. Il passait son chemin, et il était bon de ne rien lui dire, de ne point chercher de noise avec lui ; mais la Princesse a voulu égayer sa dextérité[17], et de son dard, qu'elle lui a lancé un peu mal à propos, ne lui en déplaise, lui a fait au-dessus de l'oreille une assez petite blessure. Le sanglier, mal morigéné[18], s'est impertinemment détourné contre nous : nous étions là deux ou trois misérables qui avons pâli de frayeur ; chacun gagnait son arbre, et la Princesse sans défense demeurait exposée à la furie de la bête, lorsque Sostrate a paru, comme si les Dieux l'eussent envoyé.

ÉRIPHILE

Hé bien ! Clitidas ?

CLITIDAS

Si mon récit vous ennuie, Madame, je remettrai le reste à une autre fois.

ÉRIPHILE

Achève promptement.

CLITIDAS

Ma foi ! c'est promptement, de vrai, que j'achèverai, car un peu de poltronnerie m'a empêché de voir tout le détail de ce combat ; et tout ce que je puis vous dire, c'est que, retournant sur la place, nous avons vu le sanglier mort, tout vautré dans son sang, et la Princesse pleine de joie, nommant Sostrate son libérateur et l'époux digne et fortuné que les Dieux lui marquaient pour vous. A ces paroles, j'ai cru que j'en avais assez entendu, et je me suis hâté de vous en venir, avant tous, apporter la nouvelle.

ÉRIPHILE

Ah ! Clitidas, pouvais-tu m'en donner une qui me pût être plus agréable ?

CLITIDAS

Voilà qu'on vient vous trouver.

SCÈNE II

ARISTIONE • SOSTRATE • ÉRIPHILE
CLITIDAS

ARISTIONE

Je vois, ma fille, que vous savez déjà tout ce que nous pourrions vous dire. Vous voyez que les Dieux se sont expliqués bien plus tôt que nous n'eussions pensé ; mon péril n'a guère tardé à nous marquer leurs volontés, et l'on connaît assez que ce sont eux qui se sont mêlés de ce choix, puisque le mérite tout seul brille dans cette préférence. Aurez-vous quelque répugnance à récompenser de votre cœur celui à qui je dois la vie et refuserez-vous Sostrate pour époux ?

ÉRIPHILE

Et de la main des Dieux, et de la vôtre, Madame, je ne puis rien recevoir qui ne me soit fort agréable.

SOSTRATE

Ciel ? n'est-ce point ici quelque songe tout plein de gloire, dont les Dieux me veuillent flatter, et quelque réveil malheureux ne me replongera-t-il point dans la bassesse de ma fortune ?

SCÈNE III

CLÉONICE • ARISTIONE • SOSTRATE
ÉRIPHILE • CLITIDAS

CLÉONICE

Madame, je viens vous dire qu'Anaxarque a jusqu'ici abusé l'un et l'autre Prince par l'espérance de ce choix qu'ils poursuivent depuis longtemps, et qu'au bruit qui s'est répandu de votre aventure, ils ont fait éclater tous deux leur ressentiment contre lui, jusque-là que, de paroles en paroles, les choses se sont échauffées, et il en a reçu quelques blessures dont on ne sait pas bien ce qui arrivera. Mais les voici.

SCÈNE IV

IPHICRATE • TIMOCLÈS • CLÉONICE
ARISTIONE • SOSTRATE • ÉRIPHILE
CLITIDAS

ARISTIONE

Princes, vous agissez tous deux avec une violence bien grande, et si Anaxarque a pu vous offenser, j'étais pour vous en faire justice moi-même.

IPHICRATE

Et quelle justice, Madame, auriez-vous pu nous faire de lui, si vous la faites si peu à notre rang dans le choix que vous embrassez ?

ARISTIONE

Ne vous êtes-vous pas soumis l'un et l'autre à ce que pourraient décider ou les ordres du Ciel, ou l'inclination de ma fille ?

TIMOCLÈS

Oui, Madame, nous nous sommes soumis à ce qu'ils pourraient décider entre le prince Iphicrate et moi, mais non pas à nous voir rebutés tous deux.

ARISTIONE

Et si chacun de vous a bien pu se résoudre à souffrir une préférence, que vous arrive-t-il à tous deux où vous ne soyez préparés, et que peuvent importer à l'un et à l'autre les intérêts de son rival ?

IPHICRATE

Oui, Madame, il importe. C'est quelque consolation de se voir préférer un homme qui vous est égal, et votre aveuglement est une chose épouvantable.

ARISTIONE

Prince, je ne veux pas me brouiller avec une personne qui m'a fait tant de grâce que de me dire des douceurs ; et je vous prie, avec toute l'honnêteté qu'il m'est pos-

sible, de donner à votre chagrin un fondement plus raisonnable, de vous souvenir, s'il vous plaît, que Sostrate est revêtu d'un mérite qui s'est fait connaître à toute la Grèce, et que le rang où le Ciel l'élève aujourd'hui va remplir toute la distance qui était entre lui et vous.

IPHICRATE

Oui, oui, Madame, nous nous en souviendrons ; mais peut-être aussi vous souviendrez-vous que deux Princes outragés ne sont pas deux ennemis peu redoutables.

TIMOCLÈS

Peut-être, Madame, qu'on ne goûtera pas longtemps la joie du mépris que l'on fait de nous.

ARISTIONE

Je pardonne toutes ces menaces aux chagrins d'un amour qui se croit offensé, et nous n'en verrons pas avec moins de tranquillité la fête des jeux Pythiens. Allons-y de ce pas, et couronnons par ce pompeux spectacle cette merveilleuse journée.

FIN DU CINQUIÈME ACTE

SIXIEME INTERMEDE

QUI EST LA SOLENNITÉ DES JEUX PYTHIENS

Le théâtre est une grande salle, en manière d'amphithéâtre, ouverte d'une grande arcade dans le fond, au-dessus de laquelle est une tribune fermée d'un rideau ; et dans l'éloignement parait un autel pour le sacrifice. Six hommes, presque nus, portant chacun une hache sur l'épaule, comme ministres du sacrifice, entrent par le portique, au son des violons, et sont suivis de deux Sacrificateurs musiciens, et d'une Prêtresse musicienne, et leur suite.

LA PRÊTRESSE

Chantez, peuples, chantez, en mille et mille lieux,
Du dieu que nous servons les brillantes merveilles ;
Parcourez la terre et les cieux
Vous ne sauriez chanter rien de plus précieux,
Rien de plus doux pour les oreilles.

UNE GRECQUE

A ce dieu plein de force, à ce dieu plein d'appas
Il n'est rien qui résiste.

AUTRE GRECQUE

Il n'est rien ici-bas
Qui par ses bienfaits ne subsiste.

AUTRE GRECQUE

Toute la terre est triste
Quand on ne le voit pas.

LE CHŒUR

Poussons à sa mémoire
Des concerts si touchants,
Que du haut de sa gloire
Il écoute nos chants.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET

Les six hommes portant les haches font entre eux une danse ornée de toutes les attitudes que peuvent exprimer des gens qui étudient leur force, puis ils se retirent aux deux côtés du théâtre pour faire place à six voltigeurs.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET

Six voltigeurs [19] *font paraître en cadence leur adresse sur des chevaux de bois, qui sont apportés par des esclaves.*

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET

Quatre conducteurs d'esclaves amènent, en cadence, douze esclaves qui dansent en marquant la joie qu'ils ont d'avoir recouvré la liberté.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET

Quatre femmes et quatre hommes armés à la grecque font ensemble une manière de jeu pour les armes.

La tribune s'ouvre. Un héraut, six trompettes et un timbalier se mêlant à tous les instruments, annonce, avec un grand bruit, la venue d'Apollon.

LE CHŒUR

Ouvrons tous nos yeux
A l'éclat suprême
Qui brille en ces lieux.
Quelle grâce extrême!
Où voit-on des dieux
Qui soient faits de même?

Apollon, au bruit des trompettes et des violons, entre par le portique, précédé de six jeunes gens, qui portent des lauriers entrelacés autour d'un bâton et un soleil d'or au-dessus, avec la devise royale en manière de trophée. Les six jeunes gens, pour danser avec Apollon, donnent leur trophée à tenir aux six hommes qui portent les haches, et commencent avec Apollon une danse héroïque, à laquelle se joignent, en diverses manières, les six hommes portant les trophées, les quatre femmes armées, avec leurs timbres, et les quatre hommes armés, avec leurs tambours, tandis que les six trompettes, le timbalier, les Sacrificateurs, la Prêtresse, et le chœur de musique accompagnent tout cela, en s'y mêlant par diverses reprises : ce qui finit la fête des jeux Pythiens, et tout le divertissement.

CINQUIÈME ENTRÉE DE BALLET

APOLLON ET SIX JEUNES GENS DE SA SUITE

Pour LE ROI, représentant le Soleil.

Je suis la source des clartés,
Et les astres les plus vantés,
Dont le beau cercle m'environne,

Ne sont brillants et respectés
Que par l'éclat que je leur donne.

Du char où je me puis asseoir,
Je vois le désir de me voir
Posséder la nature entière,
Et le monde n'a son espoir
Qu'aux seuls bienfaits de ma lumière.

Bienheureuses de toutes parts
Et pleines d'exquises richesses,
Les terres où de mes regards
J'arrête les douces caresses!

Pour MONSIEUR LE GRAND, suivant d'Apollon.

Bien qu'auprès du soleil tout autre éclat s'efface,
S'en éloigner pourtant n'est pas ce que l'on veut,
Et vous voyez bien, quoi qu'il fasse,
Que l'on s'en tient toujours le plus près que l'on peut.

Pour LE MARQUIS DE VILLEROI, suivant d'Apollon.

De notre maître incomparable
Vous me voyez inséparable,
Et le zèle puissant qui m'attache à ses vœux
Le suit parmi les eaux, le suit parmi les feux.

Pour LE MARQUIS DE RASSENT, suivant d'Apollon.

Je ne serai pas vain quand je ne croirai pas
Qu'un autre mieux que moi suive partout mes pas.

FIN DES AMANTS MAGNIFIQUES

LE BOURGEOIS GENTILHOMME

Comédie-ballet

LA MASCARADE IMPERTINENTE

Comme *Monsieur de Pourceaugnac,* la comédie du *Bourgeois gentilhomme* est un divertissement monté pour les chasses royales de Chambord au cours de l'automne 1670. Mis au point en dix jours avec quarante-neuf mille livres de frais, il fut créé le 14 octobre, et repris les 16, 20, 21. Il semble donc, contrairement auxaffirmations de Grimarest, que le succès fut immédiat et ne se démentit pas lorsque Molière reprit la pièce avec tous ses divertissements sur la scène du Palais-Royal. Aujourd'hui plus que jamais cette pièce symbolise la gaieté moliéresque. Notre époque a vu le grand comédien Raimu prêter sa trivialité truculente à Monsieur Jourdain. Et récemment une représentation de la Comédie-Française a su trouver l'équilibre entre l'esprit de rénovation et la fidélité.

Molière dans le rôle de Monsieur Jourdain portait " une robe de chambre doublée de taffetas aurore et vert, un haut-de-chausses de panne rouge, une camisole de panne bleue, un bonnet de nuit et une coiffe, des chausses et une écharpe de toile peinte à l'indienne, une veste à la turque et un turban, un sabre, des chausses de brocart aussi garnies de rubans verts et aurore... Chapeau garni de plumes aurore et vert. " Ainsi l'acteur dont les médecins de *Pourceaugnac* décrivaient la complexion " menue " jouait ce rôle que la tradition réserve à des comédiens pleins de rondeur. Antoine Adam voit là une raison de retrouver en Jourdain le petit homme lunaire des débuts. Il reste que l'on voit mal, l'énorme " présence " de Molière étant exclue, le bourgeois sans sa panse et sa mine joviale.

La distribution n'est pas connue avec certitude, mais chaque attribution de rôle prête à un commentaire. Hubert, qui, dans les travestis de vieille femme, avait remplacé

Louis Béjart parti en retraite depuis le début de l'année, jouait le rôle de Madame Jourdain. Il est admis que le portrait physique que Covielle et Cléonte dressent de Lucile dans la scène du "dépit amoureux", est celui-là même de son interprète, Armande Béjart. On sait que pour le rôle de Nicole, Molière a utilisé avec un à-propos admirable le rire irrésistible de Mademoiselle Beauval, nouvelle venue dans la troupe. Enfin l'une des attractions fut l'apparition de Lulli dans le rôle du Muphti où il se révéla "aussi excellent grimacier qu'excellent musicien". On dit même que la plus grande partie du succès alla vers lui, qui se préparait avec habileté et sans trop de scrupules à supplanter Molière dans la faveur royale.

Le reste de la distribution correspond aux emplois traditionnels des comédiens, puisqu'on retrouvait La Grange en jeune premier, La Thorillière en Dorante, Du Croisy en professeur de philosophie et De Brie en maître d'armes.

Le grand succès de Lulli s'explique par le rôle central que jouent la turquerie et les autres divertissements dansés et chantés. Il ne faut d'ailleurs rien exagérer. Si, comme il semble, Molière a écrit seul les couplets de la chanson espagnole, et en collaboration avec Lulli la romance italienne de la dernière entrée, si l'ordonnance de cette vaste comédie-ballet s'est réglée dans la maison d'Auteuil où Molière réunissait ses amis et ses collaborateurs, on peut dire qu'il a étendu loin son emprise sur le spectacle. Il est pourtant vraisemblable que le sujet même de la comédie n'a été qu'un prétexte et que tous ont travaillé à la commande du Roi, Molière adaptant son thème des prétentions ridicules aux turqueries, alors fort en vogue et mises en relief par un fait divers récent de la vie de cour.

Au sujet de la fameuse anecdote inséparable de tout commentaire du *Bourgeois gentilhomme,* tous les doutes sont permis, sur ses circonstances d'abord, ensuite sur le rôle réel qu'elle a joué dans la naissance de la comédie.

Depuis plusieurs années l'Orient était à la mode dans les romans et au théâtre. D'autre part depuis Montaigne et les grandes découvertes de la Renaissance, un certain

exotisme, des peuples primitifs ou orientaux ou utopiques, était un moyen commode pour les esprits libres de déguiser des critiques audacieuses que *les Lettres persanes* devaient couronner d'un chef-d'œuvre au siècle suivant. Les récits des voyageurs et les emprunts que leur faisaient certains moralistes minaient peu à peu les positions dogmatiques. On en trouve des traces chez Pascal, et chez Descartes. Les autorités de la Sorbonne n'étaient pas sans réagir comme le prouvent les polémiques qui suivirent la publication de l'ouvrage du Père Leblond qui opposait une certaine vertu chinoise à la corruption des sociétés chrétiennes.

Dans le cercle des amis de Molière, réputés libertins, revient souvent le nom du plus fameux voyageur du siècle, Bernier.

Toutefois l'exotisme du *Bourgeois gentilhomme* n'est pas moins fantaisiste, ni en apparence moins gratuit, que celui des romans de Georges Scudéry *Ibrahim* ou *l'Illustre Bassa* publié en 1641, et le *Récit turqueste,* ballet de Lulli donné en 1660.

En novembre 1669 débarqua à Toulon Suleiman Aga, ambassadeur de la Sublime Porte, avec sa suite de vingt personnes. Le Sultan cherchait alors à nouer des relations avec celui qu'il appelait l'Empereur de France.

Et c'est ici que la présentation des faits commence à diverger. Selon la plus anodine, les Français, choqués de l'arrogance du Turc qui se montra insensible à l'éclat de la réception ménagée pour l'éblouir, chargèrent Molière et Lulli de venger l'honneur national par une comédie qui tournât en bouffons les Turcs incommodes.

Aujourd'hui une autre version, plus perfide, encore moins avantageuse pour la cour de France, paraît devoir s'imposer. Les Français auraient pris pour un personnage très important un fonctionnaire de second plan, ancien jardinier du sérail, envoyé par malice. Pour aggraver le ridicule, on décida de le recevoir avec l'étiquette orientale. Un personnage curieux documenta les responsables et servit de truchement dans les réceptions. Le chevalier d'Arvieux avait en effet passé douze années chez les Turcs dont il parlait la langue. Il avait rapporté de son séjour

beaucoup d'anecdotes et de costumes. Il racontait les unes et revêtait les autres pour amuser la famille royale et la cour où il avait réussi à se glisser.

Et l'on se livra à la mascarade officielle, au cours de laquelle M. de Lionnes reçut Suleiman Aga, déguisé en vizir et couché sur une estrade camouflée en sopha. Soleiman Aga, riant sous cape, joua le rôle en grand cabotin, exigea de remettre le message de son maître en mains propres au Roi qui le reçut, assis en tailleur dans son manteau de pourpre et d'hermine et portant les diamants de la couronne. Suleiman osa trouver ces derniers moins nombreux que les pierreries sur le harnais du cheval que son maître montait les jours de cérémonies et il se fâcha quand le Roi refusa de se lever pour recevoir le message. Quand on découvrit le quiproquo, on dut se débarrasser discrètement du farceur.

Bien entendu ceux qui soutiennent cette dernière version des faits ne sont pas loin de suspecter chez Molière une intention malicieuse, puisque le mauvais rôle ne revient pas aux Turcs et que Monsieur Jourdain n'est pas plus jobard que le Roi qui par goût de la grandeur compromet son prestige dans cette mascarade. D'autres, parmi les contemporains, ont cru reconnaître Colbert, ministre tout-puissant, sous la figure du fils de drapier devenu fou d'honneurs. Citons encore parmi les audaces attribuées à Molière la parodie sacrilège d'une réception, célébrée par un évêque, d'un chevalier de Notre-Dame-du-Carmel, titre que possédait justement d'Arvieux.

Aucune de ces thèses ne repose sur des arguments irréfutables. Est-ce une raison suffisante pour leur refuser toute crédibilité et limiter par réaction Molière à son rôle d'amuseur à gages ? Même si elle touche souvent à la dévotion maniaque, il y a quelque chose de précieux dans l'attitude de ceux qui cherchent une vérité profonde et dangereuse dans la moindre bouffonnerie de Molière. Ils sont presque toujours autorisés à le faire, surtout dans la dernière période de l'œuvre, par l'énormité même de son comique, qui atteint les proportions d'un lyrisme de l'absurde.

Molière n'a sans doute pas pour objet d'offrir au rire des générations l'authentique mascarade d'un monarque ivre de grandeur. Mais il est vrai que les hommes, les riches, les puissants, les tout-puissants peut-être, lui apparaissent de plus en plus prisonniers de leurs personnages, engoncés dans leurs uniformes dérisoires, dans leurs prétentions outrancières. Il ne se propose certainement pas de parodier une cérémonie sacrée ; mais il voit l'envers de tout cérémonial médical, liturgique ou royal, dont les rites imposants se confondent dans la même bouffonnerie.

On est d'autant plus frappé par cette dimension proprement poétique de la farce que *le Bourgeois gentilhomme* est incontestablement le chef-d'œuvre de la comédie-ballet, comme si l'on avait là le terme vers lequel s'acheminait le génie de Molière. Ce n'est pas que la pièce n'éclate de défauts. La construction paraît désordonnée. Il n'y a ni actes ni scènes et les sketches succèdent les uns aux autres sans lien logique. Les invraisemblances hurlent : le chevalier d'industrie se métamorphose en honnête homme sans la moindre motivation ; la jeune veuve naïve se laisse entretenir sans y prendre garde et revient sans vergogne dans la maison où on l'a insultée, épouse celui qui lui a attiré cet outrage. Un dépit amoureux d'un quart d'heure fait notre délice mais constitue un véritable intermède. Molière en prend à son aise.

L'ampleur du dessein rachète tout. Non seulement la comédie s'unit au ballet, mais ce dernier, surtout dans la turquerie, va bien au-delà du simple divertissement. Et surtout la farce est en réalité une admirable comédie de mœurs et de caractère : enfin la haute comédie rencontre le ballet de cour et consomme avec lui une union harmonieuse. C'est un événement d'importance. Sous la bouffonnerie tout est vrai, d'une vérité qui vient à la fois de la vie et de l'imaginaire. Parce qu'il est vrai, Monsieur Jourdain gâte le bonheur des êtres qui l'entourent, mais poétiquement il explose en gaieté. Molière achève de sortir de l'amertume qui minait *Dandin* et *l'Avare*. Mais il a perdu à jamais certaines illusions sur l'homme. Il renonce à guérir Monsieur Jourdain, il ne cherche plus à le sauver

de lui-même. Il se contente de le neutraliser en l'enfermant dans sa folie : qu'il joue à son aise son personnage, que son déguisement colle à sa peau, qu'il soit heureux à l'écart des autres, complices amusés de son jeu vécu. Molière a réussi à *isoler* le ridicule dangereux, le mal humain essentiel qui est le mensonge sur soi-même et sur les autres. Après la version dangereuse du menteur, Tartuffe, Molière en découvre la version inoffensive. Dans le théâtre de Molière les deux cohabitent en se neutralisant. Jourdain finit par gagner notre sympathie parce qu'il nous arme contre Tartuffe. Et l'on songe, toutes proportions gardées, au Clérambard de M. Marcel Aymé qui est pour les siens, à la fois, Orgon, Tartuffe et Monsieur Jourdain.

A. S.

ACTEURS

MONSIEUR JOURDAIN, bourgeois.
MADAME JOURDAIN, sa femme.
LUCILE, fille de Monsieur Jourdain.
NICOLE, servante.
CLÉONTE, amoureux de Lucile.
COVIELLE, valet de Cléonte.
DORANTE, Comte, amant de Dorimène.
DORIMÈNE, Marquise.
Maître de musique.
Élève du Maître de musique.
Maître à danser.
Maître d'armes.
Maître de philosophie.
Maître tailleur.
Garçons tailleurs.
Deux laquais.
Plusieurs musiciens, musiciennes, joueurs d'instruments, danseurs, cuisiniers, garçons tailleurs. Et d'autres personnages des intermèdes et du ballet.

La scène est à Paris.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME

L'ouverture se fait par un grand assemblage d'instruments : et dans le milieu du théâtre on voit un élève du Maître de musique, qui compose sur une table un air que le Bourgeois a demandé pour une sérénade[1].

ACTE PREMIER

SCÈNE I

MAITRE DE MUSIQUE • MAITRE A DANSER
Trois Musiciens • Deux Violons • Quatre Danseurs

MAITRE DE MUSIQUE, *parlant à ses Musiciens.*

Venez, entrez dans cette salle, et vous reposez là, en attendant qu'il vienne.

MAITRE A DANSER, *parlant aux Danseurs.*

Et vous aussi, de ce côté.

MAITRE DE MUSIQUE, *à l'Élève.*

Est-ce fait ?

L'ÉLÈVE

Oui.

MAITRE DE MUSIQUE

Voyons... Voilà qui est bien.

MAITRE A DANSER

Est-ce quelque chose de nouveau?

MAITRE DE MUSIQUE

Oui, c'est un air pour une sérénade, que je lui ai fait composer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

MAITRE A DANSER

Peut-on voir ce que c'est?

MAITRE DE MUSIQUE

Vous l'allez entendre, avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guère.

MAITRE A DANSER

Nos occupations, à vous, et à moi, ne sont pas petites maintenant.

MAITRE DE MUSIQUE

Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux; ce nous est une douce rente que ce Monsieur Jourdain, avec les visions de noblesse et de galanterie[2] qu'il est allé se mettre en tête. Et votre danse et ma musique auraient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât.

MAITRE A DANSER

Non pas entièrement; et je voudrais pour lui qu'il se connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

MAITRE DE MUSIQUE

Il est vrai qu'il les connaît mal, mais il les paye bien; et c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que de tout autre chose.

MAITRE A DANSER

Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire. Les applaudissements me touchent ; et je tiens que, dans tous les beaux arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots, que d'essuyer sur des compositions la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art, qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, et par de chatouillantes approbations vous régaler[3] de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues ; et ce sont des douceurs exquises que des louanges éclairées.

MAITRE DE MUSIQUE

J'en demeure d'accord, et je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage que les applaudissements que vous dites. Mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise : il y faut mêler du solide ; et la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains[4]. C'est un homme, à la vérité, dont les lumières sont petites, qui parle à tort et à travers de toutes choses, et n'applaudit qu'à contre-sens ; mais son argent redresse les jugements de son esprit. Il a du discernement dans sa bourse. Ses louanges sont monnayées ; et ce bourgeois nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

MAITRE A DANSER

Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites ; mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent ; et l'intérêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

MAITRE DE MUSIQUE

Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

MAITRE A DANSER

Assurément ; mais je n'en fais pas tout mon bonheur, et je voudrais qu'avec son bien il eût encore quelque bon goût des choses.

MAITRE DE MUSIQUE

Je le voudrais aussi, et c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connaître dans le monde ; et il payera pour les autres ce que les autres loueront pour lui.

MAITRE A DANSER

Le voilà qui vient.

SCÈNE II

MONSIEUR JOURDAIN • Deux Laquais
MAITRE DE MUSIQUE • MAITRE A DANSER
Violons • Musiciens et Danseurs

MONSIEUR JOURDAIN

Hé bien, Messieurs ? qu'est-ce ? me ferez-vous voir votre petite drôlerie[5] ?

MAITRE A DANSER

Comment ? quelle petite drôlerie ?

MONSIEUR JOURDAIN

Eh la... comment appelez-vous cela ? votre prologue ou dialogue de chansons et de danse.

MAITRE A DANSER

Ah ! ah !

MAITRE DE MUSIQUE

Vous nous y voyez préparés.

MONSIEUR JOURDAIN

Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité ; et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé ne mettre jamais.

MAITRE DE MUSIQUE

Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

MONSIEUR JOURDAIN

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller, qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

MAITRE A DANSER

Tout ce qu'il vous plaira.

MONSIEUR JOURDAIN

Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

MAITRE DE MUSIQUE

Nous n'en doutons point.

MONSIEUR JOURDAIN

Je me suis fait faire cette indienne[6]-ci.

MAITRE A DANSER

Elle est fort belle.

MONSIEUR JOURDAIN

Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étaient comme cela le matin.

MAITRE DE MUSIQUE

Cela vous sied à merveille.

MONSIEUR JOURDAIN

Laquais ! holà, mes deux laquais !

PREMIER LAQUAIS

Que voulez-vous, Monsieur ?

MONSIEUR JOURDAIN

Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. *(aux deux Maîtres.)* Que dites-vous de mes livrées ?

MAITRE A DANSER

Elles sont magnifiques.

MONSIEUR JOURDAIN

Il entrouvre sa robe et fait voir un haut-de-chausses étroit de velours rouge, et une camisole de velours vert, dont il est vêtu.

Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

MAITRE DE MUSIQUE

Il est galant.

MONSIEUR JOURDAIN

Laquais !

PREMIER LAQUAIS

Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

L'autre laquais !

SECOND LAQUAIS

Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN, *ôtant sa robe de chambre.*

Tenez ma robe. Me trouvez-vous bien comme cela ?

MAITRE A DANSER

Fort bien. On ne peut pas mieux.

MONSIEUR JOURDAIN

Voyons un peu votre affaire.

MAITRE DE MUSIQUE

Je voudrais bien auparavant vous faire entendre un air qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

MONSIEUR JOURDAIN

Oui ; mais il ne fallait pas faire faire cela par un écolier, et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

MAITRE DE MUSIQUE

Il ne faut pas, Monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres, et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Ecoutez seulement.

MONSIEUR JOURDAIN

Donnez-moi ma robe pour mieux entendre... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe... Non ; redonnez-la-moi, cela ira mieux.

MUSICIEN, *chantant.*

Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis ;
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas ! que pourriez-vous faire à vos ennemis?

MONSIEUR JOURDAIN

Cette chanson me semble un peu lugubre, elle endort, et je voudrais que vous la pussiez un peu ragaillardir par-ci, par-là.

MAITRE DE MUSIQUE

Il faut, Monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

MONSIEUR JOURDAIN

On m'en apprit un tout à fait joli, il y a quelque temps. Attendez... *La*... comment est-ce qu'il dit?

MAITRE A DANSER

Par ma foi ! je ne sais.

MONSIEUR JOURDAIN

Il y a du mouton dedans.

MAITRE A DANSER

Du mouton ?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui. Ah !

Monsieur Jourdain chante.

Je croyais Janneton
Aussi douce que belle,
Je croyais Janneton
Plus douce qu'un mouton :
Hélas ! hélas ! elle est cent fois,
Mille fois plus cruelle,
Que n'est le tigre aux bois.

N'est-il pas joli ?

MAITRE DE MUSIQUE

Le plus joli du monde.

MAITRE A DANSER

Et vous le chantez bien.

MONSIEUR JOURDAIN

C'est sans avoir appris la musique.

MAITRE DE MUSIQUE

Vous devriez l'apprendre, Monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

MAITRE A DANSER

Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

MONSIEUR JOURDAIN

Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique ?

MAITRE DE MUSIQUE

Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre ; car, outre le Maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un Maître de philosophie, qui doit commencer ce matin.

MAITRE DE MUSIQUE

La philosophie est quelque chose ; mais la musique, Monsieur, la musique...

MAITRE A DANSER

La musique et la danse... La musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

MAITRE DE MUSIQUE

Il n'y a rien qui soit si utile dans un Etat que la musique.

MAITRE A DANSER

Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.

MAITRE DE MUSIQUE

Sans la musique, un Etat ne peut subsister.

MAITRE A DANSER

Sans la danse, un homme ne saurait rien faire.

MAITRE DE MUSIQUE

Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

MAITRE A DANSER

Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, et les manquements des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

MONSIEUR JOURDAIN

Comment cela ?

MAITRE DE MUSIQUE

La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes ?

MONSIEUR JOURDAIN

Cela est vrai.

MAITRE DE MUSIQUE

Et si tous les hommes apprenaient la musique, ne serait-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle ?

MONSIEUR JOURDAIN

Vous avez raison.

MAITRE A DANSER

Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un Etat, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours : « Un tel a fait un mauvais pas[8] dans une telle affaire » ?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, on dit cela.

MAITRE A DANSER

Et faire un mauvais pas peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser?

MONSIEUR JOURDAIN

Cela est vrai, vous avez raison tous deux.

MAITRE A DANSER

C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

MONSIEUR JOURDAIN

Je comprends cela à cette heure.

MAITRE DE MUSIQUE

Voulez-vous voir nos deux affaires?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui.

MAITRE DE MUSIQUE

Je vous l'ai déjà dit, c'est un petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la musique.

MONSIEUR JOURDAIN

Fort bien.

MAITRE DE MUSIQUE, *aux musiciens.*

Allons, avancez. Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en bergers.

MONSIEUR JOURDAIN

Pourquoi toujours des bergers? On ne voit que cela partout.

MAITRE A DANSER

Lorsqu'on a des personnes à faire parler en musique, il faut bien que, pour la vraisemblance, on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux bergers; et il n'est guère naturel en dialogue que des princes ou des bourgeois chantent leurs passions.

MONSIEUR JOURDAIN

Passe, passe. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE

UNE MUSICIENNE ET DEUX MUSICIENS

Un cœur, dans l'amoureux empire[9],
De mille soins est toujours agité :
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire ;
Mais, quoi qu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que notre liberté.

PREMIER MUSICIEN

Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une même envie.
On ne peut être heureux sans amoureux désirs :
Otez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaisirs.

SECOND MUSICIEN

Il serait doux d'entrer sous l'amoureuse loi,
Si l'on trouvait en amour de la foi ;
Mais, hélas ! ô rigueur cruelle !
On ne voit point de bergère fidèle,
Et ce sexe inconstant, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

PREMIER MUSICIEN

Aimable ardeur,

MUSICIENNE

Franchise[10] *heureuse,*

SECOND MUSICIEN

Sexe trompeur,

PREMIER MUSICIEN

Que tu m'es précieuse !

MUSICIENNE

Que tu plais à mon cœur !

SECOND MUSICIEN

Que tu me fais d'horreur!

PREMIER MUSICIEN

Ah! quitte pour aimer cette haine mortelle.

MUSICIENNE

On peut, on peut te montrer
Une bergère fidèle.

SECOND MUSICIEN

Hélas! où la rencontrer?

MUSICIENNE

Pour défendre notre gloire,
Je te veux offrir mon cœur.

SECOND MUSICIEN

Mais, Bergère, puis-je croire
Qu'il ne sera point trompeur?

MUSICIENNE

Voyons par expérience
Qui des deux aimera mieux.

SECOND MUSICIEN

Qui manquera de constance,
Le puissent perdre les Dieux!

TOUS TROIS

A des ardeurs si belles
Laissons-nous enflammer :
Ah! qu'il est doux d'aimer,
Quand deux cœurs sont fidèles!

MONSIEUR JOURDAIN

Est-ce tout?

MAITRE DE MUSIQUE

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN

Je trouve cela bien troussé, et il y a là-dedans de petits dictons assez jolis.

MAITRE A DANSER

Voici, pour mon affaire, un petit essai des plus beaux mouvements et des plus belles attitudes dont une danse puisse être variée.

MONSIEUR JOURDAIN

Sont-ce encore des bergers?

MAITRE A DANSER

C'est ce qu'il vous plaira. Allons.

Quatre Danseurs exécutent tous les mouvements différents et toutes les sortes de pas que le Maître à danser leur commande, et cette danse fait le premier intermède

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIEME

SCÈNE I

MONSIEUR JOURDAIN • MAITRE DE MUSIQUE
MAITRE A DANSER • Laquais

MONSIEUR JOURDAIN

Voilà qui n'est point sot, et ces gens-là se trémoussent bien.

MAITRE DE MUSIQUE

Lorsque la danse sera mêlée avec la musique, cela fera plus d'effet encore, et vous verrez quelque chose de galant dans le petit ballet que nous avons ajusté pour vous.

MONSIEUR JOURDAIN

C'est pour tantôt au moins ; et la personne pour qui j'ai fait faire tout cela, me doit faire l'honneur de venir dîner céans.

MAITRE A DANSER

Tout est prêt.

MAITRE DE MUSIQUE

Au reste, Monsieur, ce n'est pas assez : il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique, et qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un concert de musique chez soi tous les mercredis ou tous les jeudis.

MONSIEUR JOURDAIN

Est-ce que les gens de qualité en ont ?

MAITRE DE MUSIQUE

Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

J'en aurai donc. Cela sera-t-il beau ?

MAITRE DE MUSIQUE

Sans doute. Il vous faudra trois voix : un dessus, une haute-contre, et une basse, qui seront accompagnées d'une basse de viole, d'un théorbe, et d'un clavecin pour les basses continues, avec deux dessus de violon pour jouer les ritornelles[1].

MONSIEUR JOURDAIN

Il y faudra mettre aussi une trompette marine[2]. La trompette marine est un instrument qui me plaît, et qui est harmonieux.

MAITRE DE MUSIQUE

Laissez-nous gouverner les choses.

MONSIEUR JOURDAIN

Au moins n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des musiciens, pour chanter à table.

MAITRE DE MUSIQUE

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

MONSIEUR JOURDAIN

Mais surtout, que le ballet soit beau.

MAITRE DE MUSIQUE

Vous en serez content, et, entre autres choses, de certains menuets que vous y verrez.

MONSIEUR JOURDAIN

Ah ! les menuets sont ma danse, et je veux que vous me les voyiez danser. Allons, mon maître.

MAITRE A DANSER

Un chapeau[3], Monsieur, s'il vous plaît.

Monsieur Jourdain va prendre le chapeau de son laquais et le met par-dessus son bonnet de nuit. Son maître lui prend les mains, et le fait danser sur un air de menuet qu'il chante.

La, la, la ; La, la, la, la, la, la ; La, la, la, *bis ;* La, la, la ; La, la. En cadence s'il vous plaît. La, la, la, la. La jambe droite. La, la, la. Ne remuez point tant les épaules. La, la, la, la, la ; La, la, la, la, la. Vos deux

bras sont estropiés. La, la, la, la, la. Haussez la tête. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la. Dressez votre corps.

MONSIEUR JOURDAIN

Euh ?

MAITRE DE MUSIQUE

Voilà qui est le mieux du monde.

MONSIEUR JOURDAIN

A propos. Apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une marquise : j'en aurai besoin tantôt.

MAITRE A DANSER

Une révérence pour saluer une marquise ?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui : une marquise qui s'appelle Dorimène.

MAITRE A DANSER

Donnez-moi la main.

MONSIEUR JOURDAIN

Non. Vous n'avez qu'à faire : je le retiendrai bien.

MAITRE A DANSER

Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.

MONSIEUR JOURDAIN

Faites un peu.

Après que le Maître à danser a fait les trois révérences

Bon.

PREMIER LAQUAIS

Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

MONSIEUR JOURDAIN

Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. Je veux que vous me voyiez faire.

SCÈNE II

MAITRE D'ARMES • MAITRE DE MUSIQUE
MAITRE A DANSER • MONSIEUR JOURDAIN
Deux Laquais

MAITRE D'ARMES, *après lui avoir mis le fleuret à la main.*

Allons, Monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout à fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quartée[4]. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, et achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte, Monsieur, il faut que l'épée parte la première, et que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, et achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Un saut en arrière. En garde, Monsieur, en garde.

Le Maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes, en lui disant : « En garde. »

MONSIEUR JOURDAIN

Euh ?

MAITRE DE MUSIQUE

Vous faites des merveilles.

MAITRE D'ARMES

Je vous l'ai déjà dit, tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses, à donner, et à ne point recevoir ; et comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps : ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet ou en dedans, ou en dehors.

MONSIEUR JOURDAIN

De cette façon donc, un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme, et de n'être point tué.

MAITRE D'ARMES

Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonstration ?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui.

MAITRE D'ARMES

Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un Etat, et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la...

MAITRE A DANSER

Tout beau, Monsieur le tireur d'armes. Ne parlez de la danse qu'avec respect.

MAITRE DE MUSIQUE

Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

MAITRE D'ARMES

Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne.

MAITRE DE MUSIQUE

Voyez un peu l'homme d'importance !

MAITRE A DANSER

Voilà un plaisant animal, avec son plastron !

MAITRE D'ARMES

Mon petit maître à danser, je vous ferais danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferais chanter de la belle manière.

MAITRE A DANSER

Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

MONSIEUR JOURDAIN, *au Maître à danser.*

Etes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative?

MAITRE A DANSER

Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce et de sa quarte.

MONSIEUR JOURDAIN

Tout doux, vous dis-je.

MAITRE D'ARMES

Comment? petit impertinent.

MONSIEUR JOURDAIN

Eh! mon Maître d'armes.

MAITRE A DANSER

Comment? grand cheval de carrosse.

MONSIEUR JOURDAIN

Eh! mon Maître à danser.

MAITRE D'ARMES

Si je me jette sur vous...

MONSIEUR JOURDAIN

Doucement.

MAITRE A DANSER

Si je mets sur vous la main...

MONSIEUR JOURDAIN

Tout beau.

MAITRE D'ARMES

Je vous étrillerai d'un air...

MONSIEUR JOURDAIN

De grâce!

MAITRE A DANSER

Je vous rosserai d'une manière...

MONSIEUR JOURDAIN

Je vous prie.

MAITRE DE MUSIQUE

Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

MONSIEUR JOURDAIN

Mon Dieu ! arrêtez-vous !

SCÈNE III

MAITRE DE PHILOSOPHIE
MAITRE DE MUSIQUE • MAITRE A DANSER
MAITRE D'ARMES • MONSIEUR JOURDAIN
Laquais

MONSIEUR JOURDAIN

Holà, Monsieur le Philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Qu'est-ce donc ? qu'y a-t-il, Messieurs ?

MONSIEUR JOURDAIN

Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures, et vouloir en venir aux mains.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Hé quoi ? Messieurs, faut-il s'emporter de la sorte ? et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère ? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce ? et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements ?

MAITRE A DANSER

Comment, Monsieur, il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse que j'exerce, et la musique dont il fait profession ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire ; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

MAITRE D'ARMES

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Faut-il que cela vous émeuve ? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer entre eux ; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

MAITRE A DANSER

Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

MAITRE DE MUSIQUE

Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

MAITRE D'ARMES

Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Et que sera donc la philosophie ? Je vous trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur et de baladin !

MAITRE D'ARMES

Allez, philosophe de chien.

MAITRE DE MUSIQUE

Allez, bélître de pédant.

MAITRE A DANSER

Allez, cuistre fieffé.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Comment? marauds que vous êtes...

Le Philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups, et sortent en se battant.

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur le Philosophe.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Infâmes! coquins! insolents!

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur le Philosophe.

MAITRE D'ARMES

La peste l'animal!

MONSIEUR JOURDAIN

Messieurs.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Impudents!

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur le Philosophe.

MAITRE A DANSER

Diantre soit de l'âne bâté!

MONSIEUR JOURDAIN

Messieurs.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Scélérats!

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur le Philosophe.

MAITRE DE MUSIQUE

Au diable l'impertinent!

MONSIEUR JOURDAIN

Messieurs.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Fripons ! gueux ! traîtres ! imposteurs !

Ils sortent.

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur le Philosophe, Messieurs, Monsieur le Philosophe, Messieurs, Monsieur le Philosophe. Oh ! battez-vous tant qu'il vous plaira : je n'y saurais que faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer. Je serais bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me ferait mal.

SCÈNE IV

MAITRE DE PHILOSOPHIE
MONSIEUR JOURDAIN

MAITRE DE PHILOSOPHIE, *en raccommodant son collet.*

Venons à notre leçon.

MONSIEUR JOURDAIN

Ah ! Monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses, et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre ?

MONSIEUR JOURDAIN

Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant ; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Ce sentiment est raisonnable : *Nam sine doctrina vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous savez le latin sans doute.

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, mais faites comme si je ne le savais pas : expliquez-moi ce que cela veut dire.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Cela veut dire que *Sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

MONSIEUR JOURDAIN

Ce latin-là a raison.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences ?

MONSIEUR JOURDAIN

Oh ! oui, je sais lire et écrire.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Par où vous plaît-il que nous commencions ? Voulez-vous que je vous apprenne la logique ?

MONSIEUR JOURDAIN

Qu'est-ce que c'est que cette logique ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE

C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

MONSIEUR JOURDAIN

Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE

La première, la seconde et la troisième. La première est de bien concevoir par le moyen des universaux. La seconde de bien juger par le moyen des catégories ; et la troisième de bien tirer une conséquence par le moyen des figures *Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton*[5], etc.

MONSIEUR JOURDAIN

Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Voulez-vous apprendre la morale ?

MONSIEUR JOURDAIN

La morale ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN

Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

MONSIEUR JOURDAIN

Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables ; et il n'y a morale qui tienne, je me veux mettre en colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Est-ce la physique que vous voulez apprendre ?

MONSIEUR JOURDAIN

Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE

La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés du corps ; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

MONSIEUR JOURDAIN

Il y a trop de tintamarre là dedans, trop de brouillamini.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Que voulez-vous donc que je vous apprenne ?

MONSIEUR JOURDAIN

Apprenez-moi l'orthographe.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Très volontiers.

MONSIEUR JOURDAIN

Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Soit. Pour bien suivre votre pensée et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles expriment les voix ; et en consonnes, ainsi appelées consonnes parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix : A, E, I, O, U.

MONSIEUR JOURDAIN

J'entends tout cela.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

MONSIEUR JOURDAIN

A, A. Oui.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut : A, E.

MONSIEUR JOURDAIN

A, E, A, E. Ma foi ! oui. Ah ! que cela est beau !

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Et la voix I en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

MONSIEUR JOURDAIN

A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science !

MAITRE DE PHILOSOPHIE

La voix O se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O.

MONSIEUR JOURDAIN

O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable ! I, O, I, O.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

MONSIEUR JOURDAIN

O, O, O. Vous avez raison. O. Ah ! la belle chose, que de savoir quelque chose !

MAITRE DE PHILOSOPHIE

La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre sans les joindre tout à fait : U.

MONSIEUR JOURDAIN

U, U. Il n'y a rien de plus véritable : U.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue : d'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que : U.

MONSIEUR JOURDAIN

U, U. Cela est vrai. Ah ! que n'ai-je étudié plus tôt, pour savoir tout cela ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

MONSIEUR JOURDAIN

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce

en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut : DA.

MONSIEUR JOURDAIN

DA, DA. Oui. Ah! les belles choses! les belles choses!

MAITRE DE PHILOSOPHIE

L'F en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous : FA.

MONSIEUR JOURDAIN

FA, FA. C'est la vérité. Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal!

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Et l'R en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais, de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement : RRA.

MONSIEUR JOURDAIN

R, R, RA; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai! Ah! l'habile homme que vous êtes! et que j'ai perdu de temps! R, R, R, RA.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

MONSIEUR JOURDAIN

Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Fort bien.

MONSIEUR JOURDAIN

Cela sera galant, oui.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

MONSIEUR JOURDAIN

Non, non, point de vers.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Vous ne voulez que de la prose ?

MONSIEUR JOURDAIN

Non, je ne veux ni prose ni vers.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Il faut bien que ce soit l'un, ou l'autre.

MONSIEUR JOURDAIN

Pourquoi ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose, ou les vers.

MONSIEUR JOURDAIN

Il n'y a que la prose ou les vers ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Non, Monsieur : tout ce qui n'est point prose est vers ; et tout ce qui n'est point vers est prose.

MONSIEUR JOURDAIN

Et comme l'on parle qu'est-ce que c'est donc que cela ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE

De la prose.

MONSIEUR JOURDAIN

Quoi? quand je dis : « Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit », c'est de la prose ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

Par ma foi ! il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien, et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet : *Belle Marquise, vos beaux yeux me*

font mourir d'amour; mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...

MONSIEUR JOURDAIN

Non, non, non, je ne veux point tout cela; je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Il faut bien étendre un peu la chose.

MONSIEUR JOURDAIN

Non, vous dis-je, je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet; mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

On les peut mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien : *D'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux.* Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquise, mourir.* Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font.* Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle Marquise, d'amour.*

MONSIEUR JOURDAIN

Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure?

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Celle que vous avez dite : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

MONSIEUR JOURDAIN

Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et vous prie de venir demain de bonne heure.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Je n'y manquerai pas.

MONSIEUR JOURDAIN, *à son laquais.*

Comment? mon habit n'est point encore arrivé?

SECOND LAQUAIS

Non, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fièvre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur! Au diable le tailleur! La peste étouffe le tailleur! Si je le tenais maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je...

SCÈNE V

MAITRE TAILLEUR

Garçon tailleur, *portant l'habit de M. Jourdain,*

MONSIEUR JOURDAIN • Laquais

MONSIEUR JOURDAIN

Ah vous voilà! je m'allais mettre en colère contre vous.

MAITRE TAILLEUR

Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

MONSIEUR JOURDAIN

Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre, et il y a déjà deux mailles de rompues.

MAITRE TAILLEUR

Ils ne s'élargiront que trop.

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

MAITRE TAILLEUR

Point du tout, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

Comment, point du tout?

MAITRE TAILLEUR

Non, ils ne vous blessent point.

MONSIEUR JOURDAIN

Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

MAITRE TAILLEUR

Vous vous imaginez cela.

MONSIEUR JOURDAIN

Je me l'imagine, parce que je le sens. Voyez la belle raison!

MAITRE TAILLEUR

Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, et le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir; et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés

MONSIEUR JOURDAIN

Qu'est-ce que c'est que ceci? vous avez mis les fleurs en enbas.

MAITRE TAILLEUR

Vous ne m'aviez pas dit que vous les vouliez en enhaut.

MONSIEUR JOURDAIN

Est-ce qu'il faut dire cela?

MAITRE TAILLEUR

Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

MONSIEUR JOURDAIN

Les personnes de qualité portent les fleurs en enbas?

MAITRE TAILLEUR

Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

Oh ! voilà qui est donc bien.

MAITRE TAILLEUR

Si vous voulez, je les mettrai en enhaut.

MONSIEUR JOURDAIN

Non, non.

MAITRE TAILLEUR

Vous n'avez qu'à dire.

MONSIEUR JOURDAIN

Non, vous dis-je ; vous avez bien fait. Croyez-vous que l'habit m'aille bien ?

MAITRE TAILLEUR

Belle demande ! Je défie un peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une rhingrave[7], est le plus grand génie du monde ; et un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps.

MONSIEUR JOURDAIN

La perruque et les plumes sont-elles comme il faut ?

MAITRE TAILLEUR

Tout est bien.

MONSIEUR JOURDAIN, *en regardant l'habit du tailleur.*

Ah ! ah ! Monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnais bien.

MAITRE TAILLEUR

C'est que l'étoffe me sembla si belle que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, mais il ne fallait pas le lever avec le mien.

MAITRE TAILLEUR

Voulez-vous mettre votre habit?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, donnez-moi.

MAITRE TAILLEUR

Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà! entrez, vous autres. Mettez cet habit à Monsieur, de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

Quatre Garçons tailleurs entrent, dont deux lui arrachent le haut-de-chausses de ses exercices, et deux autres la camisole; puis ils lui mettent son habit neuf; et M. Jourdain se promène entre eux, et leur montre son habit, pour voir s'il est bien. Le tout à la cadence de toute la symphonie.

GARÇON TAILLEUR

Mon gentihomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

MONSIEUR JOURDAIN

Comment m'appelez-vous?

GARÇON TAILLEUR

Mon gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN

« Mon gentilhomme! » Voilà ce que c'est de se mettre en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point : « Mon gentilhomme. » Tenez, voilà pour « Mon gentilhomme ».

GARÇON TAILLEUR

Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

MONSIEUR JOURDAIN

« Monseigneur », oh! oh! « Monseigneur! » Attendez, mon ami: « Monseigneur » mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que « Monseigneur ». Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR

Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de Votre Grandeur.

MONSIEUR JOURDAIN

« Votre Grandeur ! » Oh, oh, oh ! Attendez, ne vous en allez pas. A moi « Votre Grandeur ! » Ma foi, s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la bourse. Tenez, voilà pour Ma Grandeur.

GARÇON TAILLEUR

Monseigneur, nous la remercions très humblement de ses libéralités.

MONSIEUR JOURDAIN

Il a bien fait : je lui allais tout donner.

Les quatre Garçons tailleurs se réjouissent par une danse qui fait le second intermède.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIEME

SCÈNE I

MONSIEUR JOURDAIN • Laquais

MONSIEUR JOURDAIN

Suivez-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la ville ; et surtout ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.

LAQUAIS

Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

Appelez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez, la voilà.

SCÈNE II

NICOLE • MONSIEUR JOURDAIN • Laquais

MONSIEUR JOURDAIN

Nicole !

NICOLE

Plaît-il ?

MONSIEUR JOURDAIN

Ecoutez.

NICOLE

Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Qu'as-tu à rire ?

NICOLE

Hi hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Que veut dire cette coquine-là ?

NICOLE

Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti ! Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Comment donc?

NICOLE

Ah, ah! mon Dieu! Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Quelle friponne est-ce là! Te moques-tu de moi?

NICOLE

Nenni, Monsieur, j'en serais bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE

Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Tu ne t'arrêteras pas?

NICOLE

Monsieur, je vous demande pardon; mais vous êtes si plaisant, que je ne saurais me tenir de rire. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Mais voyez quelle insolence.

NICOLE

Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Je te...

NICOLE

Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE

Hé bien, Monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

MONSIEUR JOURDAIN

Prends-y bien garde. Il faut que pour tantôt tu nettoyes...

NICOLE

Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Que tu nettoyes comme il faut...

NICOLE

Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Il faut, dis-je, que tu nettoyes la salle, et...

NICOLE

Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Encore !

NICOLE, *tombant à force de rire.*

Tenez, Monsieur, battez-moi plutôt et me laissez rire tout mon soûl, cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

J'enrage.

NICOLE

De grâce, Monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Si je te prends...

NICOLE

Monsieur, eur, je crèverai, ai, si je ne ris. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là ? qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres ?

NICOLE

Que voulez-vous que je fasse, Monsieur ?

MONSIEUR JOURDAIN

Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE, *se relevant.*

Ah ! par ma foi ! je n'ai plus envie de rire ; et toutes vos compagnies font tant de désordre céans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

MONSIEUR JOURDAIN

Ne dois-je point pour toi fermer ma porte à tout le monde ?

NICOLE

Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

SCÈNE III

MADAME JOURDAIN • MONSIEUR JOURDAIN
NICOLE • Laquais

MADAME JOURDAIN

Ah, ah ! voici une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là ? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte ? et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous ?

MONSIEUR JOURDAIN

Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

MADAME JOURDAIN

Vraiment on n'a pas attendu jusqu'à cette heure, et il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN

Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît ?

MADAME JOURDAIN

Tout ce monde-là est un monde qui a raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison. On dirait qu'il est céans carême-prenant[1] tous les jours ; et dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs, dont tout le voisinage se trouve incommodé.

NICOLE

Madame parle bien. Je ne saurais plus voir mon ménage propre, avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville, pour l'apporter ici ; et la pauvre Françoise est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

MONSIEUR JOURDAIN

Ouais, notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une paysanne.

MADAME JOURDAIN

Nicole a raison, et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrais bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser à l'âge que vous avez.

NICOLE

Et d'un grand maître tireur d'armes, qui vient, avec ses battements de pied, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carriaux de notre salle ?

MONSIEUR JOURDAIN

Taisez-vous, ma servante, et ma femme.

MADAME JOURDAIN

Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes !

NICOLE

Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ?

MONSIEUR JOURDAIN

Taisez-vous, vous dis-je : vous êtes des ignorantes l'une et l'autre, et vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

MADAME JOURDAIN

Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

MONSIEUR JOURDAIN

Je songerai à marier ma fille quand il se présentera un parti pour elle ; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLE

J'ai encore ouï dire, Madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un maître de philosophie.

MONSIEUR JOURDAIN

Fort bien : je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

MADAME JOURDAIN

N'irez-vous point l'un de ces jours au collège vous faire donner le fouet, à votre âge ?

MONSIEUR JOURDAIN

Pourquoi non ? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure, le fouet, devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collège !

NICOLE

Oui, ma foi ! cela vous rendrait la jambe bien mieux faite.

MONSIEUR JOURDAIN

Sans doute.

MADAME JOURDAIN

Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison.

MONSIEUR JOURDAIN

Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. Par exemple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure ?

MADAME JOURDAIN

Oui, je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

MONSIEUR JOURDAIN

Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici?

MADAME JOURDAIN

Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère,

MONSIEUR JOURDAIN

Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande : ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est?

MADAME JOURDAIN

Des chansons.

MONSIEUR JOURDAIN

Hé non! ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure?

MADAME JOURDAIN

Hé bien?

MONSIEUR JOURDAIN

Comment est-ce que cela s'appelle?

MADAME JOURDAIN

Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

MONSIEUR JOURDAIN

C'est de la prose, ignorante.

MADAME JOURDAIN

De la prose?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, de la prose. Tout ce qui est prose, n'est point vers; et tout ce qui n'est point vers, n'est point prose. Heu, voilà ce que c'est d'étudier. Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U?

NICOLE

Comment?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U?

NICOLE

Quoi?

MONSIEUR JOURDAIN

Dis un peu U, pour voir?

NICOLE

Hé bien, U.

MONSIEUR JOURDAIN

Qu'est-ce que tu fais?

NICOLE

Je dis U.

MONSIEUR JOURDAIN

Oui; mais quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais?

NICOLE

Je fais ce que vous me dites.

MONSIEUR JOURDAIN

O l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes! Tu allonges les lèvres en dehors et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas : U, vois-tu? U. Je fais la moue : U.

NICOLE

Oui, cela est biau.

MADAME JOURDAIN

Voilà qui est admirable.

MONSIEUR JOURDAIN

C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA.

MADAME JOURDAIN

Qu'est-ce donc que tout ce galimatias-là?

NICOLE

De quoi est-ce que tout cela guérit?

MONSIEUR JOURDAIN

J'enrage quand je vois des femmes ignorantes.

MADAME JOURDAIN

Allez, vous devriez envoyez promener tous ces gens-là, avec leurs fariboles.

NICOLE

Et surtout ce grand escogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre[2] tout mon ménage.

MONSIEUR JOURDAIN

Ouais, ce maître d'armes vous tient fort au cœur. Je te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure. *(Il fait apporter les fleurets et en donne un à Nicole.)* Tiens. Raison démonstrative, la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela, et quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué; et cela n'est-il pas beau, d'être assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un? Là, pousse-moi un peu pour voir.

NICOLE

Hé bien, quoi?

Nicole lui pousse plusieurs coups.

MONSIEUR JOURDAIN

Tout beau, holà, oh! doucement. Diantre soit la coquine!

NICOLE

Vous me dites de pousser.

MONSIEUR JOURDAIN

Oui; mais tu me pousses en tierce, avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.

MADAME JOURDAIN

Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies, et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

MONSIEUR JOURDAIN

Lorsque je hante la noblesse, je fais paraître mon jugement, et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

MADAME JOURDAIN

Çamon[2] vraiment ! il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles, et vous avez bien opéré avec ce beau Monsieur le comte dont vous vous êtes embéguiné.

MONSIEUR JOURDAIN

Paix ! Songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui ? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au Roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable, que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, et me traite comme si j'étais son égal ? Il a pour moi des bontés qu'on ne devinerait jamais ; et, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

MADAME JOURDAIN

Oui, il a des bontés pour vous, et vous fait des caresses ; mais il vous emprunte votre argent.

MONSIEUR JOURDAIN

Hé bien ! ne m'est-ce pas de l'honneur, de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là ? et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami ?

MADAME JOURDAIN

Et ce seigneur, que fait-il pour vous ?

MONSIEUR JOURDAIN

Des choses dont on serait étonné, si on les savait.

MADAME JOURDAIN

Et quoi ?

MONSIEUR JOURDAIN

Baste, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

MADAME JOURDAIN

Oui, attendez-vous à cela.

MONSIEUR JOURDAIN

Assurément : ne me l'a-t-il pas dit ?

MADAME JOURDAIN

Oui, oui : il ne manquera pas d'y faillir.

MONSIEUR JOURDAIN

Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

MADAME JOURDAIN

Chansons.

MONSIEUR JOURDAIN

Ouais, vous êtes bien obstinée, ma femme. Je vous dis qu'il me tiendra parole, j'en suis sûr.

MADAME JOURDAIN

Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler.

MONSIEUR JOURDAIN

Taisez-vous : le voici

MADAME JOURDAIN

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt ; et il me semble que j'ai dîné quand je le vois.

MONSIEUR JOURDAIN

Taisez-vous, vous dis-je.

SCÈNE IV

DORANTE · MONSIEUR JOURDAIN
MADAME JOURDAIN · NICOLE

DORANTE

Mon cher ami, Monsieur Jourdain, comment vous portez-vous ?

MONSIEUR JOURDAIN

Fort bien, Monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DORANTE

Et Madame Jourdain que voilà, comment se porte-t-elle?

MADAME JOURDAIN

Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE

Comment, Monsieur Jourdain? vous voilà le plus propre[4] du monde!

MONSIEUR JOURDAIN

Vous voyez.

DORANTE

Vous avez tout à fait bon air avec cet habit, et nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

MONSIEUR JOURDAIN

Hay, hay.

MADAME JOURDAIN

Il le gratte par où il se démange[5].

DORANTE

Tournez-vous. Cela est tout à fait galant.

MADAME JOURDAIN

Oui, aussi sot par-derrière que par-devant.

DORANTE

Ma foi! Monsieur Jourdain, j'avais une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et je parlais de vous encore ce matin dans la chambre du Roi.

MONSIEUR JOURDAIN

Vous me faites beaucoup d'honneur, Monsieur. *(à Madame Jourdain.)* Dans la chambre du Roi!

DORANTE

Allons, mettez[6]...

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur, je sais le respect que je vous dois.

DORANTE

Mon Dieu ! mettez : point de cérémonie entre nous, je vous prie.

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur...

DORANTE

Mettez, vous dis-je, Monsieur Jourdain, vous êtes mon ami.

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur, je suis votre serviteur.

DORANTE

Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

MONSIEUR JOURDAIN, *se couvrant.*

J'aime mieux être incivil qu'importun.

DORANTE

Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

MADAME JOURDAIN

Oui, nous le savons que trop.

DORANTE

Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions, et vous m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, assurément.

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur, vous vous moquez.

DORANTE

Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnaître les plaisirs qu'on me fait.

MONSIEUR JOURDAIN

Je n'en doute point, Monsieur.

DORANTE

Je veux sortir d'affaire avec vous, et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

MONSIEUR JOURDAIN

Hé bien ! vous voyez votre impertinence, ma femme.

DORANTE

Je suis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.

MONSIEUR JOURDAIN

Je vous le disais bien.

DORANTE

Voyons un peu ce que je vous dois.

MONSIEUR JOURDAIN

Vous voilà, avec vos soupçons ridicules.

DORANTE

Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté ?

MONSIEUR JOURDAIN

Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.

DORANTE

Cela est vrai.

MONSIEUR JOURDAIN

Une autre fois, six-vingt.

DORANTE

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN

Et une autre fois, cent quarante.

DORANTE

Vous avez raison.

MONSIEUR JOURDAIN

Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.

DORANTE

Le compte est fort bon. Cinq mille soixantes livres.

MONSIEUR JOURDAIN

Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier.

DORANTE

Justement.

MONSIEUR JOURDAIN

Deux mille sept cent quatre-vingts livres à votre tailleur.

DORANTE

Il est vrai.

MONSIEUR JOURDAIN

Quatre mille trois cent septante-neuf livres douze sols huit deniers à votre marchand.

DORANTE

Fort bien. Douze sols huit deniers : le compte est juste.

MONSIEUR JOURDAIN

Et mille sept cent quarante-huit livres sept sols quatre deniers à votre sellier.

DORANTE

Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait ?

MONSIEUR JOURDAIN

Somme totale, quinze mille huit cents livres.

DORANTE

Somme totale est juste : quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents pistoles que vous m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.

MADAME JOURDAIN, *bas, à Monsieur Jourdain.*

Hé bien ! ne l'avais-je pas bien deviné ?

MONSIEUR JOURDAIN, *bas, à Madame Jourdain*.

Paix !

DORANTE

Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis ?

MONSIEUR JOURDAIN

Hé non !

MADAME JOURDAIN

Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

MONSIEUR JOURDAIN

Taisez-vous.

DORANTE

Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

MONSIEUR JOURDAIN

Non, Monsieur.

MADAME JOURDAIN

Il ne sera pas content, qu'il ne vous ait ruiné.

MONSIEUR JOURDAIN

Taisez-vous, vous dis-je.

DORANTE

Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

MONSIEUR JOURDAIN

Point, Monsieur.

MADAME JOURDAIN

C'est un vrai enjôleux.

MONSIEUR JOURDAIN

Taisez-vous donc.

MADAME JOURDAIN

Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

MONSIEUR JOURDAIN

Vous tairez-vous ?

DORANTE

J'ai force gens qui m'en prêteraient avec joie ; mais, comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferais tort si j'en demandais à quelque autre.

MONSIEUR JOURDAIN

C'est trop d'honneur, Monsieur, que vous me faites. Je vais quérir votre affaire.

MADAME JOURDAIN

Quoi ? vous allez lui donner encore cela ?

MONSIEUR JOURDAIN

Que faire ? voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du Roi ?

MADAME JOURDAIN

Allez, vous êtes une vraie dupe.

SCÈNE V

DORANTE • MADAME JOURDAIN • NICOLE

DORANTE

Vous me semblez toute mélancolique. Qu'avez-vous, Madame Jourdain ?

MADAME JOURDAIN

J'ai la tête plus grosse que le poing, et si elle n'est pas enflée.

DORANTE

Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point ?

MADAME JOURDAIN

Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE

Comment se porte-t-elle ?

MADAME JOURDAIN

Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE

Ne voulez-vous point un de ces jours venir voir, avec elle, le ballet et la comédie que l'on fait chez le Roi ?

MADAME JOURDAIN

Oui vraiment, nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

DORANTE

Je pense, Madame Jourdain, que vous avez eu bien des amants dans votre jeune âge, belle et d'agréable humeur comme vous étiez.

MADAME JOURDAIN

Tredame, Monsieur, est-ce que Madame Jourdain est décrépite, et la tête lui grouille-t-elle[9] déjà ?

DORANTE

Ah ! ma foi ! Madame Jourdain, je vous demande pardon. Je ne songeais pas que vous êtes jeune, et je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

SCÈNE VI

MONSIEUR JOURDAIN • MADAME JOURDAIN
DORANTE • NICOLE

MONSIEUR JOURDAIN

Voilà deux cents louis bien comptés.

DORANTE

Je vous assure, Monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un service à la cour.

MONSIEUR JOURDAIN

Je vous suis trop obligé.

DORANTE

Si Madame Jourdain veut voir le Divertissement Royal, je lui ferai donner les meilleures place de la salle.

MADAME JOURDAIN

Madame Jourdain vous baise les mains.

DORANTE, *bas, à Monsieur Jourdain.*

Notre belle marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet et le repas, et je l'ai fait consentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner.

MONSIEUR JOURDAIN

Tirons-nous un peu plus loin, pour cause.

DORANTE

Il y a huit jours que je ne vous ai vu, et je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part; mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule, et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

MONSIEUR JOURDAIN

Comment l'a-t-elle trouvé?

DORANTE

Merveilleux; et je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

MONSIEUR JOURDAIN

Plût au Ciel!

MADAME JOURDAIN

Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE

Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de ce présent et la grandeur de votre amour.

MONSIEUR JOURDAIN

Ce sont, Monsieur, des bontés qui m'accablent; et je suis dans une confusion la plus grande du monde, de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.

DORANTE

Vous moquez-vous? est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules? et ne feriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offrait?

MONSIEUR JOURDAIN

Ho! assurément, et de très grand cœur.

MADAME JOURDAIN

Que sa présence me pèse sur les épaules!

DORANTE

Pour moi, je ne regarde rien, quand il faut servir un ami; et lorsque vous me fîtes confidence de l'ardeur que vous aviez prise pour cette marquise agréable chez qui j'avais commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à servir votre amour.

MONSIEUR JOURDAIN

Il est vrai, ce sont des bontés qui me confondent.

MADAME JOURDAIN

Est-ce qu'il ne s'en ira point?

NICOLE

Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE

Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur. Les femmes aiment surtout les dépenses qu'on fait pour elles; et vos fréquentes sérénades, et vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, et le cadeau que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

MONSIEUR JOURDAIN

Il n'y a point de dépenses que je ne fisse, si par là je pouvais trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissants, et c'est un honneur que j'achèterais au prix de toute chose.

MADAME JOURDAIN, *bas, à Nicole.*

Que peuvent-ils tant dire ensemble ? Va-t'en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE

Ce sera tantôt que vous jouirez à votre aise du plaisir de sa vue, et vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

MONSIEUR JOURDAIN

Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma sœur, où elle passera toute l'après-dînée.

DORANTE

Vous avez fait prudemment, et votre femme aurait pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier, et à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet. Il est de mon invention ; et pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé...

MONSIEUR JOURDAIN *s'aperçoit que Nicole écoute, et lui donne un soufflet.*

Ouais, vous êtes bien impertinente. *(à Dorante.)* Sortons, s'il vous plaît.

SCÈNE VII

MADAME JOURDAIN • NICOLE

NICOLE

Ma foi ! Madame, la curiosité m'a coûté quelque chose ; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche, et ils parlent de quelque affaire où ils ne veulent pas que vous soyez.

MADAME JOURDAIN

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne, et je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille. Tu sais l'amour que Cléonte a pour elle. C'est un homme

qui me revient, et je veux aider sa recherche, et lui donner Lucile, si je puis.

NICOLE

En vérité, Madame, je suis la plus ravie du monde de vous voir dans ces sentiments ; car si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins, et je souhaiterais que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

MADAME JOURDAIN

Va-t'en lui parler de ma part, et lui dire que tout à l'heure il me vienne trouver, pour faire ensemble à mon mari la demande de ma fille.

NICOLE

J'y cours, Madame, avec joie, et je ne pouvais recevoir une commission plus agréable. Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

SCENE VIII

CLÉONTE • COVIELLE • NICOLE

NICOLE

Ah ! vous voilà tout à propos. Je suis une ambassadrice de joie, et je viens...

CLÉONTE

Retire-toi, perfide, et ne me viens point amuser avec tes traîtresses paroles.

NICOLE

Est-ce ainsi que vous recevez...

CLÉONTE

Retire-toi, te dis-je, et va-t'en dire de ce pas à ton infidèle maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

NICOLE

Quel vertigo est-ce donc là ? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire.

COVIELLE

Ton pauvre Covielle, petite scélérate ! Allons vite, ôte-toi de mes yeux, vilaine, et me laisse en repos.

NICOLE

Quoi ? tu me viens aussi...

COVIELLE

Ote-toi de mes yeux, te dis-je, et ne me parle de ta vie.

NICOLE

Ouais ! Quelle mouche les a piqués tous deux ? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.

SCÈNE IX

CLÉONTE • COVIELLE

CLÉONTE

Quoi ? traiter un amant de la sorte, et un amant le plus fidèle et le plus passionné de tous les amants ?

COVIELLE

C'est une chose épouvantable, que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLÉONTE

Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et toute la tendresse qu'on peut imaginer ; je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ai qu'elle dans l'esprit ; elle fait tous mes soins, tous mes désirs, toute ma joie ; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle : et voilà de tant d'amitié la digne récompense ! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siècles effroyables : je la rencontre par hasard ; mon cœur, à cette vue, se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle ; et l'infidèle détourne de moi ses regards, et passe brusquement, comme si de sa vie elle ne m'avait vu !

COVIELLE

Je dis les mêmes choses que vous.

CLÉONTE

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile ?

COVIELLE

Et à celle, Monsieur, de la pendarde de Nicole ?

CLÉONTE

Après tant de sacrifices ardents, de soupirs, et de vœux que j'ai faits à ses charmes !

COVIELLE

Après tant d'assidus hommages, de soins et de services que je lui ai rendus dans sa cuisine ?

CLÉONTE

Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux !

COVIELLE

Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle !

CLÉONTE

Tant d'ardeur que j'ai fait paraître à la chérir plus que moi-même.

COVIELLE

Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place !

CLÉONTE

Elle me fuit avec mépris !

COVIELLE

Elle me tourne le dos avec effronterie.

CLÉONTE

C'est une perfidie digne des plus grands châtiments.

COVIELLE

C'est une trahison à mériter mille soufflets.

CLÉONTE

Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE

Moi, Monsieur ! Dieu m'en garde !

CLÉONTE

Ne viens point m'excuser l'action de cette infidèle.

COVIELLE

N'ayez pas peur.

CLÉONTE

Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre ne serviront de rien.

COVIELLE

Qui songe à cela ?

CLÉONTE

Je veux contre elle conserver mon ressentiment, et rompre ensemble tout commerce.

COVIELLE

J'y consens.

CLÉONTE

Ce Monsieur le comte qui va chez elle lui donne peut-être dans la vue ; et son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir, et ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE

C'est fort bien dit, et j'entre pour mon compte dans tous vos sentiments.

CLÉONTE

Donne la main à mon dépit, et soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourraient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras ; fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable ; et marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE

Elle, Monsieur ! voilà une belle mijaurée, une pimpesouée[10] bien bâtie, pour vous donner tant d'amour ! Je ne lui vois rien de très médiocre, et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits.

CLÉONTE

Cela est vrai, elle a les yeux petits ; mais elle les a pleins de feux, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir.

COVIELLE

Elle a la bouche grande.

CLÉONTE

Oui ; mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches ; et cette bouche, en la voyant, inspire des désirs, est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE

Par sa taille, elle n'est pas grande.

CLÉONTE

Non ; mais elle est aisée et bien prise.

COVIELLE

Elle affecte une nonchalance dans son parler, et dans ses actions.

CLÉONTE

Il est vrai ; mais elle a grâce à tout cela, et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

COVIELLE

Pour de l'esprit...

CLÉONTE

Ah ! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE

Sa conversation...

CLÉONTE

Sa conversation est charmante.

COVIELLE

Elle est toujours sérieuse.

CLÉONTE

Veux-tu de ces enjouements épanouis, de ces joies toujours ouvertes? et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos?

COVIELLE

Mais enfin elle est capricieuse autant que personne du monde.

CLÉONTE

Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord; mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles.

COVIELLE

Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLÉONTE

Moi, j'aimerais mieux mourir; et je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE

Le moyen, si vous la trouvez si parfaite?

CLÉONTE

C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur, à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voici.

SCÈNE X

CLÉONTE • LUCILE • COVIELLE • NICOLE

NICOLE

Pour moi, j'en ai été toute scandalisée.

LUCILE

Ce ne peut être, Nicole, que ce que je te dis. Mais le voilà.

CLÉONTE

Je ne veux pas seulement lui parler.

COVIELLE

Je veux vous imiter.

LUCILE

Qu'est-ce donc, Cléonte ? qu'avez-vous ?

NICOLE

Qu'as-tu donc, Covielle ?

LUCILE

Quel chagrin vous possède ?

NICOLE

Quelle mauvaise humeur te tient ?

LUCILE

Etes-vous muet, Cléonte ?

NICOLE

As-tu perdu la parole, Covielle ?

CLÉONTE

Que voilà qui est scélérat !

COVIELLE

Que cela est Judas !

LUCILE

Je vois que la rencontre de tantôt a troublé votre esprit.

CLÉONTE

Ah ! ah ! on voit ce qu'on a fait.

NICOLE

Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chèvre.

COVIELLE

On a deviné l'enclouure.

LUCILE

N'est-il pas vrai, Cléonte, que c'est là le sujet de votre dépit ?

CLÉONTE

Oui, perfide, ce l'est, puisqu'il faut parler ; et j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas comme vous pensez de votre infidélité, que je veux être le premier à rompre avec vous, et que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'aurai de la peine, sans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous, cela me causera des chagrins, je souffrirai un temps ; mais j'en viendrai à bout, et je me percerai plutôt le cœur que d'avoir la faiblesse de retourner à vous.

COVIELLE

Queussi, queumi[11].

LUCILE

Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

CLÉONTE, *il fait semblant de s'en aller et tourne autour du théâtre.*

Non, je ne veux rien écouter.

NICOLE

Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vite.

COVIELLE, *voulant aussi s'en aller pour éviter Nicole.*

Je ne veux rien entendre.

LUCILE, *suivant Cléonte.*

Sachez que ce matin...

CLÉONTE, *marchant toujours sans regarder Lucile.*

Non, vous dis-je.

NICOLE, *suivant Covielle.*

Apprends que...

COVIELLE, *marchant aussi sans regarder Nicole.*

Non, traîtresse.

LUCILE

Ecoutez.

CLÉONTE

Point d'affaire.

NICOLE

Laisse-moi dire.

COVIELLE

Je suis sourd.

LUCILE

Cléonte.

CLÉONTE

Non.

NICOLE

Covielle.

COVIELLE

Point.

LUCILE

Arrêtez.

CLÉONTE

Chansons.

NICOLE

Entends-moi.

COVIELLE

Bagatelles.

LUCILE

Un moment.

CLÉONTE

Point du tout.

NICOLE

Un peu de patience.

COVIELLE

Tarare.

LUCILE

Deux paroles.

CLÉONTE

Non, c'en est fait.

NICOLE

Un mot.

COVIELLE

Plus de commerce.

LUCILE, *s'arrêtant.*

Hé bien ! puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée, et faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE, *s'arrêtant aussi.*

Puisque tu fais comme cela, prends-le tout comme tu voudras.

CLÉONTE, *se retournant vers Lucile.*

Sachons donc le sujet d'un si bel accueil.

LUCILE, *s'en allant à son tour pour éviter Cléonte.*

Il ne me plaît plus de le dire.

COVIELLE, *se retournant vers Nicole.*

Apprends-nous un peu cette histoire.

NICOLE, *s'en allant aussi à son tour pour éviter Covielle.*

Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

CLÉONTE *suivant Lucile.*

Dites-moi...

LUCILE, *marchant toujours sans regarder Cléonte.*

Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE, *suivant Nicole.*

Conte-moi...

NICOLE, *marchant aussi sans regarder Covielle.*

Non, je ne conte rien.

CLÉONTE

De grâce.

LUCILE

Non, vous dis-je.

COVIELLE

Par charité.

NICOLE

Point d'affaire.

CLÉONTE

Je vous en prie.

LUCILE

Laissez-moi.

COVIELLE

Je t'en conjure.

NICOLE

Ote-toi de là.

CLÉONTE

Lucile.

LUCILE

Non.

COVIELLE

Nicole.

NICOLE

Point.

CLÉONTE

Au nom des Dieux !

LUCILE

Je ne veux pas.

COVIELLE

Parle-moi.

NICOLE

Point du tout.

CLÉONTE

Eclaircissez mes doutes.

LUCILE

Non, je n'en ferai rien.

COVIELLE

Guéris-moi l'esprit.

NICOLE

Non, il ne me plaît pas.

CLÉONTE

Hé bien ! puisque vous vous souciez si peu de me tirer de peine, et de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrate, pour la dernière fois, et je vais loin de vous mourir de douleur et d'amour.

COVIELLE

Et moi, je vais suivre ses pas.

LUCILE, *à Cléonte qui veut sortir.*

Cléonte.

NICOLE, *à Covielle qui suit son maître.*

Covielle.

CLÉONTE, *s'arrêtant.*

Eh?

COVIELLE, *s'arrêtant aussi.*

Plaît-il?

LUCILE

Où allez-vous?

CLÉONTE

Où je vous ai dit.

COVIELLE

Nous allons mourir.

LUCILE

Vous allez mourir, Cléonte?

CLÉONTE

Oui, cruelle, puisque vous le voulez.

LUCILE

Moi, je veux que vous mouriez?

CLÉONTE

Oui, vous le voulez.

LUCILE

Qui vous le dit?

CLÉONTE, *s'approchant de Lucile.*

N'est-ce pas le vouloir, que de ne pas vouloir éclaircir mes soupçons?

LUCILE

Est-ce ma faute? et si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurais-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez a été causée ce matin par la présence d'une vieille

tante, qui veut à toute force que la seule approche d'un homme déshonore une fille, qui perpétuellement nous sermonne sur ce chapitre, et nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir.

NICOLE

Voilà le secret de l'affaire.

CLEONTE

Ne me trompez-vous point, Lucile?

COVIELLE

Ne m'en donnes-tu point à garder?

LUCILE

Il n'est rien de plus vrai.

NICOLE

C'est la chose comme elle est.

COVIELLE, *à Cléonte.*

Nous rendrons-nous à cela?

CLÉONTE

Ah! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous savez apaiser de choses dans mon cœur! et que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime!

COVIELLE

Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là!

SCÈNE XI

MADAME JOURDAIN • CLÉONTE
LUCILE • COVIELLE • NICOLE

MADAME JOURDAIN

Je suis bien aise de vous voir, Cléonte, et vous voilà tout à propos. Mon mari vient; prenez vite votre temps pour lui demander Lucile en mariage.

CLÉONTE

Ah ! Madame, que cette parole m'est douce, et qu'elle flatte mes désirs ! Pouvais-je recevoir un ordre plus charmant ? une faveur plus précieuse ?

SCÈNE XII

MONSIEUR JOURDAIN • MADAME JOURDAIN
CLÉONTE • LUCILE • COVIELLE • NICOLE

CLÉONTE

Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même ; et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

MONSIEUR JOURDAIN

Avant que de vous rendre réponse, Monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

CLÉONTE

Monsieur, la plupart des gens sur cette question n'hésitent pas beaucoup. On tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre, et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments sur cette matière un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le Ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables. Je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de services, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable. Mais, avec tout cela, je ne veux point me donner un nom où d'autres en ma place croiraient pouvoir prétendre, et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN

Touchez là, Monsieur : ma fille n'est pas pour vous.

CLÉONTE

Comment?

MONSIEUR JOURDAIN

Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez pas ma fille.

MADAME JOURDAIN

Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme? est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis?

MONSIEUR JOURDAIN

Taisez-vous, ma femme, je vous vois venir.

MADAME JOURDAIN

Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie?

MONSIEUR JOURDAIN

Voilà pas le coup de langue.

MADAME JOURDAIN

Et votre père n'était-il pas marchand aussi bien que le mien?

MONSIEUR JOURDAIN

Peste soit de la femme! Elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui; mais pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

MADAME JOURDAIN

Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre, et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait, qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

NICOLE

Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village, qui est le plus grand malitorne[12] et le plus sot dadais que j'aie jamais vu.

MONSIEUR JOURDAIN

Taisez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneur, et je la veux marquise.

MADAME JOURDAIN

Marquise ?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, marquise.

MADAME JOURDAIN

Hélas ! Dieu m'en garde !

MONSIEUR JOURDAIN

C'est une chose que j'ai résolue.

MADAME JOURDAIN

C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand-maman. S'il fallait qu'elle me vînt visiter en équipage de grand-dame, et qu'elle manquât par mégarde à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. « Voyez-vous, dirait-on, cette Madame la Marquise qui fait tant la glorieuse ? c'est la fille de Monsieur Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la Madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà, et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils payent maintenant peut-être bien cher en l'autre monde, et l'on ne devient guère si riches à être honnêtes gens. » Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire : « Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi. »

MONSIEUR JOURDAIN

Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage : ma fille sera marquise en dépit de tout le monde ; et si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

MADAME JOURDAIN

Cléonte, ne perdez point courage encore. Suivez-moi, ma fille, et venez dire résolument à votre père que si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

SCÈNE XIII

CLÉONTE • COVIELLE

COVIELLE

Vous avez fait de belles affaires avec vos beaux sentiments.

CLÉONTE

Que veux-tu ? j'ai un scrupule là-dessus, que l'exemple ne saurait vaincre.

COVIELLE

Vous moquez-vous, de le prendre sérieusement avec un homme comme cela ? Ne voyez-vous pas qu'il est fou ? et vous coûtait-il quelque chose de vous accommoder à ses chimères ?

CLÉONTE

Tu as raison ; mais je ne croyais pas qu'il fallût faire ses preuves de noblesse pour être gendre de Monsieur Jourdain.

COVIELLE

Ah ! ah ! ah !

CLÉONTE

De quoi ris-tu ?

COVIELLE

D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme, et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLÉONTE

Comment ?

COVIELLE

L'idée est tout à fait plaisante.

CLÉONTE

Quoi donc ?

COVIELLE

Il s'est fait depuis peu une certaine mascarade qui vient le mieux du monde ici, et que je prétends faire entrer dans une bourle[13] que je veux faire à notre ridicule. Tout

cela sent un peu la comédie ; mais avec lui on peut hasarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons, et il est homme à y jouer son rôle à merveille, à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts : laissez-moi faire seulement.

CLÉONTE

Mais apprends-moi...

COVIELLE

Je vais vous instruire de tout. Retirons-nous, le voilà qui revient.

SCÈNE XIV

MONSIEUR JOURDAIN • Laquais

MONSIEUR JOURDAIN

Que diable est-ce là ! ils n'ont rien que les grands seigneurs à me reprocher ; et moi, je ne vois rien de si beau que de hanter les grands seigneurs : il n'y a qu'honneur et que civilité avec eux, et je voudrais qu'il m'eût coûté deux doigts de la main, et être né comte ou marquis.

LAQUAIS

Monsieur, voici Monsieur le comte, et une dame qu'il mène par la main.

MONSIEUR JOURDAIN

Hé mon Dieu ! j'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir ici tout à l'heure.

SCÈNE XV

DORIMÈNE • DORANTE • Laquais

LAQUAIS

Monsieur dit comme cela qu'il va venir ici tout à l'heure.

DORANTE

Voilà qui est bien.

DORIMÈNE

Je ne sais pas, Dorante, je fais encore ici une étrange démarche, de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connais personne.

DORANTE

Quel lieu voulez-vous donc, Madame, que mon amour choisisse pour vous régaler[14], puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison, ni la mienne ?

DORIMÈNE

Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement, chaque jour, à recevoir de trop grands hommages de votre passion ? J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance, et vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé ; les déclarations sont venues ensuite, qui après elles ont traîné les sérénades et les cadeaux, que les présents ont suivis. Je me suis opposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point, et, pied à pied, vous gagnez mes résolutions. Pour moi, je ne puis répondre de rien, et je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.

DORANTE

Ma foi ! Madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve, et ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, et vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que dès aujourd'hui vous ne fassiez tout mon bonheur ?

DORIMÈNE

Mon Dieu ! Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble ; et les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer cette union dont ils soient satisfaits.

DORANTE

Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultés ; et l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMÈNE

Enfin j'en reviens toujours là. Les dépenses que je vous vois faire pour moi m'inquiètent par deux raisons : l'une qu'elles m'engagent plus que je ne voudrais ; et l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point que vous ne vous incommodiez ; et je ne veux point cela.

DORANTE

Ah ! Madame, ce sont des bagatelles ; et ce n'est pas par là...

DORIMÈNE

Je sais ce que je dis ; et, entre autres le diamant que vous m'avez forcée à prendre est d'un prix...

DORANTE

Eh ! Madame, de grâce, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous ; et souffrez... Voici le maître du logis.

SCÈNE XVI

MONSIEUR JOURDAIN • DORIMÈNE
DORANTE • Laquais

MONSIEUR JOURDAIN, *après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimène.*

Un peu plus loin, Madame.

DORIMÈNE

Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN

Un pas, s'il vous plaît.

DORIMÈNE

Quoi donc ?

MONSIEUR JOURDAIN

Reculez un peu, pour la troisième.

DORANTE

Madame, Monsieur Jourdain sait son monde.

MONSIEUR JOURDAIN

Madame, ce m'est une gloire bien grande de me voir assez fortuné pour être si heureux que d'avoir le bonheur que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grâce de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de votre présence ; et si j'avais aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, et que le Ciel... envieux de mon bien... m'eût accordé... l'avantage de me voir digne... des...

DORANTE

Monsieur Jourdain, en voilà assez : Madame n'aime pas les grands compliments, et elle sait que vous êtes homme d'esprit. *(Bas à Dorimène.)* C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manières.

DORIMÈNE

Il n'est pas malaisé de s'en apercevoir.

DORANTE

Madame, voilà le meilleur de mes amis.

MONSIEUR JOURDAIN

C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE

Galant homme tout à fait.

DORIMÈNE

J'ai beaucoup d'estime pour lui.

MONSIEUR JOURDAIN

Je n'ai rien fait encore, Madame, pour mériter cette grâce.

DORANTE, *bas à Monsieur Jourdain.*

Prenez bien garde au moins à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

MONSIEUR JOURDAIN

Ne pourrais-je pas seulement lui demander comment elle le trouve ?

DORANTE

Comment ? gardez-vous-en bien. Cela serait vilain à vous ; et pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'était pas vous qui lui eussiez fait ce présent. Monsieur Jourdain, Madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

DORIMÈNE

Il m'honore beaucoup.

MONSIEUR JOURDAIN[15]

Que je vous suis obligé, Monsieur, de lui parler ainsi pour moi !

DORANTE

J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

MONSIEUR JOURDAIN

Je ne sais quelles grâces vous en rendre.

DORANTE

Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

DORIMÈNE

C'est bien de la grâce qu'il me fait.

MONSIEUR JOURDAIN

Madame, c'est vous qui faites les grâces ; et...

DORANTE

Songeons à manger.

LAQUAIS

Tout est prêt, Monsieur.

DORANTE

Allons donc nous mettre à table, et qu'on fasse venir les musiciens.

Six cuisiniers, qui ont préparé le festin, dansent ensemble, et font le troisième intermède ; après quoi, ils apportent une table couverte de plusieurs mets.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIEME

SCÈNE I

DORIMÈNE • DORANTE
MONSIEUR JOURDAIN
Deux Musiciens • Une Musicienne • Laquais.

DORIMÈNE

Comment, Dorante ? voilà un repas tout à fait magnifique !

MONSIEUR JOURDAIN

Vous vous moquez, Madame, et je voudrais qu'il fût plus digne de vous être offert.

Tous se mettent à table.

DORANTE

Monsieur Jourdain a raison, Madame, de parler de la sorte, et il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, et que je n'ai pas sur cette matière les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, et vous y trouverez des incongruités de bonne chère et des barbarismes de bon goût. Si Damis s'en était mêlé, tout serait dans les règles; il y aurait partout de l'élégance et de l'érudition, et il ne manquerait pas de vous exagérer lui-même toutes les pièces du repas qu'il vous donnerait, et de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux, de vous parler d'un pain de rive[1], à biseau doré, relevé de croûte partout, croquant tendrement sous la dent; d'un vin à sève veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant; d'un carré de mouton gourmandé de persil; d'une longe de veau de rivière[2], longue comme cela, blanche, délicate, et qui sous les dents est une vraie pâte d'amande; de perdrix relevées d'un fumet surprenant; et pour son opéra[3], d'une soupe à bouillon perlé, soutenue d'un jeune gros dindon cantonné[4]

de pigeonneaux, et couronnée d'oignons blancs, mariés avec la chicorée. Mais pour moi, je vous avoue mon ignorance ; et comme Monsieur Jourdain a fort bien dit, je voudrais que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIMÈNE

Je ne réponds à ce compliment, qu'en mangeant comme je fais.

MONSIEUR JOURDAIN

Ah ! que voilà de belles mains !

DORIMÈNE

Les mains sont médiocres, Monsieur Jourdain ; mais vous voulez parler du diamant, qui est fort beau.

MONSIEUR JOURDAIN

Moi, Madame ! Dieu me garde d'en vouloir parler ; ce ne serait pas agir en galant homme, et le diamant est fort peu de chose.

DORIMÈNE

Vous êtes bien dégoûté.

MONSIEUR JOURDAIN

Vous avez trop de bonté...

DORANTE

Allons, qu'on donne du vin à Monsieur Jourdain et à ces Messieurs, qui nous feront la grâce de nous chanter un air à boire.

DORIMÈNE

C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère, que d'y mêler la musique, et je me vois ici admirablement régalée [5].

MONSIEUR JOURDAIN

Madame, ce n'est pas...

DORANTE

Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces Messieurs ; ce qu'ils nous diront vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

Les Musiciens et la Musicienne prennent des verres, chantent deux chansons à boire, et sont soutenus de toute la symphonie.

PREMIÈRE CHANSON A BOIRE

Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour.
Ah! qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes!
Vous et le vin, vous vous prêtez des armes,
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour :
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits,
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie!
Ah! l'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous et de lui je m'enivre à longs traits :
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

SECONDE CHANSON A BOIRE[6]

Buvons, chers amis, buvons :
Le temps qui fuit nous y convie;
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.
Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours;
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie;
Notre philosophie
Le met parmi les pots.
Les biens, le savoir et la gloire
N'ôtent point les soucis fâcheux,
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.
Sus, sus, du vin partout, versez, garçons, versez,
Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise assez.

DORIMÈNE

Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter, et cela est tout à fait beau.

MONSIEUR JOURDAIN

Je vois encore ici, Madame, quelque chose de plus beau.

DORIMÈNE

Ouais! Monsieur Jourdain est galant plus que je ne pensais.

DORANTE

Comment, Madame? pour qui prenez-vous Monsieur Jourdain?

MONSIEUR JOURDAIN

Je voudrais bien qu'elle me prît pour ce que je dirais.

DORIMÈNE

Encore!

DORANTE

Vous ne le connaissez pas.

MONSIEUR JOURDAIN

Elle me connaîtra quand il lui plaira.

DORIMÈNE

Oh! je le quitte[7].

DORANTE

Il est homme qui a toujours la riposte en main. Mais vous ne voyez pas que Monsieur Jourdain, Madame, mange tous les morceaux que vous touchez.

DORIMÈNE

Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit.

MONSIEUR JOURDAIN

Si je pouvais ravir votre cœur, je serais...

SCÈNE II

MADAME JOURDAIN • MONSIEUR JOURDAIN
DORIMÈNE • DORANTE • Musiciens
Musicienne • Laquais.

MADAME JOURDAIN

Ah! ah! je trouve ici bonne compagnie, et je vois bien qu'on ne m'y attendait pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, Monsieur mon mari, que vous avez eu tant

d'empressement à m'envoyer dîner chez ma sœur? Je viens de voir un théâtre là-bas, et je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépensez votre bien, et c'est ainsi que vous festinez les dames en mon absence, et que vous leur donnez la musique et la comédie, tandis que vous m'envoyez promener?

DORANTE

Que voulez-vous dire, Madame Jourdain? et quelles fantaisies sont les vôtres, de vous aller mettre en tête que votre mari dépense son bien, et que c'est lui qui donne ce régal à Madame? Apprenez que c'est moi, je vous prie; qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison, et que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, impertinente, c'est Monsieur le comte qui donne tout ceci à Madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, et de vouloir que je sois avec lui.

MADAME JOURDAIN

Ce sont des chansons que cela : je sais ce que je sais.

DORANTE

Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

MADAME JOURDAIN

Je n'ai que faire de lunettes, Monsieur, et je vois assez clair; il y a longtemps que je sens les choses, et je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous, pour un grand seigneur, de prêter la main comme vous faites aux sottises de mon mari. Et vous, Madame, pour une grand-dame, cela n'est ni beau ni honnête à vous, de mettre la dissension dans un ménage, et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

DORIMÈNE

Que veut donc dire tout ceci? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'exposer aux sottes visions de cette extravagante.

DORANTE, *suivant Dorimène qui sort.*

Madame, holà. Madame, où courez-vous?

MONSIEUR JOURDAIN

Madame! Monsieur le comte, faites-lui excuses, et tâchez de la ramener... Ah! impertinente que vous êtes! voilà de vos beaux faits; vous me venez faire des affronts devant tout le monde, et vous chassez de chez moi des personnes de qualité.

MADAME JOURDAIN

Je me moque de leur qualité.

MONSIEUR JOURDAIN

Je ne sais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venue troubler.

On ôte la table.

MADAME JOURDAIN, *sortant.*

Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends, et j'aurai pour moi toutes les femmes.

MONSIEUR JOURDAIN

Vous faites bien d'éviter ma colère. Elle est arrivée là bien malheureusement. J'étais en humeur de dire de jolies choses, et jamais je ne m'étais senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela?

SCÈNE III

COVIELLE, *déguisé*

MONSIEUR JOURDAIN • Laquais

COVIELLE

Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

MONSIEUR JOURDAIN

Non, Monsieur.

COVIELLE

Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

MONSIEUR JOURDAIN

Moi !

COVIELLE

Oui, vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenaient dans leurs bras pour vous baiser.

MONSIEUR JOURDAIN

Pour me baiser !

COVIELLE

Oui. J'étais grand ami de Monsieur votre père.

MONSIEUR JOURDAIN

De feu Monsieur mon père !

COVIELLE

Oui. C'était un fort honnête gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN

Comment dites-vous ?

COVIELLE

Je dis que c'était un fort honnête gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN

Mon père ?

COVIELLE

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN

Vous l'avez fort connu ?

COVIELLE

Assurément.

MONSIEUR JOURDAIN

Et vous l'avez connu pour gentilhomme ?

COVIELLE

Sans doute.

MONSIEUR JOURDAIN

Je ne sais donc pas comment le monde est fait.

COVIELLE

Comment?

MONSIEUR JOURDAIN

Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

COVIELLE

Lui marchand! C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux; et comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent.

MONSIEUR JOURDAIN

Je suis ravi de vous connaître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon père était gentilhomme.

COVIELLE

Je le soutiendrai devant tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN

Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène?

COVIELLE

Depuis avoir connu feu Monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN

Par tout le monde!

COVIELLE

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN

Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

COVIELLE

Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours; et par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

MONSIEUR JOURDAIN

Quelle ?

COVIELLE

Vous savez que le fils du Grand Turc est ici ?

MONSIEUR JOURDAIN

Moi ? Non.

COVIELLE

Comment ? il a un train tout à fait magnifique ; tout le monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

MONSIEUR JOURDAIN

Par ma foi ! je ne savais pas cela.

COVIELLE

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

MONSIEUR JOURDAIN

Le fils du Grand Turc ?

COVIELLE

Oui ; et il veut être votre gendre.

MONSIEUR JOURDAIN

Mon gendre, le fils du Grand Turc !

COVIELLE

Le fils du Grand Turc, votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi ; et, après quelques autres discours, il me dit : *Acciam croc soler ouch alla moustaph gidelum amanahem varahini oussere carbulath*[8], c'est-à-dire : « N'as-tu point vu une jeune belle personne, qui est la fille de Monsieur Jourdain, gentilhomme parisien ? »

MONSIEUR JOURDAIN

Le fils du Grand Turc dit cela de moi ?

COVIELLE

Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connaissais particulièrement, et que j'avais vu votre fille : « Ah ! me dit-il, *marababa sahem* » ; c'est-à-dire : « Ah ! que je suis amoureux d'elle ! »

MONSIEUR JOURDAIN

Marababa sahem veut dire : « Ah ! que je suis amoureux d'elle ? »

COVIELLE

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN

Par ma foi ! vous faites bien de me le dire, car pour moi je n'aurais jamais cru que *marababa sahem* eût voulu dire : « Ah ! que je suis amoureux d'elle ! » Voilà une langue admirable que ce turc !

COVIELLE

Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire *cacaracamouchen ?*

MONSIEUR JOURDAIN

Cacaracamouchen ? Non.

COVIELLE

C'est-à-dire : « Ma chère âme ».

MONSIEUR JOURDAIN

Cacaracamouchen veut dire : « Ma chère âme » ?

COVIELLE

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN

Voilà qui est merveilleux ! *Cacaracamouchen*, « Ma chère âme ». Dirait-on jamais cela ? Voilà qui me confond.

COVIELLE

Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage ; et pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire *Mamamouchi*[9], qui est une certaine grande dignité de son pays.

MONSIEUR JOURDAIN

Mamamouchi ?

COVIELLE

Oui, *Mamamouchi;* c'est-à-dire, en notre langue, Paladin. Paladin, ce sont de ces anciens... Paladin enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde, et vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.

MONSIEUR JOURDAIN

Le fils du Grand Turc m'honore beaucoup, et je vous prie de me mener chez lui pour lui en faire mes remerciements.

COVIELLE

Comment? le voilà qui va venir ici.

MONSIEUR JOURDAIN

Il va venir ici?

COVIELLE

Oui; et il amène toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

MONSIEUR JOURDAIN

Voilà qui est bien prompt.

COVIELLE

Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

MONSIEUR JOURDAIN

Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre, qui s'est allée mettre dans la tête un certain Cléonte, et elle jure de n'épouser personne que celui-là.

COVIELLE

Elle changera de sentiment quand elle verra le fils du Grand Turc; et puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse, c'est que le fils du Grand Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on me l'a montré; et l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre, et... Je l'entends venir; le voilà.

SCÈNE IV

CLÉONTE, *en Turc, avec trois pages portant sa veste* [10]
MONSIEUR JOURDAIN • COVIELLE, *déguisé.*

CLÉONTE

Amboussahim oqui boraf, Iordina, salamalequi.

COVIELLE

C'est-à-dire : « Monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri. » Ce sont façons de parler obligeantes de ces pays-là.

MONSIEUR JOURDAIN

Je suis très humble serviteur de Son Altesse Turque.

COVIELLE

Carigar camboto oustin moraf.

CLÉONTE

Oustin yoc catamalequi basum base alla moran.

COVIELLE

Il dit que « le Ciel vous donne la force des lions et la prudence des serpents » !

MONSIEUR JOURDAIN

Son Altesse Turque m'honore trop, et je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

COVIELLE

Ossa binamen sadoc babally oracaf ouram.

CLÉONTE

Bel-men.

COVIELLE

Il dit que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, et de conclure le mariage.

MONSIEUR JOURDAIN

Tant de choses en deux mots ?

COVIELLE

Oui, la langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il souhaite.

SCÈNE V

DORANTE • COVIELLE

COVIELLE

Ha, ha, ha. Ma foi ! cela est tout à fait drôle. Quelle dupe ! Quand il aurait appris son rôle par cœur, il ne pourrait pas le mieux jouer. Ah ! ah ! Je vous prie, Monsieur, de nous vouloir aider céans, dans une affaire qui s'y passe.

DORANTE

Ah, ah, Covielle, qui t'aurait reconnu ? Comme te voilà ajusté !

COVIELLE

Vous voyez. Ah, ah !

DORANTE

De quoi ris-tu ?

COVIELLE

D'une chose, Monsieur, qui le mérite bien.

DORANTE

Comment ?

COVIELLE

Je vous le donnerais en bien des fois, Monsieur, à deviner le stratagème dont nous nous servons auprès de Monsieur Jourdain, pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître.

DORANTE

Je ne devine point le stratagème ; mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entreprends.

COVIELLE

Je sais, Monsieur, que la bête vous est connue.

DORANTE

Apprends-moi ce que c'est.

COVIELLE

Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'aperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

Six Turcs dansant entre eux gravement deux à deux, au son de tous les instruments : ils portent trois tapis fort longs, dont ils font plusieurs figures ; et à la fin de cette première cérémonie, ils les lèvent fort haut ; les Turcs musiciens, et autres joueurs d'instruments, passent par-dessous ; quatre Derviches, qui accompagnent le Mufhti, ferment cette Marche.

Alors les Turcs étendent les tapis par terre, et se mettent dessus à genoux ; le Mufhti est debout au milieu, qui fait une invocation avec des contorsions et des grimaces, levant le menton, et remuant les mains contre sa tête, comme si c'était des ailes. Les Turcs se prosternent jusqu'à terre, chantant alli, *puis se relèvent, chantant* alla, *et continuant alternativement jusqu'à la fin de l'Invocation, puis ils se lèvent tous, chantant* alla ekber.

Alors les Derviches amènent devant le Mufhti le Bourgeois, vêtu à la turque, rasé, sans turban, sans sabre, auquel il chante gravement ces paroles :

LE MUFHTI

Se ti sabir,
Ti respondir,
Se non sabir,
Tazir, tazir.

Mi star Mufhti :
Ti qui star ti?
Non intendir :
Tazir, tazir[11]

Deux Derviches font retirer le Bourgeois. Le Mufhti demande aux Turcs de quelle religion est le Bourgeois, et chante.

Dice, Turque, qui star quista,
Anabatista, anabatista?

LES TURCS *répondent.*

Ioc[12].

LE MUPHTI

Zuinglista?

LES TURCS

Ioc.

LE MUPHTI

Coffita?

LES TURCS

Ioc.

LE MUPHTI

Ussita? Morista? Fronista?

LES TURCS

Ioc. Ioc. Ioc.

LE MUPHTI *répète.*

Ioc. Ioc. Ioc.
Star pagana?

LES TURCS

Ioc.

LE MUPHTI

Luterana?

LES TURCS

Ioc.

LE MUPHTI

Puritana?

LES TURCS

Ioc.

LE MUPHTI

Bramina? Moffina? Zurina?

LES TURCS

Ioc. Ioc. Ioc.

LE MUPHTI *répète.*

Ioc. Ioc. Ioc.
Mahametana, Mahametana?

LES TURCS

Hey valla. Hey valla.

LE MUPHTI

Como chamara? Como chamara?

LES TURCS

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI

Giourdina?

LE MUPHTI, *sautant et regardant de côté et d'autre.*

Giourdina? Giourdina? Giourdina?

LES TURCS *répètent.*

Giourdina! Giourdina! Giourdina!

LE MUPHTI

Mahameta per Giourdina
Mi pregar sera e matina :
Voler far un Paladina
De Giourdina, de Giourdina.
Dar Turbanta, e dar scarcina
Cou galera e brigantina
Per deffender Palestina.
Mahameta per Giourdina[13], etc.

Après quoi le Muphti demande aux Turcs si le Bourgeois est ferme dans la religion mahométane, et leur chante ces paroles :

LE MUPHTI

Star bon Turca Giourdina? Bis.

LES TURCS

Hèy valla. Hey valla. Bis.

LE MUPHTI *chante et danse.*

Hu la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

Après que le Muphti s'est retiré, les Turcs dansent, et répètent ces mêmes paroles :

Hu la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

Le Muphti revient avec son turban de cérémonie qui est d'une grosseur démesurée, garni de bougies allumées, à quatre ou cinq rangs.

Deux derviches l'accompagnent avec des bonnets pointus, garnis aussi de bougies allumées portant l'Alcoran : les deux autres derviches amènent le Bourgeois qui est tout épouvanté de cette cérémonie et le font mettre à genoux le dos tourné au Muphti, puis le faisant incliner jusques à mettre ses mains par terre, ils lui mettent l'Alcoran sur le dos, et le font servir de pupitre au Muphti, qui fait une invocation burlesque, fronçant le sourcil, et ouvrant la bouche, sans dire mot, puis parlant avec véhemence, tantôt radoucissant sa voix, tantôt la poussant d'un enthousiasme à faire trembler, en se poussant les côtes avec les mains, comme pour faire sortir ses paroles, frappant quelquefois les mains sur l'Alcoran, et tournant les feuillets avec précipitation, et finit enfin en levant les bras, et criant à haute voix hou.

Pendant cette invocation, les Turcs assistant chantent, hou, hou, hou. *Inclinant à trois reprises, puis se relèvent de même à trois reprises, en chantant* hou, hou, hou. *Et continuant alternativement pendant toute l'invocation du Muphti.*

Après que l'invocation est finie, les derviches ôtent l'Alcoran de dessus le dos du Bourgeois qui crie, ouf, *parce qu'il est las d'avoir été longtemps en cette posture, puis ils se relèvent.*

LE MUPHTI, *s'adressant au Bourgeois.*

Ti non star furba?

LES TURCS

No. No. No.

LE MUPHTI

Non star forfanta?

LES TURCS

No. No. No.

LE MUPHTI, *aux Turcs.*

Donar Turbanta. Donar Tubanta [14].

Et s'en va.

Les Turcs répètent tout ce que dit le Muphti, et donnent en dansant et en chantant le turban au Bourgeois.

LE MUPHTI *revient et donne le sabre au Bourgeois.*

Ti star nobile, non star fabola.
Pigliar schiabola [15].

Puis il se retire.

Les Turcs répètent les mêmes mots, mettant tous le sabre à la main; et six d'entre eux dansent autour du Bourgeois, auquel ils feignent de donner plusieurs coups de sabre.

LE MUPHTI *revient, et commande aux Turcs de bâtonner le Bourgeois, et chante ces paroles.*

Dara, dara, bastonara, bastonara, bastonara.

Puis il se retire.

Les Turcs répètent les mêmes paroles, et donnent au Bourgeois plusieurs coups de bâton en cadence.

LE MUPHTI, *revient et chante.*

Non tener honta ;
Questa star l'ultima affronta [16]

Les Turcs repètent les mêmes vers.

LE MUPHTI,

au son de tous les instruments, recommence une invocation, appuyé sur ses derviches : après toutes les fatigues de cette cérémonie, les derviches le soutiennent par-dessous les bras avec respect, et tous les Turcs sautant, dansant et chantant autour du Muphti, se retirent au son de plusieurs instruments à la turque.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIEME

SCÈNE I

MADAME JOURDAIN
MONSIEUR JOURDAIN

MADAME JOURDAIN

Ah! mon Dieu! miséricorde! Qu'est-ce que c'est donc que cela? Quelle figure! Est-ce un momon[1] que vous allez porter; et est-il temps d'aller en masque? Parlez donc, qu'est-ce que c'est que ceci? Qui vous a fagoté comme cela?

MONSIEUR JOURDAIN

Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *Mamamouchi!*

MADAME JOURDAIN

Comment donc?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire *Mamamouchi.*

MADAME JOURDAIN

Que voulez-vous dire avec votre *Mamamouchi?*

MONSIEUR JOURDAIN

Mamamouchi, vous dis-je. Je suis *Mamamouchi.*

MADAME JOURDAIN

Quelle bête est-ce là?

MONSIEUR JOURDAIN

Mamamouchi, c'est-à-dire, en notre langue, Paladin.

MADAME JOURDAIN

Baladin! Etes-vous en âge de danser des ballets?

MONSIEUR JOURDAIN

Quelle ignorante! Je dis Paladin : c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

MADAME JOURDAIN

Quelle cérémonie donc ?

MONSIEUR JOURDAIN

Mahameta per Iordina.

MADAME JOURDAIN

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MONSIEUR JOURDAIN

Iordina, c'est-à-dire Jourdain ?

MADAME JOURDAIN

Hé bien ! quoi, Jourdain ?

MONSIEUR JOURDAIN

Voler far un Paladina de Iordina.

MADAME JOURDAIN

Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN

Dar turbanta con galera.

MADAME JOURDAIN

Qu'est-ce à dire cela ?

MONSIEUR JOURDAIN

Per deffender Palestina.

MADAME JOURDAIN

Que voulez-vous donc dire ?

MONSIEUR JOURDAIN

Dara dara bastonara.

MADAME JOURDAIN

Qu'est-ce donc que ce jargon-là ?

MONSIEUR JOURDAIN

Non tener honta : questa star l'ultima affronta.

MADAME JOURDAIN

Qu'est-ce que c'est donc que tout cela ?

MONSIEUR JOURDAIN *danse et chante.*

Hou la ba ba la chou la ba ba la da.

Il tombe par terre.

MADAME JOURDAIN

Hélas ! mon Dieu ! mon mari est devenu fou.

MONSIEUR JOURDAIN, *sortant.*

Paix ! insolente, portez respect à Monsieur le *Mamamouchi.*

MADAME JOURDAIN

Où est-ce qu'il a donc perdu l'esprit ? Courons l'empêcher de sortir. Ah, ah, voici justement le reste de notre écu. Je ne vois que chagrin de tous les côtés.

Elle sort.

SCÈNE II

DORANTE • DORIMÈNE

DORANTE

Oui, Madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir ; et je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là. Et puis, Madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte, et d'appuyer toute sa mascarade : c'est un fort galant homme et qui mérite que l'on s'intéresse pour lui.

DORIMÈNE

J'en fais beaucoup de cas, et il est digne d'une bonne fortune.

DORANTE

Outre cela, nous avons ici, Madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre, et il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

DORIMÈNE

J'ai vu là des apprêts magnifiques, et ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions ; et, pour rompre le cours

à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous : c'en est le vrai secret, et toutes ces choses finissent avec le mariage.

DORANTE

Ah ! Madame, est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution ?

DORIMÈNE

Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner ; et, sans cela, je vois bien qu'avant qu'il fût peu, vous n'auriez pas un sou.

DORANTE

Que j'ai d'obligation, Madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien ! Il est entièrement à vous, aussi bien que mon cœur, et vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMÈNE

J'userai bien de tous les deux. Mais voici votre homme ; la figure en est admirable.

SCÈNE III

MONSIEUR JOURDAIN • DORANTE
DORIMÈNE

DORANTE

Monsieur, nous venons rendre hommage, Madame et moi, à votre nouvelle dignité, et nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand Turc.

MONSIEUR JOURDAIN, *après avoir fait les révérences à la turque*[2].

Monsieur, je vous souhaite la force des serpents et la prudence des lions.

DORIMÈNE

J'ai été bien aise d'être des premières, Monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

MONSIEUR JOURDAIN

Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri ; je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent, et j'ai beaucoup de joie de vous voir revenir ici pour vous faire les très humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMÈNE

Cela n'est rien, j'excuse en elle un pareil mouvement ; votre cœur lui doit être précieux, et il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes.

MONSIEUR JOURDAIN

La possession de mon cœur est une chose qui vous est toute acquise.

DORANTE

Vous voyez, Madame, que Monsieur Jourdain n'est pas de ces gens que les prospérités aveuglent, et qu'il sait, dans sa gloire, connaître encore ses amis.

DORIMÈNE

C'est la marque d'une âme tout à fait généreuse.

DORANTE

Où est donc Son Altesse Turque ? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

MONSIEUR JOURDAIN

Le voilà qui vient, et j'ai envoyé quérir ma fille pour lui donner la main.

SCÈNE IV

CLÉONTE • COVIELLE
MONSIEUR JOURDAIN • Etc.

DORANTE

Monsieur, nous venons faire la révérence à Votre Altesse, comme amis de Monsieur votre beau-père, et l'assurer avec respect de nos très humbles services.

MONSIEUR JOURDAIN

Où est le truchement, pour lui dire qui vous êtes, et lui faire entendre ce que vous dites ! Vous verrez qu'il vous répondra, et il parle turc à merveille. Holà ! où diantre est-il allé ? *(à Cléonte.) Strouf, strif, strof, straf.* Monsieur est un *grande Segnore, grande Segnore, grande Segnore;* et Madame une *granda Dama, granda Dama. Ahi,* lui, Monsieur, lui *Mamamouchi* français, et Madame *Mamamouchie* française ; je ne puis pas parler plus clairement. Bon, voici l'interprète. Où allez-vous donc ? nous ne saurions rien dire sans vous. Dites-lui un peu que Monsieur et Madame sont des personnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence, comme mes amis, et l'assurer de leurs services. Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE

Alabala crociam acci boram alabamen.

CLÉONTE

Catalequi tubal ourin soter amalouchan.

MONSIEUR JOURDAIN

Voyez-vous ?

COVIELLE

Il dit que la pluie des prospérités arrose en tout temps le jardin de votre famille !

MONSIEUR JOURDAIN

Je vous l'avais bien dit, qu'il parle turc.

DORANTE

Cela est admirable.

SCÈNE V

LUCILE • MONSIEUR JOURDAIN
DORANTE • DORIMÈNE • Etc.

MONSIEUR JOURDAIN

Venez, ma fille, approchez-vous, et venez donner votre main à Monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE

Comment, mon père, comme vous voilà fait ! est-ce une comédie que vous jouez ?

MONSIEUR JOURDAIN

Non, non, ce n'est pas une comédie, c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter. Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE

A moi, mon père !

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, à vous : allons, touchez-lui la main, et rendez grâce au Ciel de votre bonheur.

LUCILE

Je ne veux point me marier.

MONSIEUR JOURDAIN

Je le veux, moi qui suis votre père.

LUCILE

Je n'en ferai rien.

MONSIEUR JOURDAIN

Ah ! que de bruit ! Allons, vous dis-je. Çà, votre main.

LUCILE

Non, mon père, je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger de prendre un autre mari que Cléonte ; et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités, que de... *(Reconnaissant Cléonte.)* Il est vrai que vous êtes mon père, je vous dois entière obéissance, et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

MONSIEUR JOURDAIN

Ah ! je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir, et voilà qui me plaît, d'avoir une fille obéissante.

SCÈNE DERNIÈRE

MADAME JOURDAIN • MONSIEUR JOURDAIN
CLÉONTE • Etc.

MADAME JOURDAIN

Comment donc? qu'est-ce que c'est que ceci? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant.

MONSIEUR JOURDAIN

Voulez-vous vous taire, impertinente? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

MADAME JOURDAIN

C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire avec cet assemblage?

MONSIEUR JOURDAIN

Je veux marier notre fille avec le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN

Avec le fils du Grand Turc!

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, faites-lui faire vos compliments par le truchement que voilà.

MADAME JOURDAIN

Je n'ai que faire du truchement, et je lui dirais bien moi-même à son nez qu'il n'aura point ma fille.

MONSIEUR JOURDAIN

Voulez-vous vous taire, encore une fois?

DORANTE

Comment, Madame Jourdain, vous vous opposez à un bonheur comme celui-là? Vous refusez Son Altesse Turque pour gendre?

MADAME JOURDAIN

Mon Dieu, Monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIMÈNE

C'est une grande gloire, qui n'est pas à rejeter.

MADAME JOURDAIN

Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE

C'est l'amitié que nous avons pour vous qui nous fait intéresser dans vos avantages.

MADAME JOURDAIN

Je me passerai bien de votre amitié.

DORANTE

Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.

MADAME JOURDAIN

Ma fille consent à épouser un Turc?

DORANTE

Sans doute.

MADAME JOURDAIN

Elle peut oublier Cléonte?

DORANTE

Que ne fait-on pas pour être grand-dame?

MADAME JOURDAIN

Je l'étranglerais de mes mains, si elle avait fait un coup comme celui-là.

MONSIEUR JOURDAIN

Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

MADAME JOURDAIN

Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

MONSIEUR JOURDAIN

Ah! que de bruit!

LUCILE

Ma mère.

MADAME JOURDAIN

Allez, vous êtes une coquine.

MONSIEUR JOURDAIN

Quoi? vous la querellez de ce qu'elle m'obéit?

MADAME JOURDAIN

Oui : elle est à moi, aussi bien qu'à vous.

COVIELLE

Madame.

MADAME JOURDAIN

Que me voulez-vous conter, vous?

COVIELLE

Un mot.

MADAME JOURDAIN

Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE, *à Monsieur Jourdain.*

Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

MADAME JOURDAIN

Je n'y consentirai point.

COVIELLE

Ecoutez-moi seulement.

MADAME JOURDAIN

Non.

MONSIEUR JOURDAIN

Ecoutez-le.

MADAME JOURDAIN

Non, je ne veux pas écouter.

MONSIEUR JOURDAIN

Il vous dira...

MADAME JOURDAIN

Je ne veux point qu'il me dise rien.

MONSIEUR JOURDAIN

Voilà une grande obstination de femme ! Cela vous fera-t-il mal, de l'entendre ?

COVIELLE

Ne faites que m'écouter ; vous ferez après ce qu'il vous plaira.

MADAME JOURDAIN

Hé bien ! quoi ?

COVIELLE, *à part.*

Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand Turc ?

MADAME JOURDAIN

Ah, ah.

COVIELLE

Et moi Covielle qui suis le truchement ?

MADAME JOURDAIN

Ah ! comme cela, je me rends.

COVIELLE

Ne faites pas semblant de rien.

MADAME JOURDAIN

Oui, voilà qui est fait, je consens au mariage.

MONSIEUR JOURDAIN

Ah ! voilà tout le monde raisonnable. Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savais bien qu'il vous expliquerait ce que c'est que le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN

Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis satisfaite. Envoyons quérir un notaire.

DORANTE

C'est fort bien dit. Et afin, Madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout à fait content, et que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de Monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même notaire pour nous marier, Madame et moi.

MADAME JOURDAIN

Je consens aussi à cela.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas, à Dorante.*

C'est pour lui faire accroire ?

DORANTE

Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

MONSIEUR JOURDAIN

Bon, bon. Qu'on aille vite quérir le notaire.

DORANTE

Tandis qu'il viendra, et qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet, et donnons-en le divertissement à Son Altesse Turque.

MONSIEUR JOURDAIN

C'est fort bien avisé : allons prendre nos places.

MADAME JOURDAIN

Et Nicole ?

MONSIEUR JOURDAIN

Je la donne au truchement ; et ma femme à qui la voudra.

COVIELLE

Monsieur, je vous remercie. Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

La comédie finit par un petit ballet qui avait été préparé.

FIN DU CINQUIÈME ACTE

PREMIÈRE ENTRÉE[3]

Un homme vient donner les livres du ballet, qui d'abord est fatigué par une multitude de gens de provinces différentes, qui crient en musique pour en avoir, et par trois Importuns, qu'il trouve toujours sur ses pas.

DIALOGUE DES GENS
qui en musique demandent des livres

TOUS

A moi, Monsieur, à moi de grâce, à moi, Monsieur :
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

HOMME DU BEL AIR

Monsieur, distinguez-nous parmi les gens qui crient.
Quelques livres ici, les Dames vous en prient.

AUTRE HOMME DU BEL AIR

Holà ! Monsieur, Monsieur, ayez la charité
D'en jeter de notre côté.

FEMME DU BEL AIR

Mon Dieu ! qu'aux personnes bien faites
On sait peu rendre honneur céans.

AUTRE FEMME DU BEL AIR

Ils n'ont des livres et des bancs
Que pour Mesdames les grisettes.

GASCON

Aho ! l'homme aux libres, qu'on m'en vaille !
J'ai déjà le poumon usé.
Bous boyez qué chacun mé raille ;
Et jé suis escandalisé
De boir és mains dé la canaille
Cé qui m'est par bous refusé.

AUTRE GASCON

Eh cadédis ! Monseu, boyez qui l'on pût estre :
Un libret, je bous prie, au varon d'Asbarat.
Jé pense, mordy, qué lé fat
N'a pas l'bonnur dé mé connaître.

LE SUISSE

Mon'-sieur le donneur de papieir,
Que veul dir sty façon de fifre!
Moy l'écorchair tout mon gosieir
A crieir,
Sans que je pouvre afoir ein lifre :
Pardi, mon foi? Mon'-sieur, je pense fous l'être ifre.

VIEUX BOURGEOIS BABILLARD

De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait;
Et cela sans doute est laid,
Que notre fille,
Si bien faite et si gentille,
De tant d'amoureux l'objet,
N'ai pas à son souhait
Un livre de ballet,
Pour lire le sujet
Du divertissement qu'on fait,
Et que toute notre famille
Si proprement s'habille,
Pour être placée au sommet
De la salle, où l'on met
Les gens de Lantriguet[4] :
De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait,
Et cela sans doute est laid.

VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE

Il est vrai que c'est une honte,
Le sang au visage me monte,
Et ce jeteur de vers qui manque au capital
L'entend fort mal;
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal,
De faire si peu de compte
D'une fille qui fait l'ornement principal
Du quartier du Palais-Royal,

Et que ces jours passés un comte
Fut prendre la première au bal.
Il l'entend mal;
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal.

HOMMES ET FEMMES DU BEL AIR

Ah! quel bruit!
Quel fracas!
Quel chaos!
Quel mélange!
Quelle confusion!
Quelle cohue étrange!
Quel désordre!
Quel embarras!
On y sèche.
L'on n'y tient pas.

GASCON

Bentré! jé suis à vout.

AUTRE GASCON

J'enrage, Diou mé damne!

SUISSE

Ah! que li faire saif dans sty sal de cians!

GASCON

Jé murs.

AUTRE GASCON

Jé perds la tramontane.

SUISSE

Mon foy! moy le foudrais être hors de dedans.

VIEUX BOURGEOIS BABILLARD

Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas :

On fait de nous trop peu de cas,
Et je suis las
De ce tracas :
Tout ce fatras,
Cet embarras
Me pèse par trop sur les bras.
S'il me prend jamais envie
De retourner de ma vie
A ballet ni comédie,
Je veux bien qu'on m'estropie.
Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas ;
On fait de nous trop peu de cas.

VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE

Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis,
Et sortons de ce taudis,
Où l'on ne peut être assis :
Ils seront bien ébaubis
Quand ils nous verront partis,
Trop de confusion règne dans cette salle,
Et j'aimerais mieux être au milieu de la Halle.
Si jamais je reviens à semblable régale,
Je veux bien recevoir des soufflets plus de six.
Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis,
Et sortons de ce taudis,
Où l'on ne peut être assis.

TOUS

A moi, Monsieur, à moi de grâce, à moi, Monsieur :
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

SECONDE ENTRÉE

Les trois importuns dansent.

TROISIÈME ENTRÉE

TROIS ESPAGNOLS *chantent*[5].

Sé que me muero de amor,
Y solicito el dolor.

Aun muriendo de querer,
De tan buen ayre adolezco,
Que es mas de lo que padezco
Lo que quiero padecer,
Y no pudiendo exceder
A mi deseo el rigor.

Sé que me muero de amor,
Y solicito el dolor.

Lisonxeame la suerte
Con piedad tan advertida,
Que me assegura la vida
En el riesgo de la muerte.
Vivir de su golpe fuerte
Es de mi salud primor.

Sé que, etc.

Six Espagnols dansent.

TROIS MUSICIENS ESPAGNOLS

Ay! que locura, con tanto rigor
Quexarse de Amor,
Del nino bonito
Que todo es dulçura!
Ay! que locura!
Ay! que locura!

ESPAGNOL, *chantant.*

El dolor solicita
El que al dolor se da;
Y nadie de amor muere,
Sino quien no save amar.

DEUX ESPAGNOLS

Dulce muerte es amor
Con correspondencia ygual;

Y si esta gozamos o,
Porque la quieres turbar?

UN ESPAGNOL

Alegrese enamorado,
Y tome mi parecer;
Que en esto de querer,
Todo es hallar el vado.

TOUS TROIS *ensemble.*

Vaya, vaya de fiestas!
Vaya de vayle!
Alegria, alegria, alegria!
Que esto de dolor es fantasia.

QUATRIÈME ENTRÉE

ITALIENS

UNE MUSICIENNE ITALIENNE
fait le premier récit, dont voici les paroles :

Di rigori armata il seno,
Contro amor mi ribellai;
Ma fui vinta in un baleno
In mirar duo vaghi rai;
Ahi! che resiste puoco
Cor di gelo a stral di fuoco!

Ma si caro è'l mio tormento,
Dolce è s' la piaga mia,
Ch'il penare è'l mio contento,
E'l sanarmi è tirannia.
Ahi! che più giova e piace,
Quanto amor è più vivace!

Après l'air que la Musicienne a chanté, deux Scaramouches, deux Trivelins, et un Arlequin représentent une nuit à la manière des comédiens italiens, en cadence.

Un Musicien italien se joint à la Musicienne italienne, et chante avec elle les paroles qui suivent :

LE MUSICIEN ITALIEN

Bel tempo che vola
Rapisce il contento

CINQUIÈME ENTRÈE.

D'Amor nella scola
Si coglie il momento.

LA MUSICIENNE

Insin che florida
Ride l'età,
Che pur tropp' orrida
Da noi sen và.

TOUS DEUX

Sù cantiamo,
Sù godiamo
Ne' bei di di gioventù :
Perduto ben non si racquista più.

MUSICIEN

Pupilla che vaga
Mill' alme incatena
Fà dolce la piaga,
Felice la pena.

MUSICIENNE

Ma poiche frigida
Langue l'età,
Più l'alma rigida
Fiamme non ha.

TOUS DEUX

Sù cantiamo, etc.

Après le dialogue italien, les Scaramouches et Trivelins dansent une réjouissance.

CINQUIÈME ENTRÉE

FRANÇAIS

PREMIER MENUET

DEUX MUSICIENS POITEVINS
dansent et chantent les paroles qui suivent :

Ah ! qu'il fait beau dans ces bocages !
Ah ! que le Ciel donne un beau jour !

AUTRE MUSICIEN

Le rossignol, sous ces tendres feuillages,
Chante aux échos son doux retour :

Ce beau sejour,
Ces doux ramages
Ce beau séjour
Nous invite à l'amour.

SECOND MENUET

TOUS DEUX, *ensemble.*

Vois, ma Climène,
Vois sous ce chêne
S'entre-baiser ces oiseaux amoureux ;
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les gêne ;
De leurs doux feux
Leur âme est pleine.
Qu'ils sont heureux !
Nous pouvons tous deux,
Si tu le veux,
Etre comme eux.

Six autres Français viennent après, vêtus galamment à la poitevine, trois en hommes et trois en femmes, accompagnés de huit flûtes et de hautbois, et dansent les menuets.

SIXIÈME ENTRÉE

Tout cela finit par le mélange des trois nations, et les applaudissements en danse et en musique de toute l'assistance, qui chante les deux vers qui suivent :

Quels spectacles charmants, quels plaisirs goûtons-nous !
Les Dieux mêmes, les Dieux n'en ont point de plus doux.

FIN DU BOURGEOIS GENTILHOMME

NOTES

GEORGE DANDIN

1. *Demoiselle :* se dit d'une femme noble de naissance.

2. *Clitande :* Clitandre dans l'édition de 1734.

3. *Jolie :* plaisante.

4. *Y promettre de la correspondance :* promettre d'y répondre.

5. *Vous connaître :* connaître votre condition.

6. Coutume de la noblesse champenoise.

7. *Serrer le bouton :* tenir la bride serrée pour empêcher les écarts du cheval. Terme d'équitation.

8. L'édition de 1669 porte par erreur : êtes-vous *pas* bien sûr ?

9. *L'arrière-ban de Nancy* fut levé en 1669.

10. Le grand siège de Montauban fut entrepris par Louis XIII en 1621 et levé à cause des dissensions parmi les chefs.

11. *Le voyage d'outre-mer :* la croisade.

12. Var. 1682 et 1734 : *parler net.*

13. *Procédés :* règles qui conduisent une affaire d'honneur.

14. Ce bonnet ne figure pas dans l'inventaire du costume et ce détail a pu introduire un doute sur la distribution du rôle.

15. *Un quarteron :* un quart de livre.

16. *Sur l'et-tant-moins* comme *en rabattant sur* désigne une déduction faite sur un compte.

17. Variante de 1682 et 1734 : *écrit.*

18. *Prévenus* en sa faveur.

19. Ce jeu du bavard qui dit tout sans le vouloir est déjà dans *Mélicerte.*

20. Jeu de scène obscur. L'édition de 1682 corrige : *qui met George Dandin entre-deux.*

21. On évoque le dernier acte du *Mariage de Figaro.*

22. Dans tout ce jeu, Colin s'endort, se réveille, se rendort (d'après l'édition de 1734).

23. *Fort* figure dans l'édition de 1669. Dès 1672 on corrige en *faible.* Il faut plutôt lire *fol.*

24. *Joué :* déjoué.

25. Cette réplique ne porte pas d'indication de personnage dans l'édition originale. L'édition de 1682 l'attribue à Angélique. Depuis 1734 on la met dans la bouche de Claudine.

26. Dans l'édition originale cette réplique et la dernière de la scène sont par une erreur évidente, mises dans la bouche de Mme de Sotenville.

L'AVARE

ACTE I

1. Je ne garde de mon chagrin que l'appréhension du blâme...

2. *Accommodé :* à son aise.

3. *Barrette :* sorte de bonnet plat. *Parler à la barrette de quelqu'un :* le quereller.

4. Béjart, qui tenait le rôle, était boiteux.

5. *Feindre :* hésiter.

6. *Equipage :* habits somptueux.

7. *Constitution :* placement de capitaux.

8. *Entretenir un état :* mener un train de vie.

9. *Aiguillettes :* lacets qui attachaient le haut-de-chausses et le pourpoint. Les élégants les cachaient sous des rubans.

10. *Denier douze :* un denier pour 12 deniers (8 1/3 %). Taux usuraire auprès du taux légal, un denier vingt (5 %)

11. *Considérable :* à considérer.

12. Ces deux jeux de scène se renouvellent quatre fois.

13. Trait de satire contre les faux nobles.

ACTE II

1. Saint Mathieu avant sa conversion était usurier. D'où par corruption *fesse-mathieu* pour Fêter Mathieu.

2, *Denier dix-huit :* 6 %.

3. *Denier cinq :* 20 % ; *denier quatre :* 25 %.

4. *Pavillon :* sorte de ciel de lit. *Mollet* : bordure pour étoffe d'ameublement.

5. *Fourchette :* fourche sur laquelle on appuie le mousquet pour tirer.

6. *Trou-madame :* jeu de boules à trous.

7. *L'échelle* du gibet.

8. Tisane d'orge nettoyé dont les dames se servaient pour conserver le teint frais.

9. *Propreté :* bienséance dans la mise.

10. *Céphale* aimé de l'Aurore pour sa beauté.

ACTE III

1. Au XVIIe siècle, verres et bouteilles ne sont pas sur la table. Les laquais apportent les verres pleins.

2. *Siquenilles* ou *souquenilles :* longs justaucorps de grosse toile que cochers et laquais portaient pour protéger leurs habits.

3. Molière laisse l'énumération à la discrétion de l'acteur. Voici celle qui figure dans l'édition de 1682 :

Quatre grands potages bien garnis et cinq assiettes d'entrées. Potages : bisque, potage de perdrix aux choux verts, potage de santé, potage de canards aux navets. Entrées : fricassée de poulets, tourte de pigeonneaux, ris de veau, boudin blanc et morilles.

HARPAGON

Que diable ! voilà pour traiter une ville entière.

MAITRE JACQUES

Rôt dans un grandissime bassin, en pyramide : une grande longe de veau de rivière, trois faisans, trois poulardes grasses, douze pigeons de volière, douze poulets de grain, six lapereaux de garenne, douze perdreaux, deux douzaines de cailles, trois douzaines d'ortolans...

4. *Viande :* tout sorte de mets.

5. *Haricot :* ragoût de mouton.

6. *Là que cela foisonne* (1682).

7 *Gratter :* flatter.

8. *Double :* deux deniers.

9. Addition de 1682 :

MAITRE JACQUES

Ah ! nous voilà pas mal...

10. *Ne suit pas :* ne se conforme pas.

11. Bien que la nomenclature de cette scène ne mentionne pas Brindavoine, c'est à lui que s'adresse cette réplique. De même les scènes 8 et 9 supposent la présence de Valère.

ACTE IV

1. On sait que Mithridate emploie le même stratagème dans la pièce de Racine.

2. *Harpagon fouille dans sa poche. Maître Jacques tend la main, mais Harpagon ne tire que son mouchoir, en disant :* Va... (variante 1734).

3. Dans l'édition originale on trouve *gagné*, que l'édition de 1682 et les suivantes ont corrigé en *guigné*.

4. Ce monologue est imité de très près de l'*Aulularia* de Plaute (acte IV, scène 9) et des *Esprits* de Larivey (acte III, scène 6).

5. *Gênes :* instruments de torture.

ACTE V

1. *Scandaliser :* diffamer.

2. Variante de 1682-1734 : *et faire à vos dépens.*

3. L'édition de 1682 indique comme jeu de scène à cet endroit : *voyant deux chandelles allumées il en souffle une.* Les acteurs dès le XVIIIe siècle ont développé ce jeu de scène. Maître Jacques rallume les bougies qu'Harpagon souffle et prend dans sa main, les bras croisés. Passant par-derrière, maître Jacques la rallume, Harpagon décroise les bras, voit la bougie allumée, l'éteint et la met dans une poche de son haut-de-chausses, où Maître Jacques la rallume une quatrième fois. Harpagon se brûle, etc...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

ACTE I

1. Voici, d'après l'édition de 1682, les paroles qu'Eraste prononce en entrant :

ÉRASTE *aux musiciens.*

Suivez les ordres que je vous ai donnés pour la sérénade ; pour moi, je me retire, et ne veux point paraître ici.

2. *Feindre de :* hésiter à.

3. *Anger :* embarrasser.

4. *Monsieur de Pourceaugnac :* nom burlesque inventé par Molière. Sa sonorité est gasconne plutôt que limousine.

5. *Brûler ses livres :* employer tous les moyens.

6. *Ses épaules :* à cause de la marque au fer rouge.

7. Voir le proverbe : *manger son pain comme un Limousin.*

8. *Propre :* élégant.

9. *Consul :* sorte de conseiller municipal.

10. *Assesseur :* juge suppléant.

11. Var. 1682-1734 : *de votre frère ou de votre sœur.*

12. Une tradition ajoute les répliques suivantes :

SBRIGANI

Les suites de cette affaire durent être terribles.

POURCEAUGNAC, *approchant la main de sa joue gonflée.*

Je crois bien ! j'en ai eu la joue enflée pendant huit jours.

13. On donnait ce nom de *croix de par-Dieu* aux abécédaires ornés d'une croix pour avertir qu'il fallait faire le signe de la croix avant chaque leçon.

14. On rapproche cette scène des *Ménechmes* de Plaute (V, 45).

15. *Mélancolie hypocondriaque :* ses ennemis accusaient Molière d'être atteint de cette espèce d'anxiété morale.

16. *Fuligines :* matières fuligineuses,

17. *Faculté princesse :* l'intelligence.

18. Tels sont exactement les symptômes qui servaient aux médecins pour diagnostiquer la maladie.

19 " Pour une maladie inconnue, il n'y a pas de mode de traitement. "

20. *Phlébotomisé :* saigné.

21. *Basilique* et *céphalique* sont deux veines du bras.

22. *Désopiler :* désengorger.

23. Les *cholagogues* purgent la bile, les *mélanogogues* chassent la bile noire ou atrabile.

24. *Disposition :* souplesse.

25. "Des mains et des pieds je descends à ton avis" comme les sénateurs romains pour voter.

26. Le nombre impair plaît au dieu.

27. Le blanc rend la vue plus nette.

28. *Accoiser :* rendre coi, tranquilliser.

29. *Matassins :* danseurs affublés d'armes et d'armures grotesques.

30. L'édition de 1734 donne l'indication suivante :

Ils s'asseyent d'abord tous trois ; les médecins se lèvent à différentes reprises pour saluer M. de Pourceaugnac, qui se lève autant de fois pour les saluer.

31. Bonjour, bonjour, bonjour. Ne vous laissez pas mourir de mélancolie. Nous vous ferons rire par notre chant harmonieux. Ce n'est que pour vous guérir que nous sommes venus. Bonjour, bonjour, bonjour.

. . .

La folie n'est que mélancolie. Le malade n'est pas désespéré s'il veut prendre un peu de divertissement. La folie n'est que mélancolie.

. . .

Allons, chantez, dansez, riez ; et si vous voulez faire encore mieux, quand vous sentez approcher le délire, prenez du vin, et parfois un peu de tabac. Allons gai, Monsieur de Pourceaugnac.

32. L'édition de 1734 développe ainsi le jeu de scène : Monsieur de Pourceaugnac, mettant son chapeau pour se garantir des seringues est suivi par les deux médecins et par les matassins ; il passe par derrière le théâtre et revient se mettre sur sa chaise, auprès de laquelle il trouve l'apothicaire qui

l'attendait ; les deux médecins et les matassins rentrent aussi. Monsieur de Pourceaugnac s'enfuit avec la chaise, l'apothicaire appuie sa seringue contre, et les médecins et les matassins le suivent.

33. Prends-le vite, seigneur Monsieur, prends-le, prends-le, prends-le vite, il ne te fera point de mal, prends-le vite ce remède, prends-le vite, seigneur Monsieur, prends-le, prends-le, prends-le vite.

ACTE II

1. *Mariage :* dot d'une femme.

2. *Scandaliser :* diffamer.

3. Langage languedocien de Pézenas, proche du gascon. En voici la traduction :

Ah ! te voici, et à la fin je te trouve après avoir fait tant de pas. Peux-tu, scélérat, peux-tu soutenir ma vue ?

Ce que je veux, infâme ! tu fais semblant de ne pas me connaître, et ne rougis pas, impudent que tu es, tu ne rougis pas de me voir ? Je ne sais pas, Monsieur, si c'est vous dont on m'a dit qu'il voulait épouser la fille ; mais je vous déclare que je suis sa femme, et qu'il y a sept ans, Monsieur, qu'en passant à Pézenas, il eut l'adresse avec ses mignardises, comme il sait tant bien faire, de me gagner le cœur, et m'obligea par ce moyen à lui donner la main pour l'épouser.

Le traître me quitta trois ans après, sur le prétexte de quelques affaires qui l'appelaient dans son pays, et depuis je n'en reçus plus de nouvelles ; mais dans le temps que j'y songeais le moins, on me donna avis qu'il venait dans cette ville pour se remarier avec une autre jeune fille, que ses parents lui ont accordée sans savoir rien de son premier mariage. J'ai tout quitté en diligence et me suis rendue dedans ce lieu le plus tôt que j'ai pu, pour m'opposer à ce criminel mariage et confondre aux yeux de tout le monde le plus méchant des hommes.

Impudent, tu n'as pas honte de m'injurier, au lieu d'être confus des reproches secrets que ta conscience te doit faire ?

Infâme, oses-tu dire le contraire ? Eh ! tu sais bien, pour ma peine, que ce n'est que trop vrai ; et plût au Ciel que ce ne fût pas et que tu m'eusses laissée dans l'état d'innocence et dans la tranquillité où mon âme vivait avant que tes charmes et tes tromperies ne m'en vinssent malheureusement faire sortir ; je ne serais pas réduite à faire le triste personnage que je fais présentement ; à voir un mari cruel mépriser toute l'ardeur que j'ai pour lui et me laisser sans aucune pitié abandonnée aux mortelles douleurs que je ressens de ses perfides actions. »

4. Nérine parle le picard. Voici la traduction des principaux passages dits par Lucette en languedocien :

Et que voulez-vous dire avec votre empêchement et votre penderie ? Quel homme est votre mari ?

. . .

C'est faux, c'est moi qui suis sa femme, et s'il doit être pendu, c'est moi qui le ferai pendre.

. . .

Je vous dis que je suis sa femme.

. . .

Et moi il y a sept ans qu'il m'a épousée.

. . .

Oses-tu dire le contraire ?

. . .

Quelle impudence ! et ainsi, misérable, ne te souviens-tu pas de la pauvre Françon, et du pauvre Jeanet qui sont le fruit de notre mariage.

. . .

Viens, Françon, viens, Jeanet, viens, mon mignon, viens, ma mignonne, venez faire voir à un père dénaturé la dureté qu'il a pour nous autres.

. . .

Ainsi, traître, tu n'es pas dans la dernière confusion, de recevoir ainsi tous tes enfants et de fermer l'oreille à la tendresse paternelle ? Tu ne m'échapperas pas, infâme, je veux te suivre partout et te reprocher ton crime jusqu'à tant que je me sois vengée et que je t'aie fait pendre, coquin, je veux te faire pendre.

ACTE III

1. Le jeu se renouvelle pour toutes les répliques de cette scène.

2. *Déliée :* fine, légère.

3. Var. 1682 : *couchair avec elle pour mon pistole.*

4. *Caractère :* talisman.

5. *Habillé en noble vénitien* (1682). *En Pantalon* (1734).

6. Entrée de ballet, composée de deux vieilles, deux Scaramouches, deux Pantalons, deux docteurs, deux Arlequins (1682). Danse de sauvage. Danse de Biscayens (1734).

LES AMANTS MAGNIFIQUES

1. *Nacre :* coquille.

2. Finalement le Roi ne figura pas dans le ballet.

3. Il s'agit du comte d'Armagnac, grand écuyer de France.

4. *Ressentiment :* elle n'est pas sensible à son ardeur.

5. *Disposition :* souplesse.

6. *Pantomime :* mot nouveau, ne devait pas appartenir au beau langage.

7. *Nécessitantes :* nécessiteuses.

8. *Régal :* partie de plaisir.

9. *Se conseiller à quelqu'un :* prendre son avis.

10. *Trop cuisants* (1734).

11. Souvenir précis de *Don Sanche d'Aragon,* acte 1, scène 3.

12. *Moulé :* fixé par l'écriture dans un livre.

13. Les signes célestes gravés sur des talismans.

14. *Dressons :* dirigeons.

15. *Prévenir :* donner des préventions.

16. *Embarrassée :* soucieuse.

17. *Egayer sa dextérité :* se donner l'agrément d'un trait adroit.

18. *Mal morigéné :* mal formé aux bonnes manières.

19. *Voltigeurs* sur le cheval de bois.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME

ACTE I

1. Il s'agit de l'air : *Je languis nuit et jour.* Voici d'après la copie de Philidor les paroles que l'élève fredonne : "Je languis... je languis nuit et jour... ou ou ou, et mon mal est extrême, ou ou ou ou ou oume, la la ta ta la la, vos beaux yeux m'ont soumis... m'ont soumis... Si vous traitez ainsi, belle Iris... ainsi belle Iris, qui vous aime... ta ta tay, qui vous aime, hélas, hélas ! que pourriez-vous faire à, faire à... hélas, que pourriez-vous faire à vos ennemis? ou ou ou ? ennemis ? ta ta la la lay, si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime... ou ou ou hélas ! hélas! que pourriez-vous faire, que pourriez, hélas, que pourriez-vous faire à vos ennemis... vos ennemis ?"

2. *Galanterie :* élégance.

3. *Régaler :* récompenser.

4. Un geste de l'acteur indique qu'il s'agit de monnayer.

5. *Drôlerie :* trait de bouffonnerie gaillarde.

6. *Indienne :* robe de chambre en toile de coton à grands ramages. Elle était alors très en vogue.

7. Paulin Paris a trouvé trois autres couplets de cette chanson populaire.

8. *Mauvais pas :* faux pas.

9. C'est la musicienne qui chante ce premier couplet.

10. *Franchise :* indépendance.

ACTE II

1. Le *dessus* et la *haute-contre* sont le ténor et le soprano. La *basse de viole* jouait le rôle de violoncelle dans le quatuor. Le *théorbe* était une sorte de luth. La *basse continue,* était l'accompagnement du chant.

2. *Trompette marine :* instrument à corde et archet : une seule corde tendue sur une caisse triangulaire à manche très long, en tout plus de deux mètres. Cet instrument au ronflement strident était employé dans les concerts de la Grande Ecurie royale, mais surtout par les musiciens de la rue.

3. Le chapeau tricorne était nécessaire pour les révérences.

4. *Quartée :* tournée à gauche et pliée un peu en dedans.

5. Les trois opérations de l'esprit sont la perception, le jugement et le raisonnement. Les cinq universaux sont le genre, l'espèce, la différence, le propre et l'accident.

6. Molière suit de très près l'ouvrage de Cordemoy, lecteur du Dauphin : *Discours physique de la parole* (1668).

7. *Rhingrave :* culotte fort ample qui porte le nom de celui qui l'a introduite en France, un rheingrave rhénan.

ACTE III

1. *Carême-prenant :* mardi gras.

2. *Poudre :* poussière.

3. *Çamon :* expression populaire et vieillie, d'étymologie incertaine.

4. *Propre :* bien mis.

5. *Se démange :* pour *lui démange.*

6, *Mettre :* se couvrir.

7. Et ainsi de suite pour les répliques qui suivent (1734).

8. *Si :* pourtant.

9. *Grouiller :* trembler de vieillesse.

10. *Pimpesouée :* femme maniérée.

11. *Queusoi, queumi :* de même pour moi.

12. *Malitorne :* mal tourné.

13. *Bourle :* d'après Furetière, " mensonge dont on se sert pour se divertir de la crédulité des autres ".

14. *Régaler* : offrir une fête.

15. Cette réplique et les deux suivantes sont dites *bas.*

ACTE IV

1. *Pain de rive :* " celui qui est bien cuit sur les bords, qui était placé à la rive du four " (Furetière).

2. *Veau de rivière :* veau de Normandie, élevé sur les bords de la Seine.

3. *Opéra :* chef-d'œuvre.

4. *Cantonné :* flanqué à ses quatre coins (terme de blason).

5. *Régalée :* fêtée.

6. Lulli aimait l'air de cette chanson à boire.

7. J'y renonce.

8. Turc de fantaisie où quelques vocables sonnent assez bien oriental et qui vient en partie de *la Sœur* de Rotrou.

9. *Mamamouchi :* invention pure de Molière.

10. Vêtement long dont les pages relèvent le bas.

11. Si toi savoir, toi répondre, si non savoir, te taire. Moi être muphti. Toi qui toi être ? Pas comprendre. Te taire, te taire.

12. *Ioc :* non.

13. Mahomet, pour Jourdain, moi prier soir et matin, vouloir faire un paladin de Jourdain. Donner turban et donner cimeterre, avec galère et brigantin, pour défendre Palestine.

14. Toi pas être fourbe ? Non, non, non. Pas être fripon? Non, non, non. Donner turban, donner turban.

15. Toi être noble, et ceci pas être fable, prendre sabre.

16. Ne pas avoir honte, celui-ci être dernier affront.

ACTE V

1. *Momon :* défi jeté au jeu de dés par les masques.

2. S'incliner et porter la main droite vers le sol, puis à la bouche et sur la tête.

3. Ce ballet a été repris séparément par Lulli en 1672 sous le titre de *Ballet des nations.*

4. La version originale donne : *l'entriguet,* peu intelligible. *Lantriguet* est le nom breton de Tréguier.

5. Molière passe pour l'auteur de ces vers espagnols.

FIN DU TOME NEUVIÈME

TABLE

GEORGE DANDIN
p. 5

L'AVARE
p. 75

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC
p. 191

LES AMANTS MAGNIFIQUES
p. 271

LE BOURGEOIS GENTILHOMME
p. 343

Notes
p. 467

Ce volume, tome neuvième du Théâtre classique Français, composé entièrement à la main en Cochin par Deberny-Peignot a été tiré par l'Imprimerie Union à Paris, sur vergé à l'antique des papeteries Arjomari, et relié par Engel à Malakoff. La maquette, pour la typographie et la reliure, est de Jacques Daniel. Cette édition, hors commerce, réservée exclusivement aux membres du Club français du livre souscripteurs de la collection est numérotée par chiffres arabes sur le tome douzième et dernier.

Le club français du livre, 8, rue de la Paix, Paris 2e